L. LAURENT-PICHAT

LES POËTES DE COMBAT

VICTOR HUGO — LAMARTINE — ALFRED DE MUSSET
BÉRANGER — AUGUSTE BARBIER — HÉGÉSIPPE MOREAU
LE POËTE ANONYME DE LA POLOGNE



PARIS
COLLECTION HETZEL
— J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE —
18 RUE JACOB

"Laurent Pichat errant, coup hardi ! [illegible]
Lors Empis, chavirant, couard, dit : [illegible], pis !"
(distique d'un poète [illegible])
cf. [illegible] - Récréations littéraires p. 141

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

L. LAURENT-PICHAT

LES POËTES

DE COMBAT

VICTOR HUGO — LAMARTINE — ALFRED DE MUSSET
BÉRANGER — AUGUSTE BARBIER — HÉGÉSIPPE MOREAU
LE POËTE ANONYME DE LA POLOGNE
(Mickiewicz)



PARIS
COLLECTION HETZEL
— J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE —
18 RUE JACOB
(1861)

A M. JULES BASTIDE

MON CHER AMI,

Laissez-moi vous dédier ce livre. Le soir de mes débuts à la rue de la Paix, vous êtes venu me serrer la main et m'embrasser. Je conserverai toujours l'émotion de cette accolade. Depuis, vous avez été l'un de mes plus fidèles auditeurs ; j'en suis fier et je vous remercie.

Permettez-moi de constater ici l'amitié que vous me portez et ne me défendez pas d'y mêler l'orgueil que j'en éprouve.

L. LAURENT-PICHAT.

16 décembre 1861.

publie ici les sept leçons telles qu'elles ont été prononcées, telles qu'elles ont été lues. J'espère que je poursuivrai mon travail cette année et que j'arriverai à le compléter ainsi successivement.

Le sujet offre cet avantage d'être toujours achevé et de n'avoir pas de limites. On peut faire autant de leçons qu'on voudra; la matière est inépuisable et sans cesse variée.

C'est comme un collier de pierres précieuses que l'on attache entre elles. La plus humble de ces pierres a sa valeur et son originalité propre. Elle peut être considérée isolément ou dans l'ensemble; aucune d'elles ne nuit à sa voisine. Les poètes ne se ressemblent pas plus l'un à l'autre que le diamant ne ressemble à l'améthyste, et l'émeraude au rubis. Les intelligences qui émergent des abîmes de la rêverie ne sont-elles pas comme les parures qui sortent de la mer, de Perse ou de Ceylan, perle ou nacre, génie ou talent? A côté des diamants souverains de la pensée, le Ko-i-noor ou le Régent, n'y a-t-il pas l'ambre, moins rare et plus fragile, mystérieux et sympathique, odorant et modeste, dont Sophocle attribuait la formation aux pleurs d'un oiseau de mer attristé? J'ai réuni quelques-uns de ces rares fragments qui forment le trésor de l'esprit humain. Peut-être trouvera-t-on le fil qui les rattache un peu rude!

Mais la rose sent bon de quel fil qu'on la lie.

dit le frère Remi de Beauvais dans son poème de la « Madeleine ».

Peut-être me trouvera-t-on exigeant et rigoureux pour les poètes. Sur ce point, je m'expliquerai.

II

Ayant à parler en public, je devais m'interdire la critique acerbe, et rester dans les généralités, quand j'avais à blâmer. Dans un livre, dans un journal, on peut dire la vérité à tout le monde. La plume répond à la plume. On use de son droit sur un terrain d'égalité. La parole au contraire doit être circonspecte, lorsqu'elle s'exerce en vertu d'une sorte de privilége, lorsque celui qu'on attaque ne peut pas répondre là où il est attaqué, lorsque le jugement, quelque consciencieux qu'il puisse être, acquiert par l'auditoire même qui le reçoit une autorité spéciale qui le transformerait en injustice.

Il existe des écoles de poésie dont je n'aime point les tendances; j'ai évité de m'en occuper dans ces études. Si j'ai été sévère envers un poète, je me suis expliqué en toute franchise, et celui dont je me suis séparé est dans tout le rayonnement de sa gloire; en face de cette réputation éclatante, j'ai dû faire les réserves de la dignité humaine; car j'entends qu'aucune admiration ni aucun respect ne m'arracheront jamais aux souffrances des

jours que je traverse. Je n'ai point cédé jusqu'ici ; et si pure que soit une vérité, même religieuse, quand elle ne me laisse pas libre, je la discute ; si grand que soit un penseur, même un poète, quand je ne vois pas un homme en lui, je l'écarte.

Me voici arrivé au plus grave reproche que l'on m'adresse.

— Vous voulez tout ramener à la politique, me dit-on. Cette querelle est absurde, mais je répondrai.

Au moment où nous sommes, il ne s'agit plus de se contenter de la critique de détail ni d'agiter les vaines théories de l'esthétique. Je demande que tout poète ait un idéal, mais un idéal élevé, vivant, qu'on l'appelle vertu, morale, religion, qu'importe ! Moi, je l'appelle devoir ; le mot peut paraître sec, mais il renferme tout.

Si je vois un rêveur que rien n'émeut, qui écrit sans une colère, sans un sentiment, sans une passion, qui rit sans être joyeux et raille sans être indigné, implacable artiste, marchant sans souci des passants, contemplant la beauté sans souci de l'âme, se nourrissant de froids symboles, derviche de l'art, santon de la poésie et de la forme plastique, qui chante l'amour sur modèle, comme celui qui moulerait un corps de femme en se croyant sculpteur ; à celui-là, je dirai :

— Tu n'exerces qu'un métier, tu ne remplis pas une fonction ; tu agites des mots, tu ne remues pas des idées ; tu méprises la foule parce que tu n'aimes pas l'humanité ;

tu te crois un Grec des beaux jours, tu n'es pas même païen, toi qui vas glaner à travers toutes les mythologies, cherchant dans les Paradis et dans les Olympes des fantômes de courtisanes et non des corps de déesses, et confondant, au milieu de tes ivresses de chair, des Madeleines callipyges et des Vénus pécheresses. Tu te crois un athée de la morale, tu n'es pas même un matérialiste; tu manques de cette audace terrible du penseur qui usurpe et accepte la responsabilité de la création et veut que l'homme grandisse sans adorer et fasse le bien sans récompense; tu ne t'attaches pas à la nature privée de son Dieu, comme un fils farouche à sa mère veuve, la soutenant de son travail, chantant ses douleurs, pareil à un Caïn grandiose qui s'est maudit lui-même et a refusé l'héritage auquel il avait droit. afin de rester maître de sa liberté.

Je veux que le poète ait une attitude et laisse son effigie à ma pensée. Pourquoi Dante est-il si grand? Pourquoi ce profil terrible, à l'air sinistre, nous apparaît-il sans cesse sous son chaperon couronné de lauriers? Parce qu'il nous a légué la physionomie de son âme. Il a traversé l'Enfer et l'Italie, apôtre et patron des fugitifs; il a fait un sacre de l'exil. C'est une maigre petite personne que sa Béatrix, n'est-ce pas, et vous craindriez de voir s'évanouir ce pauvre corps, si de vos bras grossiers vous entouriez sa tunique blanche? Hélas! amoureux étiolés que vous êtes, auxquels il faut de solides étreintes et des lèvres convulsives, si de cette bouche chaste descen-

dait sur votre front le doux baiser qui rend immortel vous seriez écrasés sous cette consécration.

III

On peut trouver que j'exige trop du poète, mais on ne peut me reprocher de ne pas le placer assez haut. Le cirque est ouvert; les idées y combattent, philosophie et religion, misère et travail; les esclaves y fouaillent les lions et tous les hommes de cœur se jettent dans la mêlée. La foule, assise sur les gradins, regarde avec indifférence ces batailles incertaines. Où voulez-vous que je place le poète? Parmi les spectateurs ou parmi les martyrs? En face des bêtes féroces, à l'œil stupide et irrité, ou devant la loge du maître, tenant la lyre des baladins? Je ne choisis point; je laisse à mes adversaires la réponse.

Je ne puis pas faire qu'un temps d'orage soit un temps calme, et il n'est pas en mon pouvoir de vous donner la paix, mes amis! L'heure est venue de recueillir les traditions et d'écrire, sous une forme durable, certains faits nécessaires à l'histoire du monde. Les uns oublient et les autres meurent; les uns ne veulent plus entendre, et parmi les autres il y en a beaucoup déjà qui ne peuvent plus parler.

J'ai rencontré un auditoire sympathique, et j'ai essayé de le faire vibrer en l'entretenant des poètes qui ont fait leur devoir. Eplucher des mots, ramasser des anecdotes, apprécier les beautés de la forme en négligeant les tendances de l'esprit, tout cela m'a paru chose inutile. J'ai donc rejeté la critique oiseuse et j'ai proposé à la poésie un idéal austère. J'ai fait la guerre à ce qui énerve et j'ai célébré ce qui fortifie. J'ai repoussé les muses indifférentes et leurs familiarités affadissantes. Je n'aime pas les rendez-vous d'amour dans les cimetières et j'ai horreur des baisers échangés, le soir, parmi les morts, sur un champ de bataille. Ce sont là pour moi des profanations. Que voulez-vous que j'y fasse? A mes yeux le poète s'avilit dès qu'il se résigne au rôle où l'on veut le réduire.

— Qu'il chante l'amour et les grâces légères! qu'il charme son temps et fasse oublier les soucis de ce monde à ceux qui ne cherchent que le plaisir! Qu'il ramasse des fleurs à travers la nature et réchauffe les nymphes engourdies dans les bois! — Quelle est la voix qui parle ainsi? c'est celle de tous les ennemis du poète; c'est l'éternel refrain de la médiocrité qui ne lit pas, que l'art ennuie et qui l'excite et l'exalte à sa manière, afin de ne pas être dérangé par lui; c'est le chœur de la banalité, assidu et monotone, qui berce les sots et étouffe toute parole individuelle. Il me semble entendre un groupe de banquiers et d'agents de change qui se délassent après dîner, et, se rappelant qu'ils ont usé quelques pantalons

au collége et qu'ils ont barbouillé quelques vaudevilles, se croient obligés d'accorder une part de leurs moments perdus à des délassements intellectuels. Et encore je les flatte ; il serait plus juste de dire que je les calomnie. Ils sont tous comme celui auquel Cherubini disait : « Sire, vous n'aimez pas la musique qui vous dérange. » Ils ont horreur, tous ces financiers, de l'art véritable, qui par sa force même est importun. Le poète est-il disposé à se soucier de ces dédains ? En son nom, je refuse et je repousse les complaisances. Je lis, moi, et j'ai de l'enthousiasme. Je n'admets pas qu'on vende son droit d'aînesse et je renverse les plats de lentilles.

IV

Quel est ce bazar et quelles sont ces bijouteries étalées ? Que signifient ces pierres précieuses aux montures déjà oxydées, bien rangées dans des écrins et qu'on voit à travers des vitres ? Quels sont ces joyaux de momies, d'impératrices et de bayadères qu'on tire de temps en temps de l'étui et qu'on essaie à des blanchisseuses et à des lorettes ? A quoi bon ce clinquant ? A quoi servent ces sequins troués disposés en colliers, ces médailles ramassées dans le souvenir, ces paillettes de tous les siècles qui miroitent à nos regards et font froid aux yeux ? On a

glissé au milieu de tout cela des pierres gravées par des fantaisies obscènes, comme celles que l'on voit au musée secret de Naples. Est-ce que la poésie en serait réduite à être une bijouterie, un article de Paris qui ne réclame qu'un goût délicat et une exécution savante? Ah! que me font ces richesses qui ne vivent pas? Je préfère à ces splendeurs intrinsèques, je préfère les cailloux du Cid; il en remplit un coffre qui avait le poids de sa parole: je préfère la pierre dont David arma sa fronde; je préfère la poignée de sang que Julien jeta au ciel en signe de défi; je préfère les gouttes d'eau sanglantes que Sénèque, dans son bain de mort, jeta sur ses esclaves, comme une libation à Jupiter libérateur; je préfère le moindre atome de poussière auquel est attachée une idée.

Enlevez à la muse les défroques fanées d'autrefois; ne l'entraînez point à des mascarades archaïques, au carnaval de l'Olympe. Si vous ne la respectez pas, vous en arriverez à la dégrader. Vous la couvrez de tous les déguisements; votre fantaisie la transforme en prostituée; vous la conduisez aux fêtes de Lesbos et vous lui faites célébrer son déshonneur. Et vous ne vous arrêtez pas là: vous complétez l'orgie. Il vous reste des réminiscences d'antiquité et vous hantez les bacchanales sous de vastes péristyles et dans des architectures magnifiques. Vous évoquez l'Inde, l'Égypte et la Grèce; par des magies charmantes vous réveillez le marbre et vous demandez l'initiation de la mort à des fantômes. Adorateurs de l'impassibilité, vous fréquentez les ruines

splendides, caressant les déesses blanches qui errent encore à travers les débris ; vous chantez des hymnes sévères sous les strophes desquels se drape le désir ; vous vous avancez d'un pas harmonieux et d'une allure pontificale vers le vice. La Grèce est pour vous comme le mauvais lieu où vont se débaucher les jeunes rêves. Des muses innocentes sont par vous transformées en goules, cherchant les statues dans les fouilles du Parthénon, humant le Pentélique et le Carrare comme de la chair fraîche.

Cela peut suffire aux lettrés élégants et leur passion peut, jusqu'à un certain point, être considérée comme un spleen du beau. Mais on ne s'arrête pas dans cette dépravation littéraire; il n'y a point de terme. Tout cela est bel et bon pour les patriciens de la forme ; mais il se rencontre des imaginations plus ardentes, des esprits moins ornés d'études classiques, qui ne remontent pas aussi haut Le marbre les glace et les Vénus leur paraissent froides. Alors une nouvelle école se forme. Plus de déesses ; des courtisanes ! Aspasie, Phryné, Laïs : la réhabilitation embrasse tous les siècles. Tout y passe, et les maîtresses royales ont leur tour : Agnès Sorel, Diane de Poitiers, et la Pompadour, et la Dubarry, et la Parabère ; toutes rencontrent des adorateurs et des poètes posthumes. Sur cette pente la dignité de l'écrivain va toujours se diminuant. Hideux spectacle que ces galanteries rétrospectives, ces caresses aux portraits, ces baisers aux bustes et aux gravures, ces réhabilitations du vice, ces prosti-

tutions par l'anecdote. On ouvre ses bras aux pécheresses. Manon Lescaut est divinisée et la Tallien a des autels. Ce n'est plus l'art d'un sculpteur que l'on cherche sous une draperie, ce n'est plus le génie de Phidias que l'on tâte d'une main un peu trop sensuelle; c'est une gorge impudente que l'on dispute, dans l'histoire, aux loisirs d'un roi ; c'est un corps de femme, c'est de la chair que l'on va palper sous les falbalas de Louis XV ou sous une tunique du Directoire.

Est-ce tout? Non, pas encore. Afin de bien jouir de ce culte de décadence, il faut avoir lu, savoir goûter les mémoires, se plaire aux indiscrétions d'alcôves, se choisir une incarnation, se poser en Alcibiade ou en Périclès, en Lauzun ou en Louis XIV, se croire Barras tout au moins. Les premiers, les amants du marbre, avaient pour rivaux Jupiter ; nous voilà descendus déjà ; mais pas assez profondément. Quand on fouille les tas d'ordures, il faut aller jusqu'au fond. A la surface, on ne rencontre que de la boue sèche et morte ; sous les premières couches, il y a un peu de vie qui grouille ; c'est jusque-là qu'il faut chercher.

Là où nous arrivons, les objets du culte, les êtres adorés n'ont plus de nom ; mais ils vivent. D'échelons en échelons, nous nous sommes enfoncés jusqu'à la prostitution divinisée. Ici, la première venue est une reine ; les trottoirs sont peuplés d'impératrices ; on célèbre la beauté, on parle de statues, mais le marbre n'est plus qu'un terme de comparaison pour la chair ; on

chante les formes opulentes, les seins étincelants, les peaux splendides, les cheveux d'or ou d'ébène, les yeux d'un noir d'enfer qui ne disent rien, ou bien les yeux d'azur qui sont magnifiquement stupides. Jamais religion païenne n'a ravalé la femme plus honteusement ; jamais le vice n'avait rencontré de prêtres plus cyniques !

Les courtisanes de l'antiquité conservaient une tradition d'esprit et d'élégance. Manon Lescaut avait quelque poésie encore dans son caprice ; les maîtresses des rois brillaient au milieu d'une cour ; il y avait dans tout cet ensemble une certaine force et une sorte de grandeur qui ne manquait pas de prestige. Aussi il n'a pas fallu moins qu'une religion pour purifier l'humanité, et une Révolution a été nécessaire pour moraliser la France.

Aujourd'hui ce ne sont plus les couronnes d'or qui attirent les poètes de cette école particulière dont nous nous occupons, ce sont les diadèmes de clinquant. On cherche à immortaliser les sauteuses de la foire et les filles des rues ; on va s'attabler dans les bouges de barrières, on prend sur ses genoux des maritornes, et, entre un verre de vin et un baiser, on veut déchiffrer sur le front de ces malheureuses le sceau de la fatalité et du mystère.

Et les derniers venus parmi ces poètes sont les plus habiles ; ils sont maîtres de l'exécution ; leur strophe est belle ; ils ont de l'énergie, de l'étrangeté, des bonheurs d'expression, la forme du nombre, et leur impudence ne manque pas d'allure. On lit ces vers avec une certaine

tristesse attachante. Cela vous fait rêver un moment, comme un profil, le soir, qui disparaît dans une allée, et vous fait songer à ce douloureux rapprochement de la beauté et de l'avilissement réunis dans un même être.

Il n'y a pas lieu de s'étonner au reste si les poètes plastiques trouvent des inspirations plus fortes et plus poignantes en ce genre à mesure qu'ils descendent; ils obéissent à une loi. La supériorité nous appelant toujours en haut, l'idéal nous provoque sans cesse aux ascensions. Un acteur souverain qui veut dégager la pensée d'une œuvre, ne nous semble jamais assez grand, jamais assez complet; il veut être jugé par notre âme, et notre âme est insatiable. Le clown au contraire étonne nos yeux et les satisfait par ses pirouettes; il sautille devant nous, grimaçant et disloqué, et celui qui frappera le plus nos regards sera encore le paillasse qui fait la parade dans la boue d'un carrefour.

L'esprit est difficile en fait de nectar littéraire; il aspire à des ivresses délicates et lucides qui ne laissent ni fatigue ni dégoût. Mais si l'intelligence consent à boire les liqueurs frelatées, elle ne saura pas s'arrêter dans ses excès. Il faudra augmenter de jour en jour les degrés de cet alcool de poésie et, je le répète, celui auquel on reconnaîtra le plus de talent est celui qui débitera l'absinthe la plus lourde.

Ah! si nous pouvions parler; si nous pouvions ouvrir notre cœur et répandre notre douleur; si nous pouvions

choisir des hommes, citer des noms, fournir des exemples ; si nous avions assez d'autorité pour oser mettre le doigt sur les vraies plaies, car, l'on doit y faire bien attention, selon la somme d'influence dont on dispose, on fait un acte de justice ou un scandale ; si nous pensions que cela pût être utile, que de choses nous dirions ! Ce n'est pas le courage qui nous manque ; mais afin d'arriver à un bon résultat la sincérité a encore besoin d'être opportune. Ah ! l'on m'a reproché de demander au poète d'être un homme politique et de réclamer de lui des convictions sociales ! Nous sommes loin de ces exigences et je n'ai pas encore la folie de nourrir de pareils rêves. C'est de la dignité que je demande au poète ; c'est de l'honneur ; c'est de la force.

V

Il en est un qui a toujours vécu dans la sérénité des idées, qui a traversé l'antiquité aussi, mais pour y renouveler les symboles et y rajeunir la tradition. La fable de Psyché est devenue sous son inspiration la légende de l'âme ; il a puisé un miel austère sur les monts de la Grèce ; il y a bu l'essence des Dieux. Ami des solitudes, il a quitté les lauriers roses pour les chênes druidiques ; il a contemplé ces rois de la nature qui lui ont appris la

grandeur et ont abrité ses rêveries sous leurs branches. Ses poèmes respirent les chastes senteurs des forêts.

Il vivait donc en dehors des événements, loin de la vie, attristé des choses et fidèle à la liberté vaincue. Cette attitude devenait gênante aux yeux de quelques-uns. Un de ces écrivains qui se prétendent exclusivement littéraires et qui, sous prétexte de ne pas faire de politique militante, se rangent d'eux-mêmes à la docilité, afin de jouir d'une paix accroupie ; un critique qui comprend et analyse tout ce qui est petit, ramasse tous les vieux papiers et déplie tous les linges sales, un de ceux enfin que le rêveur troublait, leva les yeux vers cette forêt pacifique où le poète s'était réfugié. Le critique devina les tristesses du penseur. Il se sentit démangé par cette haine que la dignité inspire à certaines natures d'hommes. Cette plume qui crache fut gênée par cette conscience pure, et elle essaya de lui jeter d'en bas quelques taches d'encre.

M. Sainte-Beuve crut pouvoir éclabousser M. de Laprade sans que celui-ci s'en aperçût. Il se figurait le solitaire perdu à jamais sur ses hauteurs et incapable surtout de retrouver les sentiers de ce monde. L'occasion était belle. Le critique se dépensa en toute liberté. Qu'advint-il?

Le poète arracha une branche vigoureuse à un des chênes de la montagne; il demanda une massue à l'un de ses vieux amis, à l'un de ces confidents impassibles auxquels il chantait ses douleurs, et il descendit grave-

ment vers l'agresseur, et déchargea une satire énergique et écrasante sur ce Polonius du « Constitutionnel ».

> Thou wretched, rash, intruding fool, farewell !
> I took thee for thy better ; take thy fortune !
> Thou find'st, to be too busy, is some danger.

« Je t'ai pris pour un plus grand que toi ; subis ton sort ! Tu sais maintenant que l'excès de zèle a son danger. »

Voilà les exemples que je cherche ; voilà le rôle du poète tel que je le comprends. M. de Laprade, dans cette satire à laquelle je fais allusion, défend les droits de la littérature, l'honneur et la dignité des hommes de lettres. Il se fait le champion de la liberté, et la liberté n'est pas tant une personnification politique qu'un principe moral. Le jour où nous en aurions tous le sentiment en nous-mêmes, ce jour-là aucun gouvernement ne pourrait la refuser.

Ah ! si je poussais les écrivains, si j'excitais les poètes à se mêler de politique, je prendrais ma thèse d'une autre manière. Je ne m'adresserais point à ceux dont les vers sont découragés et dont la prose est douloureuse. Je parlerais à ceux-là mêmes qui se croient d'audacieux justiciers parce qu'ils flagellent, d'un fouet autorisé, des mœurs qu'on ne corrige pas avec des phrases, et qu'ils poursuivent de leur pudeur cynique des abus aussi

banals que la tête de turc qui sert de dynamomètre dans les foires publiques ; c'est rembourré et garni de velours d'Utrecht afin qu'on ne s'y blesse pas le poing.

A ceux-là je leur dirais :

VI

— Les convictions sont donc bien gênantes que vous ne puissiez pas supporter les écrivains qui demeurent fidèles à celles qu'ils ont adoptées ? Les principes vous semblent donc bien inutiles et bien étrangers à l'art, qu'il faille les cacher à vos yeux et qu'une œuvre vous paraisse condamnable parce qu'elle sort d'un esprit ferme ? — Ne faisons pas de politique, dites-vous, et jetons un drap sur le passé, un linceul sur la vie ! Sur chaque journée morte, jetons l'oubli ! Soyons éternellement les hommes d'aujourd'hui ; sachons rajeunir par l'indifférence ; à la fin de chaque souper buvons l'eau du Léthé sur le vin de l'ivresse ! — Allons, messieurs, vous n'êtes pas généreux pour le souvenir et le dévoûment. Vous aussi vous auriez été fidèles si les événements n'avaient pas changé : vous auriez alors aimé à vous rappeler, et le temps écoulé eût été sans amertume pour votre âme. Vous étiez de complexion délicate et vous avez toujours cherché à respirer l'air chaud ; soyez indulgents pour les cœurs mieux

organisés que les vôtres. Vous passez de familiarité en familiarité avec les mêmes sourires ; l'hôte d'aujourd'hui ne vous enlève pas l'amitié de l'hôte d'hier et, quoi qu'il arrive, vous aurez votre place prête à tous les foyers.

Je prétends y mettre plus de bonne grâce que vous ; je n'appellerai pas cela de la politique. Je dirai que c'est là ce qu'on entend par savoir vivre, se résigner aux choses, accepter les événements, que sais-je ? Je dirai ce que vous voudrez ; je dirai ce que vous dites. — Mais au moins accordez un peu de respect à ces pauvres gens qui attendent devant un toit renversé et qui pleurent leur foyer détruit. Ne leur riez pas trop au nez ! ce sont des boudeurs et des entêtés. Ne les trouvez-vous pas assez punis, vous qui ne sauriez vous résigner au régime de leur conscience ? Pratiquez l'insouciance à votre aise, sans oublier toutefois cette parole de Lessing : — « Ils ne sont pas tous libres ceux qui se moquent de leurs chaînes ! » Ils ne vous gênent guère, ces puritains : vous ne les rencontrez nulle part. Vos distractions ne seraient pas de leur goût et leurs habitudes vous feraient peur. Ceux d'entre eux que vous avez connus autrefois, et peut-être aimés, restent dignes, soyez-en certains, de l'estime que vous faisiez de leur caractère. Tant pis donc pour vous si vous leur accordez l'hommage de votre pitié. Je me figure qu'ils auraient encore plus raison de vous plaindre.

Vous passerez, comme tant d'autres ; vous laisserez des œuvres qui auront été goûtées et applaudies ; votre

nom restera dans les généalogies littéraires de notre époque ; mais l'écrivain seul gardera son étiquette ; l'homme ne gardera pas son effigie ; il fera défaut au souvenir qui survivra. Il sera bon même que des yeux amis et vigilants surveillent les biographies malicieuses qui s'alimentent des rapprochements et des contrastes ; il sera utile qu'on répète souvent, en parlant de vous : — Ce n'était pas un homme politique ! et cette tâche d'indulgence, cette pitié de justice, est peut-être réservée à l'un de ceux que vous méprisez aujourd'hui ; à l'un de ces cœurs sans gaîté, mais sans haine, à l'un de ces écrivains modestes dont les pages, lues par un petit nombre, seront soutenues par la personnalité vaillante de celui qui les aura tracées.

Vous croissez dans la serre chaude ; nous sommes en hiver, et vous ne savez pas le temps qu'il fait dehors. Figurez-vous que vos petites fleurs soient exposées à grelotter en plein air, sans soleil ! Seraient-elles bien souriantes ? Tant pis pour celles qui sont trop fières et qui n'entrent point chez le jardinier, n'est-ce pas ? Si elles s'étiolent et si elles crèvent, c'est leur faute ! — Vous avez raison ; et, quand elles seront mortes, vous pourrez marcher dessus ; elles n'attendent rien de vous, pas même le respect. Leur parfum vous semblerait amer, et je vous défends bien de faire du fumier de leurs tiges.

Vous voyez bien que tout cela, ce n'est pas de la politique ; c'est de la dignité, du devoir. Je n'admets pas que le poète, à l'heure où la société est en marche, reste au

dernier rang avec les vivandières et les fourgons pleins de malades; je n'admets pas même que, pendant la fusillade, il se contente de battre la charge à la queue des pelotons; je le veux toujours en tête, chantant et luttant. S'il faut des hommes de bonne volonté, pour frayer un passage, pour éclairer un défilé, je prétends que c'est un groupe de poètes qui doit sortir de la foule. Ne permettons pas que le monde lui échappe et préparons son âme aux destinées qui l'attendent.

De jour en jour, la pensée se substitue au fait et le dirige; de jour en jour l'intelligence grandit et se dispose à dompter et à dominer la brutalité. A l'heure où le triomphe sera complet, le poète manquera-t-il à l'appel? Les forces grossières qui essaient de l'épouvanter aujourd'hui et qui se montrent terribles afin de décourager son âme et d'inspirer des répugnances aux délicatesses de ce géant; la violence qui se tend, dans un suprême effort, afin de conserver et d'usurper la direction du mouvement social, toutes les puissances ennemies de la pensée parviendront-elles à l'énerver tout à fait, comme un régent ambitieux cherche à abrutir l'héritier légitime, à mesure qu'il grandit, à la veille du jour où sa majorité va sonner?

VII

En 1854, un poète allemand, Frédéric Halm fit représenter « le Gladiateur de Ravenne », ce fameux drame qui fit tant de bruit et dont la « Revue germanique » a donné une traduction très-exacte. Schiller a fourni l'épigraphe de l'œuvre; la voici : « La volonté est la mesure de l'homme. Emprisonné dans un cercle étroit, l'esprit se rétrécit et se déprime ; pour qu'il s'élève, il lui faut un but élevé. »

La scène du drame se passe sous Caligula. Armin, le héros germain vient de mourir. Thusnelda, sa veuve, est prisonnière à Rome. La pauvre reine, captive et découronnée, cherche un vengeur. Elle avait un fils qui lui a été enlevé par les vainqueurs ; elle retrouve ce fils qui ressemble à Armin de la tête aux pieds. Il a reçu l'éducation des esclaves ; on a développé sa force; on a tué son esprit. On l'a abruti sous le fouet et on a fait de lui un gladiateur à Ravenne. Thusnelda frissonne en le revoyant. Voilà bien le héros qu'elle cherche ; tout son peuple est prêt ; le chef est trouvé ; Rome est perdue. Elle s'approche de son fils, elle l'appelle Sigmar, de son nom d'autrefois; il a bien, lui, un souvenir vague de ce nom chérusque; mais il ne reconnaît pas sa mère. Il s'appelle

maintenant Thumelicus ; tout l'orgueil national a disparu ; il n'a plus que la vanité de l'esclave, la forfanterie du gladiateur. Il ne rêve que le triomphe au milieu d'une grande fête qui se prépare. Caligula a daigné vouloir que Thumelicus combattît en sa présence et, pour lui faire honneur, l'empereur a décidé que la mère du gladiateur, Thusnelda, sous ses vêtements de reine germaine, assisterait à la victoire de son fils. Le gladiateur accepte toutes ces humiliations avec ivresse. Que lui importent ces Barbares qui veulent se soulever et qui l'attendent pour les commander ! Que lui importe la liberté de sa patrie, traquée au fond des forêts de la Germanie ! Sigmar renie son sang, repousse le glaive de son père qu'il trouve trop court pour figurer dans son duel du cirque. Thumelicus le Gladiateur veut combattre, mais à Rome, comme un baladin sanglant, dans l'arène. Il revêtira son costume germain ; il paraîtra le corps entouré d'une peau de bête et la tête couverte du casque aux ailes de vautour, non pas avec l'intention de défier Rome, mais afin d'ajouter du piquant aux joies du maître et de l'imprévu à son plaisir. Thusnelda ne permettra pas cette honte. Elle tue son fils et se frappe ensuite.

Cette reine germaine, c'est la grande muse des poètes, la fière inspiratrice, la prêtresse des forêts, la compagne de la liberté. Thumelicus, c'est le poète qui s'est laissé apprivoiser par la servitude et qui a mis tout son orgueil à bien faire son métier de gladiateur.

Ne lui dites pas qu'il se livre à des jeux dégradants :

il vous répondrait que César et que Rome entière assistent à ces fêtes, que le sourire de l'Empereur pose une couronne au front du vainqueur autour duquel pleuvent les applaudissements, les roses et les lauriers. — « Un jeu dégradant, vous dirait-il, c'est la victoire, c'est la gloire ; c'est la vie ! Aurélien n'est-il pas chevalier romain et Valens tribun militaire, et qu'étaient-ils tous deux? Des gladiateurs. »

Elle se recrute tous les jours, cette école des gladiateurs de la phrase ; prosateurs et poètes, car la corruption gagne du petit au grand. On les dresse à des combats dont l'ordonnance est réglée ; on lèur donne à tuer des lions et des hommes ; ils égorgent indistinctement des inconnus ou leurs amis d'autrefois ; cela dépend de la consigne imposée à leur courage.

Que les infimes esclaves placent leur vanité dans ces fêtes et soient enivrés par de pareils triomphes ; que ceux dont l'emploi consiste à remuer le sable de l'arène pour cacher le sang, quand on a enlevé les cadavres ; que les valets chargés de nettoyer les massacres ; que les spadassins qui savent se faire applaudir en portant le coup de la trahison ; que tous ceux enfin qui ne sauraient plus être dignes de la liberté, et qui ont renié leur patrie vaincue en l'appelant barbare, que tous ceux-là soient des gladiateurs dans le cirque ou des prétoriens devant le palais, peu importe ! — Mais si, parmi les captifs se trouve un poète, un fils d'Armin, un enfant des grandes solitudes, que celui-là sauve sa dignité et réserve son or-

gueil, afin qu'il ne renie point sa mère à l'heure où elle viendra lui parler d'honneur et de liberté.

Je sens bien que le monde est las et qu'il a des tendances au sommeil. Aussi ne suffit-il pas de murmurer à ses oreilles. Ce sont les trompettes les plus retentissantes que l'on doit emboucher si l'on songe à l'émouvoir. La modération, la voix équilibrée ne sont plus de saison aux heures de décadence. Un reproche mesuré ne ferait que bercer les dormeurs et ajouterait le luxe d'une harmonie à l'engourdissement de la bassesse. Le lendemain de la prise d'Athènes par Scylla, vous figurez-vous un compatriote d'Homère, chantant, sur un doux rhythme, les hymnes de Tyrtée, à ses frères vaincus, devant la tente de Lucullus?

Tout n'est-il pas un sujet d'alarmes? Lisez les statistiques. Après le blé et le coton, les récoltes qui ont le plus d'importance commerciale sont les narcotiques. Dès que les premières précautions de la nécessité sont prises, on a tellement horreur de souffrir qu'on appelle l'oubli. On voudrait éterniser l'heure présente et endormir son bien-être à la façon d'Epiménide. Le monde se sent pris d'une de ces crises de peur dont on retrouve des traces à travers l'histoire. C'est l'épidémie de l'an mil, avec cette différence, qu'alors on demandait à la religion un salut que l'on demande aujourd'hui à une autre force. Le prêtre aujourd'hui n'a pas autant de crédit que le soldat.

Si vous voulez juger du présent, regardez au hasard

dans le passé. Une inquiétude vague pèse sur tous les esprits. La société tout entière éprouve un malaise de transformation. Elle attend, pleine d'anxiété, à la manière des enfants craintifs qui détournent la tête quand on va tirer un coup de fusil. On devine qu'il va y avoir quelque chose d'accompli et de solennellement révolu. Pensez-vous qu'on se dispose à marcher au-devant de cette vie nouvelle qui s'approche, en la saluant et en tendant les bras vers les bienfaits qu'elle apporte? Non. Le progrès qui se manifeste est toujours reçu comme un fléau ; il ne rencontre que des fuyards.

De quoi s'occupe-t-on aujourd'hui et que fait-on en Europe ? On tâche d'allonger le présent en y cousant des lambeaux du passé. On remet des pièces aux monarchies et des constitutions aux despotismes. Il n'y a pas un manteau de roi qui ne porte les déchirures de la Révolution, raccommodées tant bien que mal avec des morceaux de libéralisme. Les prestiges ont disparu, et l'on est avide d'illusions ; l'évidence éblouit, et l'on ferme les yeux.

Transportons-nous à Constantinople, au temps de Bélisaire. Une civilisation agonise ; un monde se débat et va disparaître. Ce Bas-Empire qui penche se tourne-t-il avec aspiration vers l'inconnu qui arrive ? Interroge-t-il ces régions d'où viennent les Barbares ? Y a-t-il quelqu'un qui cherche où s'établiront les destinées futures de ce continent ? Nullement. Des philosophes chrétiens ont parlé, mais dans le désert, et exclusivement préoccupés au reste des cités idéales. Si par hasard l'œil d'un his-

torien s'égare vers les pays d'où se lèvera l'avenir, on a peur ; si la main des géographes indique le nord, on se détourne. Les Grecs du temps d'Homère ne concevaient pas plus d'effroi en pensant au pays des Lestrigons géants, ou aux gouffres aboyants de Scylla, que les contemporains de Bélisaire n'en éprouvaient en se figurant l'île mystérieuse où devait se former l'un des peuples les plus fidèles à la liberté.

Procope, contraint de faire une concession à la crédulité publique, rapporte que l'Angleterre est couverte de serpents et de bêtes féroces, et la représente comme un lieu où les hommes ne peuvent respirer. Du rivage opposé, dit la légende qu'il nous transmet, d'étranges pêcheurs transportent dans cette île sauvage les âmes des morts. Il y a bien dans cette superstition brumeuse qui nous montre des Charons sinistres, de mornes nautonniers dont les barques plient sous le poids d'ombres invisibles qui se lamentent, fondues dans le brouillard, il y a bien là quelque silhouette confuse de la gloire maritime réservée à cette contrée. Mais c'est l'historien qui a donné comme un semblant d'instinct à l'ignorance de son siècle.

Il en a été de tout temps ainsi. Ne se figure-t-on pas de nos jours que les pays de la justice et de la liberté sont situés dans une île lointaine, peuplée de fantômes sanglants, dans une région désolée où s'agitent les folies du rêve et les visions du crime ? Interrogez le préjugé et la passion ; voilà ce qu'ils vous répondront ; voilà ce qu'ils

voient du côté où doit briller la vérité ; voilà comment ils jugent l'ère lumineuse dans laquelle nous entrerons en sortant des ténèbres et des mensonges de ce siècle.

VIII

Oui, je veux que l'on ait confiance dans les choses ; je veux que l'on croie à l'avenir, mais avec énergie et bonne foi. Que l'on ne tremble pas et qu'on n'hésite pas ; que l'on ne s'avance pas pour reculer.

Combien en est-il parti au commencement de ce siècle, qui semblaient vouloir doubler l'étape et qui entraînaient la jeunesse dans une marche forcée ? Ils furent acclamés et applaudis ; et aujourd'hui encore le prestige de leur passé les protége de respect. Où en sont-ils à cette heure ? Triste spectacle ! Revue pénible qu'il faut faire à la hâte. — Le philosophe débile a pâli devant les conséquences de l'idée ; il a balbutié, voulant tout concilier et cherchant un moyen terme entre des doctrines ennemies, entre la nuit et le jour, entre la mort et la vie, entre l'autorité et la liberté. Il a eu peur du vertige de la logique ; il s'est rejeté en arrière, pendant que l'orage grondait et a trouvé le refuge des immobiles ; le catholicisme l'a accueilli ; et maintenant, ce penseur peureux et sans foi, se tient accoudé sur le bénitier, comme un

oiseau effarouché se perche sur le rebord d'un bassin, sans avoir soif. — Et cet autre, audacieux d'une heure, novateur d'un jour, a vu passer à de plus énergiques les applaudissements qu'il avait cherchés en remuant les cendres chaudes du XVIIIe siècle, et s'est prudemment sauvé dans le XVIIe, la forteresse de ceux qui n'osent pas combattre, l'asile des critiques qui n'osent plus penser. — Et ce rhéteur aux belles périodes, « Græculus quidam. dicendi peritus », qui avait commencé par vivifier les littératures, et qui s'est arrêté ; — et cet historien qui, en étudiant les grandes causes des civilisations, a été renversé par l'explosion des idées, comme un mineur imprévoyant surpris par le feu grisou au milieu de ses fouilles. A celui-là il a manqué cette lampe de Davy, qu'un penseur a appelée le sens commun ; — et cet autre qui a joué avec la Révolution, comme un singe joue avec les tisons, en y cherchant des marrons, ce rapsode banal de l'autorité et de la force, flatteur platonique du succès, s'accrochant aux popularités faites, puisant à des documents nouveaux des erreurs consacrées ; — ils travaillaient tous sans conviction ; ils n'auront fait qu'accumuler des décombres sur le chemin. Ils se sont rangés à l'orthodoxie en toutes choses. Ils ont fait amende honorable dans l'intimité des coteries, et ils maudissent tout bas, derrière leurs vitres, les nouveaux groupes qui s'avancent vers la vérité, en trébuchant parmi les ruines.

Hélas ! le talent ne suffit pas ; ce n'est pas assez de pos-

séder la forme ; ce n'est pas assez d'entrevoir le but ; il faut le courage et la patience. Quelques hommes de cette génération bien douée mais défaillante, se sont fortifiés en poursuivant leur route ; ils ont perdu leurs chaires, leurs tribunes ; il leur reste le livre, et ils parlent encore. Le plus hardi de tous, et par cela même le plus calomnié, est arrivé seul à la limite vers laquelle tendait toute la caravane. Il a planté le jalon au bout de sa journée. Jusque-là nous sommes certains que tout est mort et qu'il n'y a pas à retourner la tête. C'est de ce petit tertre de la fosse commune où Lamennais s'est couché que commence l'étape nouvelle. En deçà, ne vous arrêtez plus. La voie est encombrée par un accident de chars ; les cochers ont eu peur, les chevaux se sont emportés ; tout est culbuté ; ne vous attardez pas à ces bagarres. Rassemblez les rênes de vos coursiers, écartez-vous de ce tas de débris, et à fond de train dans la vie.

Je vous ai désigné les peureux ; je veux vous signaler les habiles.

L'expérience est un rhéteur à la voix perfide qui donne souvent de mauvaises leçons : « Ne craignez rien, dit-elle, et écoutez-moi. Vous débutez. Sachez conquérir l'appui des plus énergiques et des plus honorables. Regardez bien ce parti de gens sincères et naïfs ; leur vie appartient à leurs principes ; ils ne céderont jamais. On peut s'appuyer sur eux. Inébranlables, ils iront toujours. Leur âme est généreuse ; on peut les séduire d'une certaine manière. Ils ne consacrent pas la réputation d'un

homme ; ils ne disposent que d'une popularité turbulente ; mais ils poussent à la renommée plus vite que tous les autres groupes. Ils aiment ceux qui paraissent audacieux ; ils donnent du crédit aux imprudences ; les formules violentes, les propositions hardies leur plaisent. »

L'aréopage officiel, le vieux sénat académique, examine longtemps, met à l'épreuve les nouveaux venus, les oblige à des initiations puériles, éteint la verve trop tôt, amortit le talent dans la jeunesse et ne vous accepte qu'après des humiliations infinies et les formalités les plus chinoises. Commencez donc par les autres ! Ces derniers, les consacrés, ne sont bons que pour le repos. Ils sont les garçons de bureaux de la gloire, bien assis et disposant de bons fauteuils. Ainsi, faites vos débuts chez ceux que rien ne révolte et que rien n'arrête. Donnez là libre essor à votre pensée, sans l'aliéner. Donnez tout ce qu'on peut reprendre. Vous serez un objet d'effroi tout d'abord aux yeux de ceux qui seront vos confrères bientôt ; mais ne craignez rien. Vous ne faites qu'acquérir de la valeur au lieu d'en perdre.

Le jour où les pontifes solennels auront bien tremblé de vos semblants d'impiété et de vos théories d'indépendance, ce jour-là vous serez leur maître. Vous vous échapperez par une porte dérobée du milieu des hommes convaincus que vous aurez appelés vos frères et, si vous vous présentez devant le temple où siégent les sages, on vous y recevra avec des caresses, à bras ouverts. Les enfants prodigues de la pensée sont toujours les mieux

choyés. Vos nouveaux amis croiront avoir fait une conquête, et ceux que vous aurez abandonnés, seront embarrassés de vous accuser, si vous savez vous y prendre. Aujourd'hui, de pareils changements ne peuvent être qualifiés de trahisons que chez ceux qui sont trop bêtes ou qui ont trop faim.

Voilà donc comment parle l'expérience, et voici ce qui arrive :

IX

Un jeune homme se présente. Il a une solide instruction; il a touché à tout, science, littérature, critique, histoire, philosophie, religion; il a eu soin de se créer une spécialité de réserve. Il brûle d'ambition. Sa réputation commence par l'intimité, par les réunions du monde. Les femmes du grand monde, blasées d'hommages et de gloire, qui aiment les distractions à tout prix et dont les salons sont des lanternes magiques, se font présenter cet appétissant mystère. Quel est celui de vous qui n'a pas été convoqué particulièrement, pour une soirée spéciale? —Nous aurons M. un tel...nous murmure-t-on à l'oreille; et nous voyons un lourdaud empêtré, un cuistre dédaigneux qui émet de lourdes formules philosophiques, penché sur les fauteuils où s'extasient les femmes enivrées et professant des niaiseries entre un sorbet et un éventail.

Notre homme sait qu'il est fâcheux de céder aux paniques de la pensée; il n'a pas le tempérament de la lutte; il n'ira jamais au-delà des limites connues, mais il s'avancera jusqu'au point extrême, sûr de faire sa retraite à l'heure qui lui conviendra. Il resserre bien autour de lui le voile qui le couvre. Le mystère vous entoure d'un attrait et vous prête une force. Ce laborieux penseur est appelé à faire trembler le monde. Les préjugés vont se dissiper devant lui; les religions s'évanouiront comme des fantômes. Il a été aux sources; il connaît les secrets des révélations; il a bu au puits de Zemzem et à la fontaine de Siloé! Regardez-le passer, sombre et voûté. Ses yeux sont brûlés par l'étude; son âme est calme et morne, sèche et dévorée comme le désert. Il a traversé l'Inde, l'Egypte, la Grèce; il a fouillé Jérusalem et Rome. C'est le Dante des croyances humaines; il a parcouru tous les cercles de la superstition. Il a tout vu et tout comparé; il connaît aussi bien Bouddha que Jésus-Christ; Saint-Paul ne lui est pas moins familier que Confucius; les migrations, les traditions, les révélations, les incarnations, il a la clé de tout. Voyez-vous cet homme? Eh bien! c'est un athée.

Lamennais ne sera auprès de lui qu'un révolutionnaire politique, un sophiste républicain, un révolté épileptique, un démolisseur qui cherchait une semence au milieu des ruines et qui se promenait dans le sang des colères un olivier à la main. Celui-ci, ce nouveau venu, ne détruit pas brutalement, il dissèque. Sans toucher aux institu-

tions qui fonctionnent, en respectant le gouvernement établi, trop grand pour descendre à ces petites choses de la politique, trop intelligent pour s'attacher à ces niaiseries qu'on appelle la liberté des peuples, l'indépendance des races, les principes et les convictions, trop audessus de ces misères qui ne mènent qu'en prison, notre homme ne pratique et ne connaît que l'art de la grande guerre. Il s'attaque aux idées. Il y a des hommes qui ont le pouvoir de vous envoyer en exil ; c'est sottise de se frotter à ceux-là. En demandant à Dieu de réformer sa Constitution, on ne risque rien. On peut même se brouiller tout à fait avec lui, quitte à se raccommoder plus tard.

Sur le fronton du temple, il écrit donc ce mot : vide ; sur la Bible et sur l'Evangile : néant; sur la politique : folie, et sur le front de l'homme : esclave. Je vous l'ai dit, ce penseur, c'est l'athée.

Ainsi posé, notre rêveur, qui au fond n'est qu'un aristocrate de la critique, se voit entouré, redouté, caressé, encouragé. Que va-t-il faire?

Nous avons tous vu, dans notre enfance, un clown célèbre que l'on appelait Auriol. Il est une plaisanterie qu'il renouvelait sans cesse et qui sans cesse tenait l'attention du public en éveil. La foule aime à être mystifiée. Après avoir entassé, par les ressources d'un équilibre impossible, des tables sur des tables et des chaises sur des chaises, avec des bouteilles mêlées à son échafaudage fragile, il prenait son élan, en sautillant, les mains dans ses

poches, et puis il s'arrêtait tout court devant l'obstacle, promenait son regard sur l'assemblée et poussait son petit rire en secouant la tête. Le tour était joué. On ne lui en demandait pas plus. C'est exactement le procédé employé par notre terrible et habile jouteur. Il fait un monceau d'idées respectées et délicates, de doctrines vénérées et difficiles à manier, et nous laisse croire qu'il va franchir d'un bond ce tas de préjugés. Il s'élance ainsi qu'Auriol, s'arrête, comme le clown, et remet tout en place. Ce n'est qu'un équilibriste académique.

Et cependant, c'est moi qui le dirai cette fois, c'est un athée; mais un athée sans le savoir. Il ne croit pas au progrès social; il ne croit pas à la liberté; il ne croit pas à la justice. A ses yeux, la pensée est un privilége, les idées sont des initiations. Il invoque en secret la mystérieuse Isis. Les peuples devant lui ne sont que des foules égyptiennes pour qui il faut forger à nouveau de temps en temps les vieux symboles du despotisme, et auxquelles, à la faveur de ces mensonges rajeunis, les grands prêtres et les Sésostris font creuser des lacs et élever des pyramides. C'est l'athée de l'humanité, un fléau bien plus redoutable que l'athée de Dieu; il ne croit pas aux hommes; c'est là la plus atroce et la plus monstrueuse des impiétés. Il y a vingt religions, il n'y a qu'une morale. Les audaces de l'esprit sont permises et bonnes; elles peuvent même être belles, si elles sont courageuses; mais les audaces du cœur, celles qui consistent à demeurer impassible devant les souffrances du plus grand nombre, celles-là sont hideuses.

Faudra-t-il donc lutter sans cesse contre ceux qui s'effraient et accusent les multitudes? Parce que tout, sous nos regards, est en désordre, y a-t-il là un motif de mépriser nos semblables? Parce que les obstacles se dressent en face de nos efforts, parce que nous avons été trahis par nos rêves, devons-nous nous retirer à l'écart, au sein d'une solitude lettrée, désertant ces champs de bataille où nous avons été vaincus? Parce que la terre nous a refusé quelques années de récolte, allons-nous l'abandonner aux mauvaises herbes et nous renfermer dans l'égoïsme, en nous disant : — Nous avons du vin dans nos caves et du blé dans nos greniers; que le monde s'arrange! Les lois convenues ne sont pas exigeantes : payons l'impôt et faisons l'aumône, et notre devoir est rempli. — Il est trop facile de se reposer pour qu'il n'y ait pas crime à le faire. Chacun des hommes de cette multitude confuse qui s'agite sous nos yeux, est une pièce d'un vaste jeu de patience qui a été défait et qui est à refaire. Nous avons tous dans la pensée l'harmonieux tableau que cela doit composer. Méconnaître ces éléments, c'est ne pas se sentir la force de les grouper et de retrouver leur place dans l'ensemble.

X

J'ai toutes les tristesses que l'on peut concevoir, toutes celles que l'on peut porter; mais je ne me sens aucune amertume. Je rencontre quelquefois des esprits aigris, pleins d'un sarcasme désespéré. — O Spartiates découragés, suis-je tenté de leur dire, voulez-vous voir ce que c'est qu'un ilote du despotisme? Regardez ce paysan polonais, victime de l'oppression et de la misère. Son fils a été enrégimenté de force; il est au Caucase ou en Sibérie; sa femme se meurt d'épuisement dans sa cabane en ruines; sa terre est ravagée; il sent monter de sa poitrine à son cerveau les vertiges de l'abstinence. Saisi d'une gaîté fébrile, il réunit ses amis, fait verser à boire et demande qu'on lui fasse de la musique. — Laquelle? Triste ou gaie? — Celle que vous voudrez! Mon fils est parti, ma maison est détruite, et ma femme se meurt. Je veux rire! Voilà ce que c'est que votre joie, mes amis; j'aime encore mieux vous voir pleurer. Mais ni rires ni larmes. Faites comme moi et réclamez des chants au poète, des chants énergiques et vaillants, des strophes de réveil, des hymnes de marche. J'ai larmoyé aussi, comme les autres; et j'ai remarqué que la vie est comme une éponge; elle s'alourdit des pleurs que l'on verse sur elle. Donc, ni deuil, ni confiance excessive.

Il en est qui voudraient triompher tout de suite et qui joueraient l'incertitude à pile ou face. Républicain ou monarchiste ? Démocrate ou aristocrate ? Philosophe ou catholique ? Indépendant ou fonctionnaire ? Apportez les dés et faisons-les rouler dans le cornet. Ainsi deux voyageurs se rencontrent à l'auberge. Il est matin et ils ont vingt ans. Chacun d'eux a juste de quoi faire sa journée à pieds ; leur budget est mince ; leurs repas sont mesurés à l'avance. Ils ont été favorisés par la destinée qui les rapproche. Ils peuvent s'appuyer l'un sur l'autre ; la fortune qui aime la jeunesse leur indique leur devoir ; ils n'ont qu'à se serrer la main et à marcher côte à côte en échangeant leurs espérances, et en charmant les ennuis de la route par les confidences de l'amitié, plus forts par l'union, plus fermes par la solidarité. La vie les appelle à être frères. Que font-ils ? Ils vident leurs poches sur la table. — Nous sommes pressés d'arriver, se disent-ils ; jouons notre avenir ; celui qui gagnera aura les deux sommes ; il prendra une voiture et parviendra plus vite au but. Quant à l'autre, il traînera la semelle, il mendiera et sera ramassé par les gendarmes. C'est la chance. — Et, les conditions ainsi faites, l'un des deux froidement condamné par cette malédiction réciproquement consentie, l'affaire se traite sans pitié et presque sans émotion. Et puis ils se séparent. Le favorisé du hasard disparaît le premier, impatient de regagner le temps perdu. Quant à l'autre, il se couche au bord du chemin, rêvant une malhonnêteté ou un crime. L'un emporte

l'orgueil, l'autre garde la haine. Voilà deux ennemis.

Presque toute la jeunesse est dans ces dispositions et le plus grand nombre accepterait ce pacte. La jeunesse veut se décider pour le succès. Elle forme, il est vrai, tous les souhaits possibles afin que la justice l'emporte, elle ne demande pas mieux que de conserver ses nobles instincts, ses bons sentiments, sa fleur de vertu : mais il faut que l'on se dépêche : elle n'a pas le temps d'attendre et pas de crédit à faire. Les carrières sont ouvertes devant elle. Elle manque de courage et ne livrera pas les fiers assauts. Elle ignore que le courage est une jeunesse constante qui ne subit pas l'action des années. Entrera-t-elle ici ou là ? Les préoccupations de l'avancement, réservées jusqu'à présent aux camaraderies d'officiers, ont gagné toutes les classes. Chaque profession a son annuaire sur lequel on se guide. Celui-ci est parvenu, grâce à telle protection ; cet autre a fait telle démarche ; un troisième a été présenté dans telle maison. En route ! cherchons des protecteurs et dînons en ville. Si l'on prend la plume, qui attaquer et qui défendre ? Faut-il livrer son avenir aux fonctions publiques ? Il est plus sûr d'être le procureur qui requiert la peine ; mais il est telle occasion où l'accusé a le beau rôle. Dans quelle direction pousser son zèle ? Ne perdons pas une minute ; tous ces jeunes impatients, ils vont partir. Quel est le char qui ne versera pas en route et qui mène le plus vite à la réalisation des rêves ? On voudrait bien être vertueux, avec garantie de succès ! si la justice et la vérité nous per-

mettaient d'asseoir leur règne pendant notre génération, nous consentirions bien à rester honnêtes! Mais si le bien se fait attendre, on en sera pour ses frais. Ah! les robes de fêtes et les tuniques d'apothéoses sont commandées, mes amis; mais elles ne sont pas prêtes. Les fées sont en retard.

Il te faut des illusions, ô jeunesse; tu ne peux vieillir si tôt. Tu éprouves les tristesses vagues de ta destinée. Sois fière, et écoute Shakspeare: « J'apprendrai à mes chagrins à être fiers, dit-il; car le chagrin est fier et rend fort celui qui s'en nourrit. » Ouvre ton cœur aux poètes, car c'est toi qui feras vibrer leurs chants. Appelle les inspirés et réclame d'eux les forces qui te manquent. Nous avons eu nos fanfares; tu auras les tiennes. Si tu faiblis aujourd'hui, cela tient à ce que tout, en s'écroulant, est retombé sur toi. Les jeunes gens sont les cariatides mouvantes de l'avenir. Qu'ils se redressent et se remettent en marche.

Ne nous isolons pas les uns des autres; rapprochons-nous; mêlons-nous aux foules; que les vibrations de la pensée générale nous raniment; que tout palpite autour de nous. Quand on se mêle aux hommes, on devient meilleur: les doutes disparaissent. « Point de sceptique dans la rue, » a dit Royer-Collard.

L'heure présente est accablante. La sagesse et la raison ne peuvent conseiller que l'immobilité. La prudence est impuissante. Avisons aux grandes ressources. Aux doctrines de Pyrrhon, d'Evhémère et d'Epicure, on opposa,

dans l'antiquité, celles de Zénon, qui dut réagir par les rigueurs du stoïcisme, en proclamant la nécessité de vertus surhumaines et en prenant pour base le devoir. Après le paganisme et l'Empire Romain, il n'y eût de possible que l'extase des apôtres. Ils allaient par le monde prêchant leur folie. Aujourd'hui, ouvrons nos âmes à l'enthousiasme. Avançons-nous hardiment, et le vent de notre marche fera flotter nos drapeaux. Apprenez à connaître le sifflement de l'air dans les cheveux et les battements du sang aux tempes.

Eloignez-vous de ceux qui se gardent du ridicule, s'appliquent à être sensés, sourient quand ils touchent à une conviction de peur de paraître y croire et qui se maintiennent ainsi dans un moyen terme, vieux et jeunes à la fois, impatients, mais assis, buvant une liberté coupée de prudence et voulant nous montrer l'illusion d'une ivresse, en brandissant une coupe d'eau rougie. Cette école d'écrivains est trompeuse. Ils sont honnêtes et bien intentionnés ; mais n'attendez pas à leur porte. Ils ne sortiront jamais; ils redoutent trop de se compromettre. Leur idéal est vieilli ; ils rêvent ce qui a été réalisé ; ils n'admettent que la liberté expérimentée; ils aiment le peuple avec précaution et s'habituent à l'avance à stériliser les domaines qu'ils pensent avoir à gouverner.

Leur éducation s'est faite chez de grands parents, compassés, timorés, inquiets et mécontents. Ils se voient choyés par des hôtes spirituels et froids chez lesquels leur jeunesse doit grelotter sous l'ennui doctoral des

maîtres. Là, ils ont pris l'habitude d'avaler des formules bien roulées en boulettes, qui ne fatiguent point les dents, mais qui ne nourrissent pas. Dans les plis des hautes tentures des salons qu'ils fréquentent, on trouverait des larves d'idées qui n'ont pas pu s'envoler au grand air, des coques de papillons qui eussent vécu peut-être s'ils avaient eu du soleil.

Ces écrivains sont jeunes encore. Ils aspirent à un héritage sur lequel ils fondent de vastes espérances. L'héritage ne leur échappera pas ; mais ils ne recevront que des théories démonétisées et des principes qui n'ont plus cours. Quand ils se présenteront devant le peuple, ce qu'ils croiront être de l'or se trouvera changé en feuilles sèches. On se demandera quels sont ces jeunes gens dont la fortune aura été si mal administrée, ces fils de famille ruinés par la sagesse de leurs pères, ces héritiers qui se présenteront avec le sentiment de l'économie, mais sans patrimoine. Défiez-vous de la doctrine stérile et des coffres de l'avare politique, boîte de Pandore au fond de laquelle il ne reste qu'une expérience éventée.

Loin de nous les habiles, les sceptiques, les prudents, et remarquez que j'écarte seulement ceux qui en valent la peine. Eviter les autres, me paraît un soin qui ne réclame ni effort de conscience, ni manifestation de vertu ; c'est affaire de dignité, et, moins encore, d'instinct. On enjambe par-dessus les corps des ivrognes, et celui qui s'arrêterait à l'orgie n'est pas digne de me comprendre.

Il se peut que votre œil s'égare sur des vitres écla-

tantes de lumière, sur des jardins illuminés; il se peut que vous soyez arrêté par des musiques et par des défilés de thuriféraires avinés qui célèbrent des joies maudites au milieu d'un nuage d'adoration; mais la fumée de leur encens en noie le parfum. Le bon citoyen n'a pas de place à ces fêtes de décadence. Vous entendrez là peut-être des chants de poètes et vous me questionnerez sur ces hommes. Je ne m'occupe pas des esclaves volontaires. Qu'ils vendent leur ignominie. Je n'ai pas même à leur sujet la colère d'Henri Heine. — « Lorsqu'un esclave que la loi affranchissait, dit le poète allemand, ne voulait absolument pas quitter la maison de son maître, alors, d'après la loi de Moïse, ce gueux d'un servilisme incorrigible était cloué par l'oreille à la porte de l'habitation du maître, et, après cette exposition ignominieuse, l'esclave était légalement condamné à servir tout le reste de sa vie. — O Moïse! grand émancipateur, vaillant rabbin de la liberté, adversaire terrible de toute servitude, tends-moi ton marteau et tes clous, afin que j'applique ta loi à cette valetaille sentimentale, à ces laquais à la livrée noire, rouge et or qui chantent les délices de l'esclavage; c'est par leurs longues oreilles que je les attacherai au portail du château de leur maître, Sa Majesté le roi de Prusse. »

XI

Henri Heine me ramène à mon sujet. Ce poète m'a tenté plus d'une fois et j'ai l'espoir de lui consacrer un jour une étude, malgré les cruelles réserves auxquelles je serai contraint. Il a promis l'Allemagne à « la joyeuse cavalerie de l'avenir » . Il fut révolutionnaire par instinct, non par conviction. S'il était né en France, l'esprit politique qu'il avait dans le tempérament fût devenu une passion, et son talent se fût proposé un but qui lui a toujours manqué ; il n'eût pas mené cette vie incertaine qui finit par le réduire au rôle de pamphlétaire aux gages de la France ; il figura aux fonds secrets, et le jour où je vis son nom sur ces pages de la « Revue rétrospective », je me rappelai le registre d'écrou de la Bastille où, à trois noms de distance, Cartouche et Voltaire furent incarcérés; il y a cette différence que la prison de Voltaire n'a rien de honteux ; tandis que H. Heine figurait en mauvaise compagnie par une imprévoyance coupable. Hélas ! c'est bien là l'esprit de nos temps ! Les gouvernements salissent tout ce qu'ils donnent ; il faut avilir un poète qui a le malheur de ne pas savoir se passer d'un secours. Ne manquons pas à notre tâche, cependant, et, en blâmant la façon dont les faveurs sont accordées, n'excusons pas ceux qui les reçoivent. H. Heine fut sans caractère.

Né en France, je le répète, il eût peut-être été sauvé. Son arme de guerre est souvent mauvaise : il persiffle trop ; mais quelle verve souvent ! Elle va jusqu'au génie. Cette mousse pétillante couronne-t-elle un verre de bière ou de champagne ? C'est ce que l'on se demande quelquefois. Il fut éloquent dans le doute, et conserva toujours des amertumes mesquines contre son pays. Il se tient entre Byron et Musset ; sa pensée le rapproche du premier, sa vie, du second. Il est cynique et je ne crois pas que ses bonnes inspirations viennent des bonnes sources. Son invective est une injure et ses menaces sont des défis : — « Notre maigre noblesse prussienne, dit-il, va bientôt partir ; nous lui verserons le coup de l'étrier avec de longues bouteilles de fer. »

H. Heine avait un ami, un Français, qui fit beaucoup pour sa gloire en lui prêtant de sa substance, pour ainsi dire ; il ne sut pas pleurer dignement cet ami qui s'appelait Gérard de Nerval. Dans le « Romanzero », H. Heine se moque de sa tombe et des pleurs que sa femme ira y répandre ; il raille ses infirmités. C'est un Scarron romantique qui a pour garde-malade madame Souci. — « De mes grands chagrins je fais de petites chansons ! » s'écrie-t-il, répandant sa mélancolie ardente sur ces gaîtés sinistres. Il a besoin de parler de la mort, comme les peureux et les incrédules, pareil aux enfants qui se plaisent aux histoires qui les font frissonner.

Il a fait la guerre au moyen-âge et aux sensibleries des poètes de son temps, et du monde disparu il a conservé

quelques fantômes auprès de lui, et des attendrissements où se noyaient ses contemporains, il a gardé quelques larmes. Il trouve parfois des plaintes de cygne : « J'ai pleuré en rêve ! »

Il y a plus de turbulence que de fermeté dans ses élans démocratiques, plus de dépit que d'indignation, plus de personnalité que de dévoûment. Comme Byron il poursuit ses critiques sans pitié et les place dans ses strophes par des traits de caricature ; il fait comme ces peintres qui se vengent d'un ennemi en déshonorant sa figure dans un tableau. Il manque du sentiment du respect pour lui et pour les autres. Mais, il faut le dire bien haut, il indigne, il dégoûte quelquefois, jamais il ne décourage. On lui reprocha, en Allemagne, d'avoir du talent sans caractère ; le coup avait porté ; il écrivit tout un poème, « Atta Troll », pour se venger. Personne mieux que lui n'a su allier l'émotion à la raillerie. Au moment où vous allez pleurer, il vous éclate de rire au nez. Il vous trompe à chaque instant. Sa satire fait penser à Aristophane et ses poésies d'amour, sensuelles et mélancoliques, rappellent Pradier ; ce sont des contours grecs retouchés par une main parisienne.

Il a écrit cette magnifique danse macabre de l'Olympe où nos théâtres ont trouvé des carnavals de costumes. Mais ce qu'on ne lui a pas emprunté, c'est le bon sens lyrique de son œuvre. Il a pitié de la vieille mythologie et lui promet de la protéger. « Il est vrai qu'autrefois, vieux Dieux, vous avez toujours dans les batailles des

hommes, pris le parti des vainqueurs ; mais l'homme a l'âme plus généreuse que vous, et, dans les combats des Dieux, moi, je prends le parti des Dieux vaincus. »

« Germania » est l'œuvre écrite dans les plus vaillantes heures de sa pensée. Il y rêve la démocratie universelle et veut « détruire le servilisme jusque dans son dernier refuge, le ciel. » Dois-je me retourner pour m'assurer si le poète n'est pas là à se moquer de ma confiance en lui? Triste incertitude. Il malmène son lecteur, comme un cavalier qui lance sa monture au galop et l'arrête tout d'un coup, puis lui donne de l'éperon de nouveau. Laissons-nous aller et jouissons de l'espace quand il nous lâche la bride. Quelle noble apostrophe il adresse au roi de Prusse et comme c'est vrai sous l'ironie. Le poète est un terrible justicier.

« O roi, je ne te veux pas de mal, je veux te donner seulement un bon conseil. Vénère les poètes morts ; mais aie quelques égards pour ceux qui vivent. N'offense pas les poètes vivants. Ils ont des flammes et des traits qui sont plus redoutables que la foudre de ce Jupiter qui a été créé lui-même par les poètes. Offense les Dieux anciens et nouveaux, toute la clique de l'Olympe, et le tout puissant Dieu de la Bible par-dessus le marché ; mais n'offense pas les poètes. Les Dieux punissent certes bien durement les méfaits des humains ; le feu de l'enfer est pas mal brûlant, on y doit frire et rôtir. Pourtant il y a des saints dont les prières délivrent le pécheur. Par des dons aux Églises, par des messes, on peut acquérir une

puissante intercession. Et, à la fin des jours, le Christ descendra et brisera les portes de l'enfer, et bien qu'il rende un jugement sévère, plus d'un gaillard en échappera. Mais il y a des enfers d'où la délivrance est impossible; là nulle prière ne vient en aide, là est impuissante la miséricorde du Sauveur du monde. Ne connais-tu pas l'enfer de Dante, ces terribles tercines? Celui que le poète y a emprisonné, celui-là, nul Dieu ne peut le sauver. Nul Dieu, nul rédempteur ne le délivrera de ces flammes rimées! Prends garde, roi de Prusse, que nous ne te condamnions à un pareil enfer. »

H. Heine abandonna sa muse légitime, sa muse allemande, pour vivre en concubinage avec une muse française. « Ses yeux étaient d'un bleu si pur, dit-il en parlant de sa première bien-aimée, que je n'en ai jamais rencontré de pareil, ni chez les hommes, ni chez les animaux, ni même chez les fleurs. » Et il ajoute encore : « Pour moi, je crois qu'elle savait tout, tant elle était pâle! » M. Guizot ni son gouvernement ne purent consoler le poète de cette infidélité. « Tu es encore bon, Henri, lui avait dit la jeune muse allemande, le jour des adieux; mais quand tu seras méchant, pense à la petite Véronique morte. » Le rire fut amer et triste sur cette lèvre enchantée. Ceux qui savent lire ont dû bien souvent se sentir gagnés par les horribles petites tristesses de cette âme en cage, de ce poète aux mains des doctrinaires qui n'eurent pas même l'audace criminelle d'utiliser son génie. Ils se privaient de la portée de son vol, et

se procuraient la joie de le retenir par les ailes. « Je voudrais plonger mon âme dans le calice d'un lis blanc : le lis blanc doit alors soupirer une chanson pour ma bien-aimée. » Il avait beau faire des rêves ! Le bureaucrate du boulevard des Capucines lui montrait la « Gazette d'Augsbourg », lui signalait ses ennemis et du tendre rêveur voulait faire un spadassin. Les insensés pressaient le corps du papillon prisonnier afin d'en faire sortir un dard. Coupables sont les corrupteurs, mais H. Heine n'a pas d'excuses. Il sentait au reste les humiliations subies. Il a tant ri vers la fin de ses jours, que ce fut sans doute pour étouffer des regrets et faire taire des remords. Il est un chant de lui qui m'a toujours profondément ému, un poème de quelques lignes où je lis toute la douleur de cette existence. Il remonte vers le moyen-âge : il retourne à sa jeunesse ; il parcourt les burgs du Rhin qu'il a appelé « le Brutus des fleuves » ; il redevient Allemand et retrouvant ses premiers rêves, il a horreur des jours qui suivront et veut les anéantir.

« Sur une vieille tour grise est une guérite ; un jeune gars en habit rouge va et vient sur le rempart. Il joue avec son fusil, qui étincelle au soleil, il présente l'arme, il couche en joue… Je voudrais que d'un coup de feu il m'étendît raide mort. »

Cela ne vous semble-t-il pas avoir été écrit après une lettre à la « Gazette d'Augsbourg », le soir d'un jour où il avait émargé ?

16 Décembre, 1861.

LES DEVOIRS DE LA POÉSIE

I

LES DEVOIRS DE LA POÉSIE

I

J'ai l'intention de parler aujourd'hui des « devoirs de la poésie. »

On s'étonnera peut-être du rapprochement de deux mots, qui ne semblent pas faits pour être voisins : « devoir et poésie. »

Le devoir suppose un frein que la poésie ne saurait subir. Ce terme philosophique et puritain doit effaroucher la muse qui porte des ailes et plane au-dessus de ce monde, qui dispose de tous les espaces, de tous les infinis, de l'âme, du ciel, de la mer, qui n'est tributaire ni de l'histoire, ni de la science, et que rien n'effraie, ni l'air, ni le vide, ni les croyances, ni les néants, qui vit familièrement avec l'éternité et l'immortalité, et ne nous doit compte que de son inspiration.

Au premier abord, la chose peut paraître ainsi; et

sans parler de certains poètes de la nouvelle génération qui ne manqueraient pas de se révolter contre notre thèse ainsi choisie, un classique lui-même nous demanderait volontiers pourquoi nous osons proposer de faire porter une selle à Pégase.

Malgré l'étonnement que ma proposition doit faire naître, malgré l'indignation qu'elle peut soulever, je pense que la poésie peut se concilier avec le devoir, aussi bien que le talent avec le caractère.

A quel excès peut arriver un poète qui n'est justiciable que de son génie, et qui ne doit compte à personne de sa pensée, ni de sa vie ? Quel est le danger des personnalités trop exaltées ? Qu'en résulte-t-il ? — Une sorte d'égoïsme solennel qui isole les penseurs, et, les arrachant à la terre, à l'humanité et aux saintes préoccupations qu'elle nous impose, fait d'eux des espèces de demi-Dieux manqués, qui ne vivent plus pour ce monde, et pour lesquels ce monde semble être fait. Ce n'est plus l'état libre, et vraiment indépendant ; c'est un état exceptionnel : la liberté de l'enfant gâté.

Au point de vue simplement physique, un homme acquerrait-il une force bien supérieure, un don bien enviable, s'il arrivait à jouir de la faculté impossible d'échapper à la force d'attraction qui nous tient au sol? Il sortirait de l'atmosphère, et irait se briser je ne sais où. La morale est notre centre de gravité. Pensons aussi haut que possible, mais ne perdons pas terre ; c'est la vieille fable d'Antée. Le penseur doit être un géant

d'autant plus vigoureux, qu'il tient à l'humanité, et qu'il est solidaire de ses semblables. C'est là le devoir et je le trouve compatible avec la poésie. Le premier reproche revient à la critique. On s'est trop habitué à étudier les poëtes comme une classe d'esprits à part, vivant du rêve, et n'ayant aucune responsabilité sur cette terre. Dryden a dit de la noblesse que c'était « la porcelaine de l'humanité. » On a voulu faire des poëtes je ne sais quoi de fragile et de précieux, une sorte de luxe que les grandes civilisations seules pouvaient se permettre. Il y a quelque chose de méprisant dans ce privilége qu'on leur accorde, et nous ne saurions y souscrire.

Voyez quelles sont les conséquences : Les poëtes ont-ils des vices? On les excuse: c'est naturel ; on les a placés dans l'exception. On applique la loupe de la critique sur leurs travers, et l'on s'extasie des particularités qu'on découvre en eux. Pourquoi cette immunité? On en est arrivé à les indulgencier comme les enfants. Il serait plus naturel d'être sévère ; au moins n'est-il pas inopportun d'être juste à leur égard.

Il est admis que les poëtes seront consultés comme des sortes de somnambules de l'idéal, révélateurs mystérieux qui formulent, par un don spécial et supérieur, les émotions de la foule. Quel est le résultat? l'exagération de la personnalité. Or, la personnalité, c'est l'égoïsme. Une fois divinisé, l'on s'abstrait du monde, et l'on se croit sauvé par cette absolution qui semble cou-

vrir les inspirés. Leur vie devient sacrée et l'objet d'un respect exceptionnel. La foule admet leur inaptitude à juger et à pratiquer les choses — et elle se débarrasse d'eux, pour ainsi dire, en couvrant de vénération cette fantaisie qui tend à les pousser loin des principes et des convictions, ce besoin de la paix et de la rêverie qui leur fait détester les conflits sérieux où sont engagés les intérêts d'une société. C'est la vengeance des médiocrités de se réserver les choses pratiques; la médiocrité fait ici comme Platon : elle exile les poètes, en les couronnant de fleurs.

Il est temps de secouer ces erreurs. Les vrais poètes ne peuvent réclamer le bénéfice de pareilles indulgences; ils n'en ont pas besoin.

Le temps est passé où un écrivain était excusable de se mettre aux gages d'un grand seigneur ou d'un roi. Le monde reposait alors sur des fictions disparues. Le génie avait bien une place dans la compagnie des grands, mais il n'avait pas sa place; le poète était honoré, mais le dernier et par bonne grâce. La Révolution a rendu à l'intelligence son véritable rang.

Si je passe rapidement sur ces époques, — ce n'est pas que je me sente de l'indulgence pour ceux qui subissaient ces illustres affronts; mais mon sujet m'entraîne ailleurs; et si je voulais porter un jugement sur les écrivains subalternisés par la noblesse de naissance, je devrais, afin d'être juste, faire en entier le procès du passé. Historiquement, la cause est gagnée ; au point de

vue littéraire, je dois honorer les artistes indépendants qui conservèrent leur dignité et qui nous apparaissent debout, quand nos yeux se reportent vers un temps où l'on vivait à genoux, sans honte, d'après un ordre hiérarchique.

Malherbe a fait l'aveu de ces bassesses dans de magnifiques vers :

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux ; —
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; — ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes
Et meurent comme nous.

Malherbe emprunte son argument à la fragilité humaine. Agrippa d'Aubigné, son contemporain, se relève au nom de la dignité. Je ne dirai rien de cette vie admirable qui a fourni le sujet d'une très-éloquente leçon faite à Zurich, il y a quelques années ; mais je dois un hommage à ce poète qui rentre si bien dans mon cadre. Il vécut debout celui-là, et fièrement. Voici comment il parle à son livre des « Tragiques », cette satire ardente du temps qu'il a traversé :

Pauvre enfant, comment parais-tu
Paré de la seule vertu?
Car, — pour une âme favorable,
Cent te condamneront au feu;
Mais c'est ton but invariable
De plaire aux bons, et plaire à peu.

Et plus loin :

Sur la langue d'aucun à présent n'est porté
Cet épineux fardeau qu'on nomme vérité.

Et n'oublions pas qu'Agrippa d'Aubigné osait parler, à l'heure, comme il le dit :

A l'heure que le ciel fumait de sang et d'âmes.

Aujourd'hui nous n'avons peut-être pas lieu d'être parfaitement fiers de notre génération littéraire; mais les mœurs sont changées et le sentiment du devoir est à la portée de chacun. Un historiographe maintenant, un faiseur de couplets officiels, un arrangeur de ballets

royaux jouerait tout simplement un rôle servile, et nous n'aurions pas à nous occuper de lui. Autrefois, il y avait la cour ; aujourd'hui, il y a le public.

Quant aux écrivains, et il y en a, qui affectent de mépriser les passions viriles qui mènent ce monde, ceux-là ne peuvent pas être sincères. Ils savent bien secouer le joug de la fidélité aux principes, mais ce n'est pas au profit de leur indépendance. Ils rejettent bien loin ces esclavages de la conscience qui nous lient souvent à des causes vaincues et ils se forgent à eux-mêmes les petites chaînes de l'intérêt qui ont leur poids honteux et qui pèsent surtout sur le talent. Ceux-là sont à plaindre; toutefois, si nous avons occasion de parler d'eux, nous ne les ménagerons pas.

II

Lorsque M. de Fontanes, un de ces hommes que l'on appelle toujours « monsieur » et qui n'ont pas su conquérir les familiarités de la réputation, lorsque M. de Fontanes, poète de « l'Almanach des Muses » et grand maître de l'Université, apprit le succès des « Méditations » de Lamartine, celui-là peut être appelé tout sim-

plement par son nom, M. de Fontanes se récria. « Tous les vers sont faits » dit-il. Il croyait, sans doute, comme l'a dit Chateaubriand, par amitié, que le grand siècle finissait avec lui et que, poète attardé, il avait clos l'ère de la grande littérature. Le siècle de Louis XIV était bien fini, mais un siècle nouveau allait s'ouvrir. La pensée allait trouver de nouvelles formes et de nouvelles idées. M. de Fontanes, s'il revenait aujourd'hui, serait bien étonné, — au point de vue littéraire, bien entendu. Il aurait sous ses regards quarante années de lyrisme, de talent, de génie.

En tête de ces groupes de poètes, dont le plus humble a plus de valeur que l'ancien grand maître de l'Université, il verrait Lamartine et Victor Hugo, les deux vastes influences de notre époque, les deux sources qui ont fourni l'inspiration jusqu'à ce jour.

Je laisserai de côté ces deux poètes; je ne leur consacrerai pas une étude particulière: vous les connaissez, et l'appréciation développée de leur génie me conduirait trop loin. J'ai voulu citer ces maîtres; leur vie n'échappe pas au devoir, et leurs noms reviendront souvent sur mes lèvres, comme un rappel, quand nous nous occuperons des autres poètes contemporains.

La poésie, sous l'empire, joua un rôle médiocre. L'action tuait le rêve; et quand la France se remit à penser, elle écouta d'abord Chateaubriand qui, se tournant vers le passé, ralluma des feux endormis. Son influence devait être une influence de transition. Dans une

prose lyrique, il essaya de réveiller les idées religieuses : il rapporta d'Amérique et d'Orient des émotions où le sentiment du pittoresque trouva son premier développement; il fit de la critique littéraire, des travaux historiques et écrivit des pages auxquelles nous devons les livres d'Augustin Thierry. Chateaubriand a beaucoup produit et ses œuvres aujourd'hui subissent une épreuve de tassement qui précède le jugement définitif. Je ne saurais dire quelle place la postérité lui assignera : mais on peut affirmer à coup sûr que certains passages de ses mémoires vivront, ainsi qu'un volume admirable consacré à la défense de la liberté de la presse. Mais le passé pèse sur lui ; il a des aspirations ; il pressent ; il devine ; mais la tradition l'écrase.

Plus forts, plus jeunes, Lamartine et Hugo sortirent aussi du vieux monde. Leurs premiers chants ne contiennent-ils pas des adieux ?

Le volume des « Odes » de Victor Hugo a eu plusieurs préfaces, cinq ou six, de 1822 à 1853. L'auteur nous montre, dans ces diverses préfaces, l'évolution d'une pensée toujours en progrès. En 1822, l'auteur s'exprime ainsi : « Il a tenté de solenniser quelques-uns de ceux des principaux souvenirs de notre époque qui peuvent être des leçons pour les sociétés futures. » Il voulait faire parler à l'ode « ce langage austère, consolant et religieux, dont a besoin une vieille société qui sort, encore toute chancelante, des saturnales de l'athéisme et de l'anarchie. » Les préfaces qui suivent celle-là sont

d'éloquents plaidoyers en faveur de la forme littéraire adoptée par Victor Hugo. La lutte l'entraîne, et en combattant pour les tendances de son génie, il est poussé en avant vers le progrès ; il est mis en demeure de rompre avec le passé.

En 1829, dans la préface des « Orientales », le poète souhaite une littérature « qu'on puisse comparer à une ville du moyen-âge ». Il chante, parce qu'il lui plaît de chanter, et comme il lui plaît. Il y a une école littéraire qui s'en est tenue à cette doctrine, et dont il sera peut-être utile de parler dans une étude particulière. Elle a fait halte, tandis que le maître s'avançait vers une conclusion bien nette. Voici la dernière préface des « Odes » datée de 1853 :

« — L'histoire s'extasie volontiers sur Michel Ney qui, né tonnelier, devint maréchal de France, et sur Murat, qui, né garçon d'écurie, devint roi. L'obscurité de leur point de départ leur est comptée comme un titre de plus à l'estime et rehausse l'éclat du point d'arrivée. De toutes les échelles qui vont de l'ombre à la lumière, la plus méritoire et la plus difficile à gravir, certes, c'est celle-ci : être né aristocrate et royaliste, et devenir démocrate. Monter d'une échoppe à un palais, c'est rare et beau, si vous voulez ; monter de l'erreur à la vérité, c'est plus rare et c'est plus beau. Dans la première de ces deux ascensions, à chaque pas qu'on a fait, on a gagné quelque chose et augmenté son bien-être, sa puissance et sa richesse ; dans l'autre ascension, c'est tout le con-

traire. Dans cette âpre lutte contre les préjugés sucés avec le lait, dans cette lente et rude élévation du faux au vrai, qui fait en quelque sorte de la vie d'un homme et du développement d'une conscience le symbole abrégé du progrès humain, à chaque échelon qu'on a franchi, on a dû payer d'un sacrifice matériel son accroissement moral, abandonner quelque intérêt, dépouiller quelque vanité, renoncer aux biens et aux honneurs du monde, risquer sa fortune, risquer son foyer, risquer sa vie. Aussi, ce labeur accompli, est-il permis d'en être fier; et s'il est vrai que Murat aurait pu montrer avec quelque orgueil son fouet de postillon à côté de son sceptre de roi, et dire : « Je suis parti de là, » c'est avec un orgueil plus légitime, certes, et avec une conscience plus satisfaite qu'on peut montrer ses odes royalistes d'enfant et d'adolescent, à côté des poèmes et des livres démocratiques de l'homme fait; cette fierté est permise, nous le pensons, surtout lorsque, l'ascension faite, on a trouvé au sommet de l'échelle de lumière la proscription, et qu'on peut dater cette préface de l'exil. »

Combien pourrait-on citer d'esprits qui firent cette ascension dont parle le poète : dans l'ordre de la pensée, il y a Lamennais, et dans l'ordre de l'action, un Français, dont vous savez le nom, tombé en Italie pour la cause de l'indépendance.

III

Le monde nouveau s'attarda un moment dans la tristesse. Disons un mot d'une école qui traversa la littérature et laissa des traces de mélancolie décourageante, l'école des désespérés à laquelle on doit « Oberman », « René », « Jacques Ortis » que Stendhal appelait « une lourde copie de Werther ». Sénancour et Chateaubriand étaient las du poids que leur génération avait porté, et ils crurent que c'était le monde qui était fatigué. Cette maladie eut un temps : nous en retrouverons des traces, mais à l'heure où nous vivons, nous en sommes guéris. J'ai placé Ugo Foscolo au nombre des découragés ; je dois cependant remarquer que sa tristesse était plutôt nationale que morale, et que l'amertume qu'elle contenait n'était pas débilitante ; mais c'était un désespoir, et nous devons le désapprouver. Léopardi ajouta un accent de fierté virile aux déclamations d'Ugo Foscolo. Par la bouche de Léopardi, la voix de Dante jette un cri de résurrection à l'Italie : « Puisque les vivants dorment, réveille les morts ! » dit Léopardi et il ajoute : « Les

fils qui te viendront seront condamnés à la bassesse ou au malheur; choisis pour eux le malheur! » Conseiller de souffrir, c'est conseiller de vivre.

Nous n'en sommes pas à cette conclusion suprême qui doit fondre en un seul et même homme le poète et le citoyen, qui doit mettre ce dépositaire du feu sacré en droit de rentrer dans la République dont Platon l'avait banni. Nous indiquons le but à chaque instant; mais nous sommes loin de l'avoir atteint. Platon expulsait les poètes de sa république, parce qu'il redoutait l'influence de ceux qui ne savent pas inspirer aux hommes le goût des belles morts, ni aux enfants le sentiment de la vie utile et virile. Nous avons une terre promise à reconquérir, et nous sommes en plein désert, cherchant notre route.

Et cette incertitude n'est pas particulière à la poésie; voyez les autres arts. Ont-ils une formule? Il y a du talent, mais pas d'idéal; on n'interprète plus, on copie; les procédés sont à la portée de tout le monde; mais l'idée fait défaut. Tout se tient, et tout est solidaire de tout. La philosophie et les arts obéissent aux mêmes impulsions. Jetons un regard en arrière et nous en aurons une preuve évidente. Une statue de la Grèce nous explique tout un peuple, toute une civilisation avec sa poésie, sa religion et sa nationalité. Un temple est en même temps un poème, et dans les vers d'Homère nous retrouvons l'art plastique et les croyances du grand pays qui l'a vu naître.

Une cathédrale gothique, « la Divine Comédie », et le catholicisme, c'est la même idée sous des formes diverses.

Je ne voudrais pas dire que l'art est subordonné à des idées supérieures et qu'il ne peut se développer que dans certaines conditions faites à l'avance, quand une philosophie est prête et qu'une civilisation est assise, entourée de ses attributs : l'art alors se verrait réduit aux proportions d'un luxe inutile, et l'art n'est pas plus un luxe inutile dans une société que les fleurs, au milieu de la nature, dans la saison du soleil ; la rose est aussi légitime que le blé. Faisons une distinction cependant : tous les arts concourent à l'épanouissement d'une civilisation ; la poésie, et c'est pour cela que nous sommes exigeants envers elle, a le privilége d'être aux bons comme aux mauvais jours. Les guerres civiles ne lui font pas peur ; nous n'avons qu'à citer les noms de Dante et de Milton.

Ce sont les époques de transformation qui sont difficiles, et le philosophe n'est pas plus à l'aise aujourd'hui que le poète. Il faut donc insister pour dissiper les troubles et chasser les brouillards de l'inquiétude.

Victor Hugo, en 1835, terminait ainsi la préface d'un volume intitulé : « Chants du crépuscule » : « Il n'y a guère aujourd'hui d'écoutés, de compris et d'applaudis que deux mots : le OUI et le NON ; il n'est pourtant, lui, (l'auteur qui parle) ni de ceux qui nient, ni de ceux qui affirment. Il est de ceux qui espèrent. » Depuis

vingt-cinq ans le temps a marché, et l'esprit du poète a progressé. Il a conquis une certitude.

C'est peut-être le soir qu'on prend pour une aurore.
Peut-être ce soleil vers qui l'homme est penché,
Ce soleil qu'on appelle à l'horizon qu'il dore,
Ce soleil qu'on espère est un soleil couché.

Et qu'importe ! bien loin de ce qui doit nous suivre,
Le destin nous emporte, éveillés ou dormant ;
Que ce soit pour mourir ou que ce soit pour vivre,
Notre siècle va voir un accomplissement.

Le poète aujourd'hui sait que « c'est pour vivre ». Il a vu briller à ses yeux l'évidence, ce soleil de la raison.

IV

Il existe un certain malaise moral qui se manifeste aux époques de crise. Ce siècle a eu un grand poète qui a personnifié cette maladie que l'on appelle le doute. Je veux parler de Byron.

Au premier abord, le nom de ce beau génie semblerait se présenter à moi comme un obstacle, comme une objection. Vous demandez, peut-on me dire, vous demandez au poète le sentiment du devoir, sous peine de déchéance et d'oubli ? En voici un qui a raillé tout, qui a joué avec tout et qui cependant a droit à une place importante.

Byron a tenu un rôle immense, c'est vrai ; il a exercé une influence souvent mauvaise ; il a débilité quelques âmes, découragé quelques muses et troublé des convictions, j'en conviens. Je maintiens cependant que ceux qu'il a corrompus l'avaient mal lu et mal compris.

Certes Byron serait un grand poète, quand même il n'eût pas aimé la liberté ; ma théorie serait souvent en défaut si je voulais l'imposer et la rendre inflexible. Je ne juge pas le talent des hommes ; je cherche quelles sont leurs inspirations les plus légitimes, et dans quelle voie il faut rentrer pour aller droit. La gloire de Byron ne m'embarrasse pas ; Byron aima la liberté, et l'amertume de ses poésies, l'âpreté de sa raillerie perdent, au souffle des idées généreuses, tout ce qu'elles contiennent de malsain. Byron souffrait avec son siècle ; le penseur se débattait ; — il cherchait ce je sais bien quoi qui est notre grande préoccupation, et il riait de ce monde en s'isolant au milieu des vastes spectacles de la nature. Son âme le dévorait ; il l'agitait, comme une torche, en parcourant l'Europe. Le poète traînait partout sa torture, mais l'homme était ferme en lui. Ce sentiment du

devoir que nous exigeons des plus grands comme des plus humbles, il le possédait : et ici nous répèterons que ceux qui l'ont mal imité ne l'avaient pas compris : ils n'ont vu que du scepticisme là où il y avait une passion ; ils se sont affaiblis sur les traces de ce vigoureux athlète, et à l'âge où, eux, ne pouvaient déjà plus vivre, lui, il a su mourir.

S'il est beau, quoique très-rare, de donner l'exemple d'une belle fin tardive et de s'éteindre, comme un patriarche, plein de jours, il est plus sûr de choisir son heure pour bien tomber. Byron est mort à trente-six ans, dans toute sa gloire. Le monde a lieu de regretter quelques beaux vers qu'il eût laissés, s'il avait vécu plus longtemps. Mais ceux qui cherchent dans les œuvres humaines un enseignement, ne doivent rien regretter, ni pour sa gloire, ni pour le profit moral que nous demandons à toute existence. Le poète, succombant à Missolonghi, rentre dans le devoir et légitime sa réputation. Aimer une idée, la servir, et mourir quand elle l'exige, là où elle nous appelle, tel est le devoir. L'homme de génie se complète par cette soumission aux saintes et éternelles lois de l'humanité ; c'est le fait de Byron.

Le poète qui n'a que du talent gagne aussi à ces sacrifices. Il tombe comme un simple soldat et devient une légende pour ceux qui luttent auprès de lui. Si sa valeur littéraire est exaltée, exagérée, par ceux auxquels il lègue sa mémoire, il le mérite, et de pareilles apothéoses n'offensent point la justice.

Est-ce qu'Alexandre Petœfi, par exemple, le poète de la Révolution Hongroise, n'a pas droit à une place héroïque dans la vénération de ses compatriotes ? M. Louis Chassin, qui a consacré un livre excellent à la vie et aux œuvres de ce héros, a dû mêler l'histoire de la Hongrie à l'histoire du poète hongrois. On ne sépare pas un pareil enfant de sa mère. Le cœur était grand chez Petœfi ; l'humeur était légère, vagabonde ; il fut un mauvais soldat en garnison et quitta le service :

« Je suis soldat, mais soldat en retraite, jamais caporal, toujours simple soldat. Au régiment j'apportai ma jeunesse ; elle y resta : je suis vieux maintenant. Sur tous les points fort exact et fidèle, je n'eus jamais châtiment à subir ; quand je partis, pour toute récompense, mon général me frappa sur l'épaule. »

Petœfi chanta l'amour et sema ses strophes dans les steppes. Une mélancolie particulière se mêlait à son insouciance : et, à chacune de ses haltes, il portait un toast à la patrie :

« Ta grande époque, ô patrie, est si loin que maintenant on la croit une fable. Mes yeux séchés ont retrouvé des pleurs. Ces pleurs sont-ils, mon peuple, la rosée de ton aurore ou celle de ton soir ? »

Il était pauvre et n'avait pas souci de sa misère ; tout cela devait durer si peu de temps !

« C'est bien sagement que les Dieux ont fait à l'homme des dents d'os ; s'il les avait faites de fer, elles auraient pu se rouiller. »

Comme on le voit, Petœfi ne mangeait pas tous les jours. Sa lyre était légère et il la laissait traîner dans les auberges et dans les champs ; il pressentait qu'elle allait bientôt lui échapper, et il regardait son sabre, et il invoquait la Liberté, attendant ces heures décisives qu'un poète allemand, Herweg, a appelées « le printemps des colères. »

« Et si c'est la mort qui m'attend, dit Petœfi, si je dois périr sur l'échafaud ou sur le champ de bataille, un ange, une femme, le cœur gonflé de sanglots, lavera le sang de mon cadavre avec ses larmes. »

Il y a dans cette vaillance attristée de quoi faire rire les sceptiques de notre temps, les esprits forts qui n'ont ni amour, ni patrie ; mais qu'ils ne se hâtent pas de railler, car la réalité dépassa d'une façon terrible le pressentiment. Le corps de Petœfi fut noyé dans le sang du champ de bataille et aucune Edith « au cou de cygne » parcourant les marais de Segesvar, ne retrouva ce nouvel Harold. On ne put découvrir ce jeune cadavre, et Petœfi fut enseveli dans la légende par les paysans hongrois qui ne l'ont pas oublié.

La vie de ce poète tient entre deux dates qui se touchent presque, 1823-1849. Il a tenu, dans un aussi court espace de temps, une gloire accomplie et pure de poète et de citoyen. Est-ce que cette mort n'est pas la plus belle « Marseillaise » de la Hongrie ?

« Ah ! je voudrais que ce fut le printemps, printemps de guerre, où les roses fleurissent, roses de sang, sur le

cœur des soldats, où le clairon, rossignol des batailles, fait résonner sa chanson qui transporte ! J'y serais ! Et sur mon cœur aussi croîtrait la fleur sanglante de la mort. De mon cheval lorsque je tomberai, ah ! qu'un baiser sur ma lèvre se pose, baiser de toi, ma belle Liberté, toi, le plus beau des êtres surhumains. »

Qu'il soit accordé à tous ceux qui ont chanté cette muse sacrée pour laquelle Petœfi est mort, de faire raison à leur poésie, et, si obscur que soit le vers où nous avons pris un engagement, qu'il nous soit donné de tenir parole.

V

Petœfi nous rappelle un autre poète dont la destinée peut être comparée à la sienne, aussi courte, et aussi belle. Théodore Kœrner, né en 1791, mort en 1813, n'a-t-il pas assez vécu, ayant su bien mourir ? Lui aussi, il quitta la lyre pour l'épée, l'amour de la gloire pour l'amour du pays, et se lança dans la guerre de l'Indépendance. Il tomba en citoyen.

Et voyez comme ces trépas patriotiques ont quelque chose de complet, de solennel et d'achevé. Pendant sa dernière veille, le poète composa son dernier chant,

« la Chanson de l'épée. » C'est un dialogue entre le cavalier et l'épée :

« LE CAVALIER. — Dis-moi, ma bonne épée, l'épée de mon flanc, pourquoi l'éclair de ton regard est-il aujourd'hui si ardent? Tu me regardes d'un œil d'amour, ma bonne épée, l'épée qui fait ma joie! Hourrah!

L'ÉPÉE : — C'est que c'est un brave cavalier qui me porte; voilà ce qui enflamme mon regard; c'est que je suis la force d'un homme libre : voilà ce qui fait ma joie! Hourrah!

LE CAVALIER : — Oui, mon épée, oui, je suis un homme libre, et je t'aime du fond du cœur; je t'aime comme si tu m'étais fiancée; je t'aime comme une maîtresse chérie.

L'ÉPÉE : — Et moi, je me suis donnée à toi! à toi, ma vie, à toi mon âme d'acier! Ah! Si nous sommes fiancés, quand me diras-tu : Viens, viens, ma maîtresse chérie? »

Et remarquez que ce ne sont pas là des exaltations de rhétorique. A sept heures du matin, le 26 août 1813, les chasseurs noirs de Lutzow donnèrent l'attaque et Kœrner fut frappé d'une balle mortelle; il exhala la dernière strophe de son chant avec sa vie; il fut fidèle aux fiançailles du bivouac et poussa son dernier Hourrah! dans une stance qui n'est pas écrite.

On ramassa le corps du jeune volontaire, du poète qui avait eu peur « de mourir en prose », et il fut enterré sous un de ces chênes allemands, dont Henri

Heine plus tard devait regretter l'ombrage, malgré son indifférence et son scepticisme.

Cette mort de Kœrner est tout un poème. Sa tombe est devenue un lieu de pèlerinage et j'oserais presque affirmer que ce poète, mort si jeune, peut tenir sa place auprès de Gœthe, dans l'admiration de ses compatriotes; aussi bien qu'un fragment brisé, un de ces tronçons du Parthénon, où un bras mutilé brandit encore la menace, peut figurer auprès de la plus magnifique statue, de l'Apollon le plus correct et le plus intact.

VI

Gœthe c'est le pontife de la pensée; il respectait trop son génie et voulait trop l'imposer aux profanes. Il y a du mépris dans son attitude, et ce n'est pas une supériorité que de mépriser les hommes. Il se dresse au milieu d'une époque, grave et solennel, savant et inspiré, universel par l'esprit, sorte de statue de Memnon qui vibre sous l'influence d'un soleil spécial, qui n'est pas celui dont les rayons réchauffent le reste des humains.

C'est à tort que l'on a comparé Gœthe à Voltaire. Gœthe est un plus grand artiste ; il est initié aux mystères de la forme ; c'est un olympien. Voltaire a la passion de son temps ; il fait la guerre des idées vivantes ; il rit au nez des préjugés, d'un rire terrible dont les éclats retentissent encore. Il ne se dresse pas comme un arbre superbe, admirable et planant sur le monde ; il se répand comme une végétation impatiente ; il lance partout ses branches et ses racines. C'est un tempérament de destructeur. Son génie n'est peut-être pas saisissable dans une œuvre ; il n'est pas condensé ; son génie, c'est sa vie entière. Voltaire, avocat de la liberté de conscience, devait naître en France ; c'est le pays où se sont toujours plaidées, et où se gagnent quelquefois, les grandes causes.

Gœthe, lui, n'aimait pas à être dérangé. Prêtre de l'art pour l'art, il ne tient pas à ce que le progrès marche vite. L'élan trop rapide des idées trouble ces artistes, exclusivement artistes. Les mythologies plastiques sont déplacées à chaque instant ; la nature calme qu'ils se sont faite est à tout moment modifiée par les découvertes. Gœthe aimait la science, mais il résista plus d'une fois aux conquêtes trop rapides qu'elle faisait, sans le prévenir ; en géologie, par exemple, il s'était fait un rêve de développements harmoniques, et quand la théorie des soulèvements volcaniques se produisit, il se révolta. Ces génies absorbants ont une Genèse à eux, une Bible contre laquelle il est impie de ha-

sarder même une hypothèse. Ne nous laissons pas éblouir par ces dictateurs de l'intelligence. Dans leur système égoïste, ils repousseraient une vérité dont le seul tort serait de n'avoir pas été prévue par eux.

Ce que nous reprochons à Gœthe, nous le reprochons également au philosophe Hegel qui regardait avec indifférence son pays envahi et admirait le vainqueur d'Iéna. Que lui importait l'Allemagne? Il corrigeait ses épreuves et laissait passer les événements. Je ne me dissimule pas qu'il y a un côté par lequel on peut admirer cette absorption du génie qui oublie la patrie, par intérêt pour l'humanité, et ferme les yeux devant la guerre qui passe, la guerre qui, de l'avis de quelques-uns, est un élément de civilisation. Pour notre part, nous trouvons cette indifférence trop belle, et nous ne nous inclinons point. Sur la guerre, nous sommes de l'avis de Voltaire, et nous approuvons les compatriotes de Hegel qui le blamèrent amèrement de sa conduite.

Mais nous avons de quoi nous consoler; le devoir est toujours quelque part. A côté de Hegel, nous voyons Fichte, qui prononça, au bruit des tambours français, ses fameux « Discours aux Allemands », animés d'un souffle énergique de patriotisme et de courage. Il risqua sa liberté et sa vie, et offrit même à son gouvernement de prendre du service dans l'armée.

Avant de revenir à Gœthe, faisons la paix avec lui. Je l'ai jugé de façon à laisser croire qu'il n'avait rien d'humain. Je veux, par une anecdote, et le meilleur de nous

se voit souvent dans les petites choses, vous montrer le cœur de Gœthe.

M. Alfred Hédouin, un écrivain consciencieux et ferme, a publié récemment dans le journal « l'Illustration », quelques lettres du poète de Weymar, lettres inconnues en France. Le fait auquel elles se rattachent est assez mystérieux ; on ne l'a pas éclairci. En 1778, un certain Kraft, qui habitait Véra, dans la Haute-Saxe, homme malheureux, mais hypocondriaque, soupçonneux, exigeant, tombé dans l'infortune après avoir connu le bien-être, écrit à Gœthe et lui demande des secours.

Les relations entre le bienfaiteur et l'obligé durèrent huit années, pendant lesquelles Gœthe se montra patient, discret, humble, envers le personnage difficile auquel il avait affaire. « Quittez Véra, lui dit Gœthe ; les transports sont longs; on y perd un argent qui pourrait être mieux employé ; Venez à Iéna ; je vous aurai près de moi ; je pourrai vous recommander à des amis, etc. » Kraft refuse. « Eh bien, lui dit Gœthe, restez où vous êtes. Vous recevrez cent dollars par an. » La somme fut bientôt doublée. Et d'après les lettres de Gœthe, on voit que Kraft n'était pas content ; il se plaignait toujours et Gœthe ne laisse pas échapper un mouvement d'impatience. Ses lettres sont longues, délicates, bienveillantes. Ce petit épisode nous permet de jeter un coup-d'œil dans ce cœur qui dut compter beaucoup de bonnes actions semblables. Ce n'est pas là de l'aumône : c'est de la charité la plus solidaire ; c'est du devoir bien rempli. Lisons quelques extraits de ces lettres :

« Je ne suis pas homme à dire à un autre : lève-toi et éloigne-toi !... En m'accusant réception de l'argent ci-joint, dites-moi, je vous prie, combien de temps cette somme vous durera. Si vous avez besoin de vêtements, d'une redingote... de bas chauds, dites-le-moi également ; j'en ai dont je puis disposer. Acceptez cette goutte de baume de la mince pharmacie portative du Samaritain, dans le même esprit qu'elle vous est offerte. »

Plus loin, Gœthe développe tout un plan d'existence à son protégé, s'il consent à venir habiter Iéna. Et voyez dans le détail quelle sollicitude : « Je ne vous ai pas envoyé un de mes habits, parce qu'il aurait pu être reconnu à Iéna. » Kraft refuse de changer de séjour. Gœthe n'insiste plus ; et à chaque instant, on le surprend occupé à rassurer les susceptibilités de son orgueilleux solliciteur.

« Croyez-moi, vous n'êtes point un fardeau pour moi ; bien au contraire ; vous m'enseignez l'économie ; je gaspille une partie de mon revenu que je puis épargner pour ceux qui en ont besoin. Et croyez-vous que vos larmes et vos bénédictions ne comptent pour rien ? Celui qui possède doit donner et non bénir. Si les grands et les riches se sont partagé entre eux les biens de ce monde, la destinée a compensé cette inique répartition en donnant aux malheureux le pouvoir de bénir, pouvoir auquel les heureux ne savent comment aspirer. »

Et Gœthe ne se contente pas de faire le bien ; il le fait faire. Il recommande un jeune homme à ce Kraft et lui donne le soin de veiller sur lui et se fait rendre son bienfait par celui qui l'a reçu. Il le force à s'acquitter.

VII

A Hegel, nous avons opposé Fichte; à Gœthe, nous opposerons Schiller. Quand je parle ainsi, je n'oublie pas la grande amitié qui unit ces deux poètes. Elle est trop respectable et trop sainte, trop rare pourrait-on dire, pour y faire allusion sans lui rendre hommage.

Ces deux esprits se rencontrèrent tout d'abord dans une impression antipathique. « Je n'aime pas Schiller, » disait Gœthe; « Je déteste Gœthe, » disait Schiller. Cet instinct qui tendait à les séparer n'a rien qui doive surprendre. Quand chacun des deux faisait la confidence de son antipathie pour l'autre, rien n'était plus naturel, rien n'était plus sincère.

Gœthe, homme de cour, gloire officielle, dignitaire de l'Etat, s'était fait un Olympe à Weymar. Il protégeait et souriait du haut de sa splendeur; il cachait son âme dans des bienfaits obscurs, et semblait trouver que tout allait bien.

Du côté de la France, le monde s'agitait violemment et nous avons remarqué déjà que Gœthe n'aimait pas les tremblements de terre, ni les soulèvements volcaniques;

il plaisantait auprès de son duc, et ne daignait pas comprendre. Rendons-lui justice : il comprit plus tard; il se rendit à l'évidence et écrivit des pages de respect sur la Révolution qu'il avait méconnue.

Gœthe rayonnait dans tout son éclat, éclat mérité, et qui nous illumine encore, et qui de l'Allemagne est passé chez nous.

Mais, en vérité, n'était-il pas excusable, c'était vers 1794, d'éprouver de l'éloignement pour un jeune homme, professeur à l'université d'Iéna, qui représentait l'enthousiasme, propageait ses émotions viriles parmi la jeunesse, saluait les idées de l'avenir et, tandis que lui, Gœthe, raillait la Révolution française, avait été adopté, lui, Schiller, comme citoyen par cette même Révolution qui s'exprimait ainsi, par l'éloquence de Vergniaud, dans la séance du 24 août 1792, où fut discutée la pétition qui tendait à conférer la qualité de citoyen français à d'illustres étrangers :

« Non, messieurs, ce n'est pas pour nous seuls, ce n'est pas pour cette petite partie du globe qu'on appelle France que nous avons fait la conquête de la liberté! »

Enfant du peuple, Schiller avait senti passer sur son berceau les souffles ardents de la vie.

« Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal ; » s'écrie le poète dans « Don Carlos » : « Je suis citoyen des âges qui viendront. »

Et cependant, ces deux hommes, Gœthe et Schiller, se sont rapprochés, se sont aimés et ont vécu côte à côte

durant de longues années. C'est un grand et noble exemple.

Schiller, âme douce, esprit énergique, doué de bonté et de force, avait mené une vie agitée ; il se reposa auprès de Gœthe; il s'y apprivoisa, pour ainsi dire ; Gœthe atténua le héros; Schiller humanisa le demi-Dieu.

Loin de moi la pensée de proférer un blasphème contre l'amitié qui est aussi une compagne du devoir, moralisante et généreuse; mais, sans rien regretter, on peut dire que Schiller est entré dans la paix de Gœthe et dans la sérénité de son art trop complètement.

Ceux qui ont les esprits les plus fermes, ont, en général, les âmes les plus douces, et de deux amis, il en est toujours un qui conquiert insensiblement la persuasion dominante. Ce rôle appartient au plus calme; entre Gœthe et Schiller, il revenait à Gœthe. Cette amitié des deux grands écrivains fut si complète que les plus exigeants doivent s'incliner. Nous-même, qui venons presque de regretter que la vie de Schiller n'ait pas été plus tourmentée, nous devons nous soumettre aux lois mystérieuses des destinées.

VIII

Oublions cette amitié un moment, et essayons en quelques mots d'établir la différence qui existe entre ces deux génies en nous attachant à leurs œuvres.

Gœthe cherche la vérité; il la connaît; c'est un initié. La foi dans la perfectibilité humaine ne pouvait pas échapper à cette vaste intelligence; mais, afin de trouver l'idéal plus lumineux, il s'écarte des hommes dans lesquels, au fond, il n'a pas assez confiance. Il va et cherche toujours plus haut. Sa devise sortit de ses lèvres avec son dernier soupir: « De la lumière! de la lumière. »

Toutes les fois qu'il regarde le monde, c'est avec tristesse. Ecoutons Werther :

« Je suis là, comme devant un spectacle de marionnettes; je vois de petits hommes et de petits chevaux passer et repasser devant moi, et je me demande souvent si ce n'est point une illusion d'optique. Je suis acteur aussi; je joue aussi mon rôle; ou plutôt on se joue de moi; on me fait mouvoir comme un automate; je saisis quelquefois mon voisin par sa main de bois, et je recule en frissonnant. »

« Faust » est l'œuvre capitale dans laquelle Gœthe se résume. C'est un poème inquiet, de philosophie cabalistique, un mystère où la passion et la science sont en lutte, une vision du moyen-âge. L'homme s'y débat, mais ce n'est pas un combat de notre temps. Gœthe lui-même n'est pas satisfait; il entraîne son héros qu'il trouve trop près de la vie; il l'emporte sur des monts inaccessibles; il évoque l'antiquité, se perd dans les nuages et livre les visions de son génie aux interprétations. Des hauteurs où il s'est placé, s'il regarde en bas, s'il jette un mot sur l'humanité, c'est un mot de dédain :

« Ils se battent, à ce qu'on dit, pour les droits de la liberté, et, tout bien considéré, ce sont des esclaves contre des esclaves. » — « Si la sagesse pouvait se concilier avec la jeunesse, s'il pouvait exister des républiques sans vertu, le monde serait bien près de toucher à ses plus hautes fins. »

Je l'ai dit, Gœthe connaissait la vérité, mais il ne la voyait pas prochaine. Dans l'ordre moral, il constatait des problèmes et des mystères; il manquait de l'audace de l'espérance; dans l'ordre politique, il ne voyait que Weymar, et ne pressentait pas l'Allemagne.

« Goetz de Berlichingen », le drame le plus important de Gœthe, représente la lutte héroïque du passé contre la marche des idées ; Berlichingen est le champion de l'esprit féodal. Gœthe, s'inspirant de son époque, écrira « le Citoyen général », comédie dirigée contre la propagande révolutionnaire.

A « Goetz de Berlichingen », nous opposerons le « Wallenstein » de Schiller, œuvre nationale, épisode de la Guerre de trente ans, dont Schiller fit la magnifique histoire. La thèse du poète, c'est l'unité allemande, qui, à ses yeux, n'était qu'un acheminement à l'unité du monde, dans la paix universelle. Wallensteiu combat pour l'avenir; la tentative du général ne devait pas aboutir; mais le rêve de Schiller se trouve développé dans le prologue de ces vastes scènes, dans le « Camp de Wallenstein ».

Tous les soldats de l'armée sont réunis, Lombards, Wallons, Croates, les milices de l'Allemagne entière forment là une sorte de diète, auprès d'une tente de vivandière; la pensée du poète est là; l'idée qu'il poursuit se fait jour à travers le bon sens de ces mercenaires.

Le premier drame de Schiller, « les Brigands », est une révolte contre la société; en France, l'audace n'a jamais été aussi loin; c'est du Rousseau dramatique. « Dis-leur, » s'écrie Charles Moor, « que mon métier, ce sont les représailles, que ma profession est la vengeance. »

Chaque œuvre de Schiller se propose un but: « Fiesque », c'est l'incarnation de la liberté dans une âme républicaine; c'est l'effort d'un vaillant citoyen qui veut triompher des vices et de l'ambition de ceux qui l'entourent; c'est l'austère apparition de la noble figure dont Schiller a toujours porté l'image en lui.

« Intrigue et amour », se rattache au courant d'idées

qui inspira « les Brigands » ; c'est l'exaltation de l'amour pur, opposé à la corruption.

C'est l'occasion de mentionner ici un écrivain français qui eut une grande influence sur Schiller, auquel Schiller emprunta cette devise du travail : « Faire aimer la vérité et haïr le vice » ; ce fut le plus sympathique et le plus humain des hommes, passionné pour l'art, passionné pour la justice, ce fut Diderot.

« Don Carlos », c'est le despotisme et la liberté en présence. Le despotisme l'emporte, mais comme cette mort du marquis de Posa est plus vivante que le triomphe du principe qui le tue ! C'est là que Schiller montre toute la partialité lucide de son beau cœur. L'affirmation de l'avenir y éclate dans une éloquence incomparable.

« Tu me perds, Charles, » dit Posa à don Carlos, en le serrant entre ses bras, « tu me perds pour beaucoup d'années ! Les insensés disent à jamais. »

« Marie Stuart » et « Jeanne d'Arc » sont des drames de nationalités où l'esprit même des deux peuples qui ont fourni le sujet est vigoureusement saisi.

« Guillaume Tell », c'est l'hymne à l'indépendance. Le héros de Schiller est un de ces naïfs et de ces simples dont la race n'est pas perdue.

Guillaume Tell se peint tout entier dans la première parole que son poète lui met dans la bouche. Guillaume se dévoue pour sauver un fugitif. Personne n'ose se hasarder sur le lac des Quatre-Cantons, agité par un orage. Lui, s'embarque résolument, avec le proscrit.

« Je fais, » dit-il alors, « ce que je ne pouvais me dispenser de faire! » Ce mot renferme toute la candeur des inspirés du devoir. Il y a un Guillaume Tell en Italie qui doit se guider d'après des raisons pareilles : « Je fais ce que je ne pouvais me dispenser de faire. »

On a reproché à Schiller d'avoir peint l'homme tel qu'il le rêvait, et non tel qu'il était. Tous les maîtres de l'art dramatique, depuis l'antiquité, n'ont-ils pas élevé les passions à l'état de types? Leur en a-t-on fait un reproche?

Ils ont créé des personnages héroïques qu'on admire sans oser penser à les imiter.

Schiller prend son idéal au milieu même de la vie ; il exalte le devoir, et l'effort pour arriver à la perfection qu'il propose ne doit sembler impossible à personne; toute tentative dans cette voie nous rend meilleurs.

Schiller, lui-même, n'est-il pas un type de l'homme tel qu'il doit être à notre siècle? Il a surgi du milieu des philosophies et des guerres, il est sorti de deux chaos. C'est, pour ainsi dire, l'Adam des temps modernes. A dix-sept ans, il ouvre les yeux sur ce monde; les instincts de sa noble nature lui montent au cerveau ; il commence par maudire la société; c'est notre premier cri à tous quand nous naissons à la vie sociale; l'injustice qu'il voit partout pousse son génie à la révolte. Il formule des condamnations.

Puis, avec l'âge, il se recueille, il s'attriste ; une sorte

de misanthropie passe en lui. Ne l'avons-nous pas tous éprouvée, cette tristesse? Mais il échappe vite à ces défaillances, met de l'ordre et de la sérénité dans ses idées, sans rien perdre de sa passion, ni de son énergie; il a trouvé, en s'appliquant à l'étude, les héros qui doivent servir de modèles et il compose ses grands drames qui sont comme des monuments de vertu; il essaie l'éducation de son époque, et lui laisse des formules d'espérance. Est-ce que nous n'en sommes pas tous là, à chercher des modèles et à espérer?

IX

Schiller fut un homme. Il avait une âme faite pour l'action. Gœthe cristallisa en lui la passion de l'art et entraîna son ami dans l'Elysée délicieux où ils devisaient de l'esthétique. Le génie de Schiller se développa en grandissant, et il travailla jusqu'à sa dernière heure.

Les facultés actives de cette âme furent-elles donc perdues? Non. Schiller mourut, mais ne mourut pas tout entier. Les grandes âmes ont deux immortalités : une part d'elles rentre au foyer commun; une autre part reste à ce monde; c'est le testament du devoir.

Nous avons tous à accomplir des actions qui nous ont été léguées.

D'un côté de Schiller, il y avait Gœthe ; de l'autre, un jeune homme, ardent et fier, était là aussi, recueillant l'énergie de Schiller, dont il était le filleul et le disciple. Il apparaît de temps en temps, et reçoit une parole de son maître.

Gœthe avait été effrayé des premiers élans de Schiller, quand il ne le connaissait pas encore; que pensa-t-il de ce nouveau venu?

Schiller mort, Gœthe s'enferma seul et triste à Weymar. Il devait pleurer son ami jusqu'à son dernier moment.

Quand les orages de la fin de l'Empire passèrent sur l'Allemagne, Gœthe, morne comme un vieux lion qui a perdu son compagnon de captivité, dut relever la tête dans sa solitude et regarder du côté du bruit.

Ne fut-il pas alors frappé par un contre-coup de douleur, en apercevant de loin, dans la mêlée, le jeune ami de son ami qui succombait pour la patrie? Dans ce filleul de Schiller, Gœthe ne perdait-il pas une seconde fois Schiller? Ce jeune homme, auquel l'auteur de Guillaume Tell avait légué son âme, c'est un des poètes dont nous parlions tout à l'heure, c'est Théodore Kœrner.

LA CHANSON DE LA CHEMISE

II

LA CHANSON DE LA CHEMISE

I

Quand on énonce une doctrine, il est bon de ne pas attendre l'objection, de ne pas la laisser murmurer autour de sa pensée, et il ne faut jamais négliger d'aborder la conséquence rigoureuse où un contradicteur peut vous entraîner. Cela fait, on défend, on explique son idée ; on pose bien la limite où l'on veut s'arrêter, et l'on montre clairement qu'on ne se laissera pas mettre au pied du mur de l'absurde. Mais, afin d'établir les bornes précises de son raisonnement, il faut, sans rien craindre, aller à l'extrême tout de suite.

J'ai dit que le poète devait se soumettre au devoir. Il n'entre pas dans mon intention de condamner l'homme touché de la muse, à traîner des entraves qui seraient trop lourdes, ni à faire de lui un galérien de notre société, en imposant à son inspiration le fardeau des pro-

blèmes qui nous accablent. Je ne veux pas, après l'avoir caressé et lui avoir donné le baiser de paix et de fraternité, le rejeter aux abîmes de l'humanité, comme à la mer, avec un boulet au pied.

J'ai essayé d'exalter le poète par les parties vibrantes de son âme ; je l'ai montré patriote, honnête homme, ami, citoyen. Mais nous ne sommes pas encore sortis des généralités brillantes sur lesquelles tous les cœurs généreux tombent d'accord. Il va falloir entrer dans le détail et préciser ma pensée, en poursuivant ces études. J'ai dressé des exemples ; je n'ai pas encore donné de conseils ; j'ai montré ceux qui avaient touché le grand but ; je n'ai pas encore indiqué de route.

Ne croyez pas que je désire me brouiller avec votre sympathie et vous faire regretter l'accueil touchant que vous avez fait à mes paroles. Je n'abuserai pas de votre complaisance ; mais ce que je ne tenterais jamais par outrecuidance, je dois le faire par sincérité. J'ai deviné une objection, à laquelle je vais répondre en essayant de la formuler nettement.

Le poète, ai-je dit, ne doit point s'abstraire de son époque et sa pensée doit porter l'effigie de son temps.

L'amour du passé a toujours retardé notre marche ; nous ne regardons pas assez devant nous. La littérature a des cultes rétrospectifs qui sont dangereux. « Si « l'on veut respecter l'antiquité, dit Hobbes, c'est l'âge « présent qui est le plus vieux. » La passion du moyen-âge nous a été fatale. Nous avons reconstruit des cathé-

drales et on a voulu nous y faire faire pénitence. Car c'est l'école libérale qui a vivifié ces grandes pierres religieuses qui couvrent la France, c'est Hugo, c'est Michelet, et ce dernier, vous le savez, a écrit à ce sujet un « meâ culpâ » plein d'éloquence.

A propos du nom que je viens de citer, permettez-moi une digression de quelques lignes. On a souvent accusé de mauvaise foi et de passion les écrivains qui s'attachent à la vérité. Je veux, en passant, vous citer un exemple de leur impartialité et de leur amour pour leur pays. Ils s'appliquent en toute occasion à relever le peuple dans tout ce qu'il fait de bien et à cause de tout ce qu'il souffre.

Il est une héroïne nationale qui a sauvé la royauté en France, en attestant Dieu. Les historiens royalistes et religieux n'avaient pas su créer ce grand type et le présenter dans toute sa pureté à notre admiration. Ils s'étaient contentés de sanctifier la belle guerrière, en en faisant une lourde paysanne, une épaisse inspirée, marchant dans la vague auréole du miracle, une Rose Tamisier réussie ; le sacre de Reims les avait plus touchés que le supplice de Rouen. C'est l'école historique moderne qui a reconquis Jeanne d'Arc. Michelet a expliqué ces visions ; il a donné son vrai nom à cette martyre, sortie du peuple ; il l'a appelée « la Patrie ».

Je reviens à mon objection. Le poète, ayant à chanter en ce monde, regardant autour de lui et cher-

chant des inspirations, devra s'attacher à ce qui est la passion et la vie de son siècle. Aujourd'hui, par exemple, la science triomphe et nous éblouit à chaque instant par de nouvelles découvertes, par des merveilles imprévues. La poésie, qui scande l'allure du genre humain, et sanctifie tout ce qu'elle touche, devra-t-elle donc s'intéresser à l'industrie, et l'admettre aux fètes de son idéal ? Me voici arrivé à ce point extrême où la contradiction peut me pousser. Je m'y précipite très-loyalement, et je vous demande de rester attentifs aux réserves et aux explications que j'ai à vous développer. La question posée, je réponds : oui.

Les plus rebelles, les plus sévères tomberont d'accord avec moi sur cet axiome que rien n'est indigne de l'art, et que tout rentre dans son domaine, les plus grandes et les plus petites choses, les plus terribles et les plus charmantes, et qu'Hamlet pesant un crâne, peut avoir pour pendant Képler pesant un monde. Tout s'anime au feu de la poésie ; elle fait tout resplendir et ce qui paraîtrait indigne d'elle, elle le purifie. Comme le soleil, elle rit à travers les haillons et arrache des fleurs à la fange.

Choisissons deux poètes dans l'antiquité : Homère et Lucrèce.

Homère, dans ses épopées, a mis toutes les connaissances de son temps. « L'Odyssée » a servi aux historiens, et leur a fourni des renseignements de géographie sur l'époque héroïque. La Méditerranée est tout

l'Océan pour Homère; il fait voyager son héros sur les rivages de l'Archipel; la lourde barque qui le porte rase les côtes et cette navigation élémentaire, ce cabotage épique, ont inspiré les plus vastes images et les plus larges peintures de la poésie.

Supposons le génie d'Homère s'exerçant à notre époque sur un sujet qui lui permettrait de chanter les abîmes; supposons-le inspiré par une des aventures les plus audacieuses de notre temps, par la légende d'un des plus hardis explorateurs de l'inconnu, du capitaine Franklin. Faudrait-il qu'Homère s'en tînt à l'imitation des œuvres de convention didactique, et qu'il fît de l'Esménard? se condamnerait-il à naviguer sans cesse entre Charybde et Scylla, ces deux gouffres du lieu commun? Evidemment non. Il irait au Nord, après avoir lu tous les livres et étudié toutes les découvertes. Il appellerait les choses par leur nom, se créerait des images, un vocabulaire, et la vapeur, pas plus que l'hélice, ne le gêneraient. Il peindrait, dans le genre de l'esquisse puissante qu'a faite l'auteur de « la Mer », les mystérieuses splendeurs de la glace, les banquises du pôle, les cristaux éblouissants de cette nature terrible, les féeries de l'effroi, les lueurs sinistres de l'aurore boréale qui éclatent aux yeux des navigateurs égarés, comme un mirage du soleil, et leur donnent le spleen des cieux d'Orient, saturés de lumière; il raconterait l'infortune de Franklin, perdu dans ces régions silencieuses, et cette poignante Odyssée de douze années de recherche;

il montrerait l'Angleterre, l'Amérique, la France, le monde entier, s'obstinant à découvrir les traces de ce héros perdu ; il nous dirait toutes les expéditions et toutes les audaces, et tous les martyres ; il n'oublierait pas l'épisode de la mort de celui que Michelet appelle « notre Bellot », et placerait certes, dans son poème, ce grand cri de « notre » historien : « Le sombre Groenland est paré de tels souvenirs, et le désert n'est plus désert, lorsque l'on y retrouve ces noms qui y témoignent de la fraternité humaine. »

J'ai parlé de Lucrèce. Un pareil poète aujourd'hui s'en tiendrait-il à la doctrine d'Epicure ? Lui, qui voulait boire aux sources vierges et cueillir des fleurs nouvelles, et se tresser une couronne là où jamais une muse ne couronna un front humain, n'épuiserait-il pas nos sciences et nos philosophies afin de les faire éclater dans son œuvre ?

Et Dante, lui-même, n'élargirait-il pas l'architecture de son Enfer, et refuserait-il pour son paradis les étoiles que l'on a ajoutées au ciel ?

Je n'ai pas la prétention d'indiquer ici une préférence pour tel ou tel sujet de poésie ; je dis que la science ne doit pas gêner l'imagination et que, plus l'espace est ouvert, plus l'aile peut s'étendre.

Je n'entends pas non plus que le poète abandonne les motifs naturels et éternels de son inspiration, l'amour et toutes les passions de notre cœur. Je serais un barbare qui ne rêverait que des hexamètres fastidieux, didactiques et sans idéal.

On peut m'opposer beaucoup de vers consacrés déjà aux découvertes modernes, beaucoup de poésies empreintes de nos souffrances sociales et l'on me fera facilement convenir que ce sont là des tentatives fâcheuses.

Mais les auteurs que tel sujet a mal inspirés eussent été également mal inspirés par tel autre sujet. Traiter des devoirs d'un art, ce n'est pas conseiller au premier venu de s'y livrer. La variété du mauvais est infinie, et les rimeurs sans talent qui se sont adressés aux nouvelles idées n'auraient pas été plus heureux, s'ils s'en étaient tenus, par exemple, au vieux thème de l'amour. Nous connaissons quelques milliers de vers assez détestables qui ne sont cependant que des variations sur le grand motif de la tendresse.

J'ai placé la poésie assez haut, et je fais des efforts assez sincères afin de relever les poètes, pour qu'on ne s'abuse pas sur mes intentions.

Je ne prétends pas faire dessécher « le lac » de Lamartine pour en faucher les roseaux et les souvenirs, ni abattre les forêts vierges afin d'y faire pousser des pommes de terre. Mon but constant est d'élargir le domaine, et c'est dans cette intention que j'ai intitulé la leçon de ce jour « la Chanson de la chemise ».

II

Je montrerai les accents déchirants que le poète peut puiser dans son âme, quand il s'impressionne de la vie douloureuse qui l'entoure, quand il regarde une ouvrière qui coud, et qu'il sait rêver sur les angoisses de l'existence.

Un grain de blé, un morceau de pain, quel poème entre ces deux termes ; une cheminée de fabrique, le bruit d'un piston, la vitesse d'une roue qui travaille, la soie, qui rappelle Lyon, le coton, qui fait penser à l'Amérique et à l'Angleterre, tout cela renferme de sombres rêveries, et, ces poèmes, le passant distrait les devine. On peut donc les écrire. Cet indifférent dont le cœur est serré tremble en face de ces questions ; il est bon au fond, l'homme est bon ! mais, il a peur ; il faut l'attendrir. L'effroi refoule en lui la pitié ; il faut que l'éclat d'une strophe aille émouvoir cette âme.

Toutes les douleurs se rattachent à l'industrie, cette force terrible que l'économiste admire et utilise, mais qui, en apportant un progrès au monde, apporte des larmes aux hommes ; c'est là que nous appelons le poète, c'est pour pleurer.

Je ne développe pas ici un paradoxe. Le mouvement des idées nous mène à ces transformations. Un poète, un ami, viendrait me trouver et me consulterait sur ce qu'il doit chanter ; je lui dirais : Gardez-vous d'embarrasser votre inspiration par un parti pris. Ne vous forcez pas à traduire telle ou telle pensée qui n'est pas sortie de votre âme. Ne faites pas des vers d'après des vers. Ne chantez pas l'amour, si vous n'aimez point, et si la vie poignante ne vous dit rien, n'essayez pas de faire vibrer ses douleurs. Vivez ! vivez droit ! Faites-vous des convictions, et ne dédaignez rien de ce qui se passe sous vos yeux ! Cherchez des amis qui croient à quelque chose et défiez-vous des habiles et des sceptiques.

Un autre reproche auquel je m'expose, c'est le reproche de matérialisme. Je m'y attends et vais essayer d'y répondre. Le matérialisme, à mon sens, ce n'est pas de convertir à l'idéal les monstres de l'industrie, de s'attendrir sur ses victimes, de recueillir les sueurs de l'atelier et de la nature, le grand atelier ; le matérialisme, c'est de s'attacher à la forme, quand la passion est morte et de couvrir de strophes froides et brillantes un corps qui n'a plus d'âme, comme, dans les fêtes de l'Orient, on colle des sequins sur la peau d'une bayadère abrutie. Voilà, pour moi, ce que c'est que le matérialisme.

On voit un navire appareiller.

— Où vas-tu ?

— A la découverte !

— Je pars avec toi.

Est-ce là du matérialisme ?

Devons-nous rester éternellement debout, en face des vieilles colonnes d'Hercule, et, comme Brutus, qui, à la péninsule Ibérique, montra à ses soldats le soleil descendant dans les mers inconnues de l'Occident, et leur dit que la conquête romaine était parvenue aux extrémités de la terre, devons-nous, au bord de l'Océan des idées, crier à ceux qui nous suivent : Le soleil est couché ; la poésie s'arrête ici ?

Voici, maintenant, un léviathan de fonte, une locomotive.

Doit-on se cabrer et croire qu'on a vu le diable ? Est-ce du matérialisme, que de lui dire : Matière animée, je vais te dompter, et te faire porter mes rêves. Tu es plus terrible que les hippogriffes empaillés de la Fable, renfermés dans le dictionnaire de Chompré, comme dans un Muséum ; mais tu ne me feras pas trembler. Tu es un antédiluvien de l'avenir, je te salue ! Tu es l'arche du progrès : tu flottes sur les grandes eaux qui montent et engloutissent le passé ; au-dessous de toi tout disparaît, et le niveau qui s'élève te soutient immuable sur le chaos ; je traverserai le déluge avec toi, et je serai ta colombe !

Est-ce là du matérialisme ?

Voilà trente ans que nous rions des pédants qui épluchent les mots et nous disent : Ceci est du style noble, et ceci n'en est pas. Et, à notre tour, tombant

dans cette erreur entêtée, nous frapperions d'indignité les engins formidables de la civilisation !

La poésie, si elle agissait ainsi, abdiquerait complètement, et dès lors les véritables poètes, les créateurs sérieux, les seuls inspirés seraient les savants, les Arago et les Humboldt, qui, après avoir été de toutes les académies, monteraient de plein droit sur le Parnasse abandonné.

Ne nous laissons pas effrayer par les découvertes qui surgissent ; elles ne détruiront pas nos rêves ; elles les vivifieront.

Il n'y a que les enfants qui ont peur des loups, et encore aiment-ils que l'on en mette dans leurs contes.

Le savant découvre, développe et utilise les faits ; le rôle du poète est de leur donner une âme, de les parer d'images, d'en tirer des symboles, des enseignements, des paraboles de charité, de placer, à côté de la loi scientifique qui constate, la loi divine qui explique, et d'opposer au préjugé qui s'effraie, la vérité qui rassure.

Figurons-nous un poète entêté, qui s'obstinerait à dédaigner le savant, et qui se réfugierait loin des villes, aux champs, dans la paix, dans un cottage anglais, fuyant le bruit des machines et le fracas des hommes ! Quoi qu'il fasse, quelle sera sa vie ? Il verra de son petit asile, passer les chemins de fer ; du fond de sa vallée, il entendra siffler la vapeur ; il se consolera avec les fleurs des bois dont il chantera les couleurs, sans en savoir le nom ; la botanique, c'est encore de la science !

Il y aura, dans le village voisin, des fabriques, de grands tuyaux laborieux qui jettent de la fumée tout le jour ; le soir, en rentrant de la promenade, il verra beaucoup d'ouvriers fatigués, sortant de l'usine, des femmes, des enfants, la misère, les haillons, la laideur ; il fera un détour afin de n'être point dérangé et de pouvoir agencer un gentil sonnet sur une petite fleurette.

La nuit, il ouvrira sa fenêtre ; il contemplera les vieilles étoiles des pasteurs bibliques, le système de Ptolémée ; tout cela ce sont des mondes et des soleils ; mais il ne veut pas l'admettre ; il aime mieux y voir de jolis petits clous d'or qui scintillent sur le manteau de la nuit. Enfin, enivré de rêverie, il songera à se coucher. Ses yeux, descendus du ciel, verront là-bas, dans le grenier d'une pauvre cabane, la morne lueur d'une chandelle fumeuse, l'étoile du travail, l'astre de la misère. Car il y a là quelqu'un qui veille aussi et qui chante aussi, hélas ! C'est l'ouvrière qui chante « la Chan-« son de la Chemise ».

« Les doigts las et usés, les paupières lourdes et rouges, une femme était assise, en haillons, tirant sans relâche son aiguille et son fil ; coudre, coudre, coudre, en proie à la pauvreté, à la faim, et toujours d'une voix douloureuse, elle chantait la Chanson de la Chemise.

« Travailler, travailler, jusqu'à ce que la tête commence à tourner, travailler, jusqu'à ce que les yeux soient lourds et troubles; le surjet, l'ourlet, la piqûre,

la piqûre, l'ourlet, le surjet, jusqu'à ce que, sur les boutons, je tombe endormie et les couse en rêve! Vous, hommes, qui avez des sœurs que vous aimez, hommes, qui avez des mères et des femmes, ce n'est pas de la toile que vous usez, c'est de la vie humaine.

« Mais pourquoi pensé-je à la mort, ce fantôme décharné? Je crains à peine son terrible aspect; elle me ressemble tant, elle dont la faim m'a donné la forme! O Dieu! faut-il que le pain soit si cher, et à si vil prix la chair humaine! »

III

L'auteur de cette sinistre chanson, de ce sombre chef-d'œuvre est un poète anglais, nommé Thomas Hood. Il était né presque avec le siècle et mourut en 1845. Il est classé parmi les humoristes et n'est connu, chez nous, que par une monographie pleine d'intérêt que M. Forgues a publiée sur sa vie. Thomas Hood mena une existence de poète, tourmentée, incertaine, misérable, et il s'éteignit dans le dégoût. « La Chanson de la Chemise » parut, pour la première fois, dans le « Punch », que nous appelons le « Charivari » anglais. L'effet fut

6.

instantané ; le succès prit les proportions d'un événement social.

Tout ce que les économistes avaient entassé dans leurs livres consacrés aux classes laborieuses, toutes les pétitions au Parlement, tous les pamphlets chartistes, toute l'éloquence et toutes les statistiques dépensées au profit de la misère, tout cela fut dépassé par les strophes du poète. L'opinion publique s'émut, et ce cri fit tressaillir l'Angleterre : quand la voix du poète frappe juste, elle porte plus loin qu'aucune parole.

Thomas Hood composa d'autres poèmes, dans le même genre, « l'Horloge de la maison de travail », sorte de danse macabre de l'industrie et « le Lai du laboureur » qui fait penser à Robert Burns, auteur de la ballade de « Grain d'orge ».

Robert Burns, le fermier écossais, plus heureux que Thomas Hood (je parle de sa gloire), est célèbre ici, et peut être lu en français, grâce à la traduction complète de M. Léon de Wailly.

Thomas Hood savait que son nom vivrait. La vie lui avait été difficile ; il comptait sur la postérité qui lui devait une compensation. La postérité a été juste.

Quelques jours avant de mourir, Thomas Hood se trouvait avec plusieurs amis. On causait ; il demeurait triste. Tout à coup, il prit une plume, et dessina machinalement une espèce de tombeau sur lequel il mit une statue qui lui ressemblait. Il manquait un nom à ce monument funéraire ; il y mit le sien. Il ne restait plus

qu'à y poser l'épitaphe ; Thomas Hood écrivit ces mots : « He sang the song of the shirt. » — « Il a chanté la Chanson de la Chemise. »

« Travailler, travailler, travailler ; mon travail jamais ne se ralentit. Et quel est le salaire ? Un lit de paille, une croûte de pain, et des haillons ; ce toit effondré, et ce carreau si froid, une table, une chaise cassée, et un mur si nu, que je remercie mon ombre d'y tomber quelquefois.

« Ah ! seulement respirer l'haleine de la douce primevère, avec le ciel sur ma tête, et le gazon sous mes pieds ! Pour une seule petite heure, éprouver ce que j'éprouvais, avant de connaître les souffrances du besoin, et la promenade qui coûte un repas.

« Oh ! pour une seule petite heure ! un répit, si court qu'il soit ! n'avoir nul loisir béni pour l'amour et l'espoir, mais seulement du temps pour le chagrin ! Quelques larmes me soulageraient le cœur ; mais dans leur source amère je dois les refouler, car chaque larme obscurcit les yeux et retarde le fil et l'aiguille. »

IV

Il y a une tendance marquée vers cette voie que j'indique. Je n'ai pas la prétention de vous apporter une découverte. Des pionniers sont partis en avant, avides de défricher les nouvelles terres. Il y a l'école de l'avenir à laquelle appartient un poète qui s'adresse ainsi à ses frères : c'est M. Maxime Du Camp dans les « Chants modernes » :

Sachez le passé, soit ! Mais chantez l'avenir !
L'âge d'or est tout près ; nous y touchons peut-être ;
Appelez de vos vœux celui qui doit paraître ;
Ayez plus d'espérance et moins de souvenir !

De quoi vous plaignez-vous ? Notre époque est féconde.
Le bonheur et la foi vont sortir de leurs plis ;
Nous verrons couronner leurs efforts accomplis,
On va renouveler la face du vieux monde.

Chateaubriand avait écrit les lignes suivantes dans ses « Mémoires » : — « L'époque où nous entrons est le chemin de halage par lequel des générations fatalement

condamnées tirent l'ancien monde vers un monde inconnu. »

J'ai déjà dit que cet écrivain vers la fin de sa vie avait eu des intentions. Il voyait le temps marcher et saluait le mouvement. Mais il mêle une amertume à ses aveux. Il lui coûte de penser qu'il ne sera plus là, et que le monde bientôt pourra se passer de lui. Et cette observation ce n'est pas moi qui la fais ; elle ressort des événements mêmes. Pendant la première partie de sa vie, Chateaubriand pleure sur des tombeaux, et, pendant la seconde, il n'est préoccupé que de préparer le sien, en versant des larmes sur lui-même et en se regrettant d'avance. Il prévoyait qu'il devait disparaître inaperçu, et menait la cérémonie de ses funérailles. La précaution était bonne. Chateaubriand est mort en 1848, en pleine révolution, en plein nouveau monde ; on n'a seulement pas vu qu'il partait ; il était pleuré.

Que le poète prenne donc possession de la vie qui est son domaine ; qu'il ne se laisse pas étourdir par le bruit, et qu'il ose le dominer. Qu'il ne songe pas à se choisir une retraite ; l'idéal serait perdu. La matière triompherait et qu'il sache bien que c'est elle qui voudrait surtout le décourager. Si elle n'est son esclave, elle sera son ennemie. Dès qu'il désespère, la masse grossièrement active qui se figure régner par l'intelligence parce qu'elle règne par l'argent, s'empresse de le précipiter dans ses défaillances. Le vulgaire n'aime pas le nouveau, ni l'inconnu ; il y voit toujours un danger. Il flatte les écrivains qui cher-

chent le succès facile et banal, et qui s'attachent aux rêveries usées, aux émotions déteintes sous les larmes qu'elles ont fait répandre aux rimeurs médiocres; le vulgaire croit faire un sacrifice à l'idée, en feuilletant quelques vers dans ses moments perdus. Mais il veut que le poète soit son parasite et son bouffon. Gardons-nous bien des Louis XIV de la bourgeoisie, et ne permettons pas qu'on tolère le poète, après les affaires faites.

Cette complaisance excessive envers le public a servi à accréditer cette erreur : c'est que la poésie a fait son temps et qu'elle ne saurait que retomber dans les redites.

Il est évident que, devant la nature, si l'on en reste aux impressions extérieures, aux émotions banales, à l'admiration de la vie calme des champs, opposée nécessairement à l'existence turbulente des villes, si l'on ne sort pas des bucoliques consacrées et des idylles rebattues, on aura toujours des maîtres écrasants à la gloire desquels on n'atteindra jamais. Virgile peut à peine être traduit; il ne peut pas être imité.

Les derniers poètes qui ont été braconner dans l'antiquité, comme Saint-Lambert, n'en ont pas rapporté de bien fortes inspirations. André Chénier remonta jusqu'à Théocrite et lui emprunta le secret d'un charme perdu. Ce serait un dangereux modèle; c'est un gracieux anachronisme.

« Chénedollé va à la maraude dans mes ouvrages, »

disait Chateaubriand, flétrissant d'un mot spirituel les imitateurs stériles.

Lamartine et Victor Hugo sont entrés plus avant dans la nature. Le travail est honoré et sanctifié par eux.

O travail, sainte loi du monde !

s'écrie Jocelyn, et il groupe autour de lui les enfants des laboureurs, et leur distribue des enseignements :

Et j'instruis les enfants du village, et les heures
Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures.

Les titres de certaines poésies de Victor Hugo indiquent la préoccupation de sa pensée : « Spectacle rassurant », « Dieu est toujours là ». Ces deux poètes sentent et comprennent que la terre souffre.

Après s'être penché sur les tombes et avoir pesé les grandeurs et les néants d'ici-bas, Victor Hugo s'avance aux conquêtes. Dans « la Légende des siècles », il y a un morceau intitulé hardiment « le Vingtième siècle », et le penseur qui, durant vingt années, avait rêvé au bord de la mer, n'entendant que la trompe du vent ou les clameurs du gouffre, s'est retourné vers le pauvre village de pêcheurs où Jeannie attend son homme, qui dispute sa vie à la tempête. C'est que la cabane des pauvres gens est plus vaste que l'Océan ; l'humanité y tient tout entière. Il y a là des enfants et une mère qui tremblent :

O pauvres femmes
De pêcheurs! C'est affreux de se dire : « Mes âmes,
Père, amant, frères, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là, dans ce chaos! Mon cœur, mon sang, ma chair!
Ciel! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes?
Oh! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagard soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont, à cette heure, en détresse,
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile!
Souci lugubre! On court à travers les galets;
Le flot monte, on lui parle, on crie : « Oh! rends-nous-les! »
Mais hélas! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre, la mer toujours bouleversée? »

Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul.
Seul dans cette âpre nuit! seul sous ce noir linceul!
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits! O mère!
Tu dis : « S'ils étaient grands! Leur père est seul! » Chimère!
Plus tard, quand ils seront près du père et partis,
Tu diras, en pleurant : « Oh! s'ils étaient petits! »

V

Si la pensée ne présidait pas aux développements rapides et monstrueux de la matière, si le poète n'était pas là, comme Prospero, le monde serait livré à Caliban. La force brutale ne peut rien toute seule.

Les Etats-Unis d'Amérique se sont créés à la hâte ; cette nation a conquis vaillamment son indépendance ; elle a arboré une liberté incomplète qui ressemble à notre globe terrestre, soleil d'un côté et nuit de l'autre ; elle a envahi le sol : elle avait des lieues devant elle ; elle a accepté toutes les inventions, osé toutes les tentatives : elle a accueilli toutes les forces qu'on lui apportait ; elle s'est enrichie en face d'une nature qui ne refuse rien au travail, devant un océan qui permet tout à l'audace.

Mais il lui a manqué quelque chose, l'idéal. Ses philosophes, comme Channing, sont venus trop tard. Le livre de Channing « sur l'esclavage, » a été lu, mais n'a pas été compris.

Le développement des Etats-Unis a été comme une orgie de civilisation ; ils ont englouti le progrès à la

hâte; ils se sont enivrés de bien-être, comme des parvenus de la matière.

La pensée était ajournée; la machine obéissait à sa force d'impulsion. Le vieux monde enviait sa richesse à ce jeune pays et lui reprochait sa brutalité. L'Amérique se croyait pourtant bien en règle avec les hommes et avec Dieu; elle travaillait, produisait, gagnait, et s'était munie d'une Bible, parce qu'il faut une religion, comme, chez nous, un bourgeois enrichi achète Racine et Molière, parce qu'il faut garnir sa bibliothèque.

Mais l'Amérique n'eut pas le temps de lire l'Evangile. Elle y aurait vu des principes qui ont déjà renversé une société; elle y aurait appris l'égalité et la justice; mais c'est un livre difficile à comprendre et elle était trop affairée pour l'ouvrir. Elle a continué d'aller, et il est arrivé qu'entre le Nord et le Sud une inégalité s'est établie, comme sur un paquebot où il y a deux sortes de places. Au Nord, la liberté; au Sud, l'esclavage. On trouva dans la Bible des précédents qui servirent d'excuses, et le grand navire poursuivit sa navigation vers l'accroissement, vers le bien-être, vers le dollar.

Vous souvenez-vous de ce monstrueux bateau à vapeur que l'on construisit aux Etats-Unis et qui s'appelait, je crois « le Président? » Vous savez quel en a été le sort. Ce léviathan de bois, pour me servir d'une expression de Byron, se brisa en deux. Je ne sais quoi manquait à son équilibre.

Eh bien! les Etats-Unis craquent à cette heure, parce que les grandes lois ont été violées.

Un de leurs historiens, résumant, un jour, dans un discours éloquent, toutes les splendeurs de cette civilisation, si rapidement éclose, enorgueilli de la grandeur de sa patrie, s'arrêta tout à coup et s'aperçut avec désespoir que le poète manquait à cette fête ; il n'y manquait pas ; mais il n'était pas écouté ; les femmes chantaient et pleuraient ! Il est à remarquer qu'il y a beaucoup de femmes poètes en Amérique ; la femme a plus de sentiment que d'art ; sa poésie, c'est son âme ; sa sympathie devine la douleur.

Les femmes chantaient et pleuraient ; c'était en vain ; au milieu de ce chœur de désolation, madame Beecher-Stowe poussa un cri, mais trop tard ; le malheur était fait, et John Brown est venu, par sa mort, prendre acte du crime.

Le poète est le vrai méconnu et le vrai martyr d'ici-bas. Il vit malgré tout, et en dépit de tout. On nie ses droits et sa puissance, et rien cependant n'est légitime sans lui. Il représente la liberté et la justice.

Il n'entre pas dans les éléments indispensables d'une société qui naît. Il ne laboure pas la terre ; il ne punit pas les délits et les crimes ; il ne mesure pas la morale à l'autorité.

Il a une mission spéciale et juge en dernier ressort.

Un peuple se forme. Des hommes se groupent sur un point du globe. Dans un temps, c'étaient des pasteurs qui traînaient des troupeaux et qui faisaient halte au pays des pâturages, y plantaient leurs tentes et s'y ins-

tallaient pacifiques et doux; plus tard, des bandes plus énergiques et destinées à la conquête, se sont arrêtées là où le terrain était facile à défendre, abrité par des collines ; elles ont creusé un fossé et cherché du fer ; aujourd'hui, c'est autour des gisements d'or que les villes s'improvisent.

Tous ces vagabonds, pasteurs, guerriers ou mineurs, ont mis en commun leurs réminiscences et, avec des fragments de lois et des lambeaux de religion, ils ont fondé un code et un culte. Le juge et le prêtre ont été institués dès le premier jour. Mais cela ne suffit jamais. L'instinct de l'être seul a parlé, et, si le véritable penseur inspiré, si le poète fait défaut, toutes ces agglomérations peuvent vivre, s'augmenter, jouir même d'une prospérité passagère : il n'y aura là cependant que des individus et non des hommes, une fourmilière et pas de société.

Dans un état organisé, tout se soumet, au bout d'un certain temps, à l'impulsion commune ; le magistrat et le prêtre mesurent leur autorité à l'intérêt général. Le poète seul est libre et dispose de la vérité absolue. Il ne présente pas la lumière rayon à rayon ; il ne considère pas si l'égoïsme va être troublé par une parole qu'il a sur les lèvres ; il lance l'anathème tout rayonnant et tout brûlant. Il n'a pas de patience, ni de ménagement ; il ne doit pas non plus avoir de répugnance ; c'est notre refrain constant.

Que lui importent les profits matériels qui s'entassent

sous ses yeux; on a beau monnayer la minute et capitaliser les heures, le dédaigner et l'oublier; il a son jour.

Les Etats-Unis triomphaient donc et leur étendard constellé fouettait l'air; tout était bien arrangé; les paquebots allaient et venaient; les grands fleuves charriaient la vie et la richesse; à qui voulait venir, on offrait des terres; l'ordre social n'avait qu'une exigence. Tout nouveau débarqué était accepté comme un citoyen; mais il fallait subir une condition hypocrite : une société sans idéal, vous demandait une croyance; on n'exigeait pas de capitaux; on ne voulait que des bras et une religion. Après cela, vous étiez libre. Les bras étaient utilisés aussitôt; quant à la foi, peu importait qu'elle fût active.

Le colon venu d'Europe comptait peu sur cette religion qui ne l'avait pas empêché de trouver la patrie amère, et il laissait périr au fond de son cœur cette fleur transplantée, cette patience à la tige brisée, vainement arrosée de morale. Il apportait à la masse commune son énergie, et pendant que ce peuple allait, penché sous le joug de l'industrie, un nuage se formait au-dessus de lui, une grosse question se préparait, la grande question de l'esclavage. Mais l'intérêt général renvoyait l'examen à l'avenir. De tous les points du monde, on admirait cette civilisation; c'était l'Eldorado des découragés. Les poètes chantaient au milieu du bruit.

La catastrophe est accomplie, et voici que leur gémis-

sement s'élève, comme le cri d'une âme qui s'échappe d'un corps blessé. Ce vaste pays est couvert d'ombre, et des populations inquiètes s'agitent autour d'un gibet. Un murmure circule dans les foules, dominé par une sorte de silence confus, et, comme une lueur apparaît quelquefois sur les nuages épais, massés à l'horizon, on entend une voix qui jusqu'à ce jour avait été étouffée : c'est l'hymne de Longfellow qui, à ce mot d'ordre de la matière « go a head » avait répondu par son magnifique EXCELSIOR !

— Un jeune homme gravit une montagne, aux premières ombres de la nuit, à travers les neiges et les glaces, soutenant une bannière qui porte cette étrange devise : EXCELSIOR !

Tout ce qui fait la paix de ce monde veut le retenir ; tout ce qui est obstacle ici-bas veut l'arrêter ! EXCELSIOR !

Il aperçoit, dans les paisibles cabanes, l'âtre pacifique, la douce flamme du foyer ; au-dehors, les spectres blancs des glaciers le menacent : EXCELSIOR !

Le vieillard lui dit : « Ne va pas plus loin ; la tempête descend avec la nuit ; le torrent mugit ; » et il répond : EXCELSIOR !

La jeune fille lui dit : « Demeure ici : repose-toi de tes fatigues ; je bercerai tes ennuis ; » et il répond : EXCELSIOR !

Un paysan attardé lui crie de loin : « Voilà l'avalanche ! » EXCELSIOR !

Les moines lui disent : « Ne tente pas Dieu; la cloche sonne; viens prier avec nous! » Mais il est déjà loin! EXCELSIOR!

Le jeune homme va, va toujours plus haut, et tombe au milieu des glaces, enseveli dans les plis de sa bannière à la devise étrange : EXCELSIOR!

« Il était là, dans le crépuscule terne et froid, étendu sans vie, mais non sans beauté; lorsque du haut du ciel calme et serein comme une étoile qui se détacherait du firmament, tomba ce mot : EXCELSIOR! »

Ceux qui portaient envie à l'Amérique sont honteux de leur engouement et quand on relit les vers de Longfellow, on dit que le poète avait raison; et, en présence de cet exemple, nous répéterons qu'en face de la matière brutale le poète doit se dresser plus énergique.

La maladie américaine a gagné le vieux continent.

Je n'accuse pas le progrès, et je laisse à d'autres le soin de résoudre les problèmes qui éclatent à nos yeux, mais je répète qu'au milieu du fracas des machines, parmi les ténèbres de la fumée industrielle qui s'épaississent de jour en jour, il faut des mains qui agitent des lumières et des penseurs qui fassent briller l'idéal.

Les temps de l'élégie et de la pastorale sont passés; ce sont des fleurs de décadence.

Théocrite et Callimaque chantaient à Syracuse et à Alexandrie sous le règne d'un fils de Cléopâtre; Tibulle chanta à la fin de la république romaine, et, sous Louis XV, Florian.

J'ai parlé, la dernière fois, des poètes qui se conduisent en citoyens, et meurent pour leur pays et pour l'indépendance; je suis plus exigeant envers les inspirés de nos jours; je leur demande de se jeter dans la mêlée sociale, dans la poussière du travail, dans les brouillards de la matière et de ne pas laisser s'éteindre le feu sacré, en s'isolant. Le troupeau va toujours au hasard, regardant à terre; c'est le petit pâtre qui voit l'étoile.

J'ai lu, dans Hégésippe Moreau, une légende qui trouvera sa place ici.

J'ai dans mes souvenirs un fabliau bien vieux
Dont, au bruit de la mer et des vents pluvieux,
Mon aïeule bretonne, à la voix sibylline,
Berçait, pendant la nuit, mon enfance orpheline.

Un jour, Dieu sait pourquoi, l'élément nourricier
Qui prodigue la vie à ce limon grossier,
Le feu manqua dans l'air; la nature vivante
Tressaillit tout à coup de froid et d'épouvante.
Les oiseaux qu'un vent noir chassait en tourbillons,
Désertaient effarés les bois et les vallons.
Plus cruels de terreur, dans l'atmosphère humide,
Les vautours se battaient. Le rossignol timide
Dit sa chanson de mort, et, lorsqu'elle finit,
Se cacha résigné, la tête dans son nid.
Fatigué d'un long vol, l'oiseau porte-tonnerre
Replia sa grande aile et dormit dans son aire.

Seul, pour sauver le monde agonisant déjà,
Le petit roitelet voltigea, voltigea
Jusqu'au sommet des cieux ; mais, couvert d'étincelles,
A l'élément conquis il se brûla les ailes,
Et dans les bois chantant, pour le bénir en chœur,
Le Prométhée obscur tomba mort et vainqueur.

Ne voyez-vous pas le poète dans ce petit oiseau ? Le poète, faible en apparence, c'est l'intrépide, le vaillant, l'imprudent. Notre pauvre monde aujourd'hui n'a pas positivement perdu la lumière ; mais bien des feux s'éteignent ; les ténèbres montent de tous côtés ; ici, le doute ; là, la peur ; partout, l'égoïsme. La matière elle-même est dans l'angoisse ; elle appelle le salut ; elle invoque la paix ! Et le monde entier est sous les armes ! Est-ce que les brouillards de sang vont encore s'élever de la terre jonchée de cadavres ? Est-ce que nos étoiles vont s'éclipser encore ? Est-ce que nos pures idées vont encore se voiler la face ?

Et cependant ceux qui sont esclaves, en Amérique, ceux qui n'ont pas de patrie, en Europe, se taisent et attendent. Quelle est donc cette loi sombre qui veut que la patience des martyrs irrite les bourreaux, au lieu de les désarmer ?

Nous vivons, comme au milieu d'une forêt en émoi. Les oiseaux se cachent et tremblent ; chacun croit être à l'abri au fond de son nid, ou sous sa feuille ; la

nature tressaille; les arbres frissonnent; les plus hardis sont intimidés.

Qui donc aura du courage? C'est le petit roitelet de tout à l'heure, c'est le poète!

Allons, mon brave inspiré, allons, le petit oiseau! En avant, le téméraire!

LE POÈTE ANONYME DE LA POLOGNE

III

LE POÈTE ANONYME DE LA POLOGNE

Il existe un pays en Europe, où les mères n'osent pas sourire en regardant le berceau de leurs enfants, où le chant qui sert à endormir les nourrissons est monotone et triste, où sur une modulation traînante on psalmodie des couplets sinistres à ces petits êtres qui tendent leurs bras à la vie et naissent à la captivité. Ils sortent de la nuit du néant pour entrer dans la nuit de l'esclavage, et les femmes qui sont là n'osent pas jeter le rayon d'une espérance, ni l'illusion d'un rêve sur l'innocence du nouveau venu. Si vous alliez, là-bas, en Pologne, vous l'entendriez sur toutes les lèvres, ce chant ironique et profond, plein d'amertume et de désespoir, que l'on appelle « le Chant de la Mère », avec lequel, depuis trente ans, on a été bercé par ses parents et avec lequel on berce encore les fils.

« O mère polonaise, ton enfant ne doit point jouer comme les autres enfants. Jésus, dans la crèche, à

Nazareth, jouait avec la croix, futur instrument de son supplice.

« Amuse ton fils, ô mère polonaise, avec les sombres joujoux de son avenir.

« De bonne heure, enlace ses bras de chaînes et attelle-le à l'infâme tombereau, pour qu'un jour il ne pâlisse point devant la hache de l'exécuteur et ne rougisse point devant la corde de la potence.

« Car il n'ira pas, comme les croisés d'autrefois, planter la croix sainte sur les murs de Jérusalem, ni, comme les héros du monde moderne, labourer la terre de la liberté et l'arroser de son sang.

« Celui qui lui portera le défi, ce sera un espion ténébreux ; celui qui luttera contre lui, ce sera un juge parjure; son champ de bataille sera un cachot souterrain, et l'arrêt sera prononcé par un ennemi implacable.

« Vaincu, pour tout monument funéraire, il n'aura que l'arbre nu du gibet, pour toute gloire, le sanglot étouffé des femmes et le chuchotement nocturne de ses frères. »

Ne croyez pas que je veuille insister sur des souffrances qui commencent si tôt et que j'ose entreprendre de raconter l'existence de pareilles victimes, maudites par l'amour maternel à leur naissance et saluées par des larmes. « En venant au monde, j'ai pleuré, dit un proverbe espagnol et chaque jour m'a dit pourquoi. »

Ces fils grandiront, et si, un jour, ils tombent massacrés, sans s'être défendus, les familles ne pourront

point ravoir les cadavres, et il leur sera défendu de porter le deuil. Non, je ne vous la dirai pas, cette histoire; elle est trop longue.

La pitié n'a pas de phrases; elle pleure et, après avoir pleuré, elle se courrouce ou se résigne; elle pense à Jean Sobieski qui, recevant l'épée de son aïeul, ne prit que la lame prétendant qu'en guerre le fourreau était inutile; ou, mieux encore, elle se rappelle le poète dont la pensée dominante fut la patience, et qui a prouvé que, pour vaincre ses ennemis, il ne suffit pas d'avoir le droit de son côté, il faut encore la supériorité de l'idée morale. Ce principe fut celui de l'écrivain qui nous occupe aujourd'hui.

Il était riche et grand seigneur, et n'eut jamais à redouter les supplices que la mère polonaise présage à son fils, dans le chant d'Adam Mickiéwicz, et cependant les couleurs de mon récit seront assez sombres encore. Si j'essayais de parler du peuple, nous n'irions pas jusqu'au bout.

Il fut tenu sur les fonts baptismaux, en 1812, par un conquérant qui allait en Russie, et qui dut souhaiter à l'enfant d'être un jour soldat. L'enfant devait être mieux que cela; il était né poète, et sa vie, tourmentée et cachée, « gloire retentissante et prière muette, » comme l'a dit un de ses amis, devait léguer à sa nation le sentiment de la force morale dont nous admirons aujourd'hui les effets. Sa pensée s'est incarnée dans sa patrie, et ces ouvriers qui s'agenouillent devant les soldats, sa-

tisfaits d'attester qu'ils vivent en sachant mourir, pratiquent la loi admirable qui préside aux œuvres du poète dont nous allons parler. Je vais vous dire quelques mots de cette vie.

Vous verrez le poids de la fatalité s'appesantir sur une existence, et vous assisterez au plus horrible supplice qu'un homme de cœur puisse subir sur cette terre.

Les païens ont inventé Sisyphe qui roulait un rocher; mais cet enfer matériel n'est rien auprès d'un accablement moral.

Qu'est-ce qu'un corps qui soulève incessamment une pierre inerte? Les reins sont brisés; les muscles craquent; le damné mythologique n'est qu'un abruti; et encore il sait que le Dieu stupide qui le châtie ne peut pas le laisser à la merci de son fardeau qui le tuerait; il lui doit des forces, sans cesse renaissantes, s'il ne veut pas que sa victime meure.

Mais que direz-vous d'une âme de poète et de citoyen, d'une âme qui porte en elle toute sa patrie et toute sa religion, et qui, pour surcroît, roule sans relâche une conscience qui n'est pas la sienne, le remords d'une vie qui n'est pas sa vie, le poids d'une faute qu'elle ne peut pas flétrir tout haut, un rocher insaisissable, plus pesant que toutes les malédictions et que toutes les ténèbres, que direz-vous d'une âme qui se sent écrasée sous l'âme de son père? Ah! malheur à ceux qui ont des enfants et qui ne savent pas vivre! Ils seront jugés par eux.

Vous voyez que je ne sors pas de mon texte : le Devoir.

Le grand-père du « Poète anonyme », qui appartenait à la plus ancienne noblesse de la Pologne avait été maréchal de la « Confédération de Bar ». Cette « Confédération de Bar » qui eut ses poètes et qui chantait ainsi :

« Que peut-il m'arriver si je suis coupable? Le malheur, comme une lime, ôtera toute rouille à mon âme et, si mon âme est sans tache, elle sortira des épreuves éclatante comme l'acier. » Cette « Confédération de Bar » fut le premier soulèvement contre la tyrannie étrangère. Le héros principal de cette révolte de la classe nobiliaire fut Casimir Pulawski. Après que la tentative nationale eut échoué, il partit pour le Nouveau-Monde, combattit pour l'indépendance américaine, et fut tué à la bataille de Savannah.

Dans la salle du Congrès, à Washington, il y a trois bustes d'étrangers, celui de Lafayette, celui de Kosciusko et celui de Pulawski. Là se trouvent rapprochés deux grands hommes qui représentent les deux éléments de la nationalité polonaise, éléments que le malheur a fondus et qui sont réunis aujourd'hui par l'action la plus héroïque et la plus admirable, la patience.

Pulawski, représentant de la « Protestation de Bar », de la résistance de la noblesse, type de la Pologne aristocratique, de la Pologne à cheval, portait dans sa personne même le caractère de sa race . nez aquilin, yeux bien fendus, cheveux bruns.

Kosciusko, c'est le paysan, le peuple : pommettes saillantes, nez court, yeux bleus, front bas, cheveux blonds.

Un Polonais de mes amis racontait un jour à ses compatriotes, dans une langue proscrite et suspecte aussi bien que les hommes, la légende de ces héros d'autrefois. La réunion ressemblait à ces fêtes de deuil que des Grecs captifs, établis jadis dans les montagnes de la Basse-Italie, célébraient une fois par an, se rassemblant pour réveiller les exploits lointains, parler des noms vénérés et de la patrie perdue, et communier dans le souvenir, au milieu des larmes.

L'orateur avait établi la différence des types de Pulawski et de Kosciusko.

Le « poète anonyme » assistait à cette conférence. Il en sortit heureux pour son pays qu'il avait senti vibrer, et fier pour sa noblesse dont il portait haut l'orgueil. « Ils ont été obligés d'avouer, s'écria-t-il après, qu'ils reconnaissent en nous ce qu'ils n'auront jamais : le cachet de la beauté. »

Ce n'était là, au reste, qu'une boutade du gentilhomme artiste, auquel l'hérédité coûta si cher. Il savait mieux que personne que la couleur des cheveux et la forme du visage ne font pas les citoyens, et que, s'il existe une noblesse chez les peuples qui souffrent, c'est la noblesse de la dignité toujours, du courage au besoin, et que les quartiers aristocratiques, chez une nation morcelée et soumise, ne remontent pas plus haut que les mal-

heurs du pays. Au-delà de Catherine II, il n'y a que de la gloire. Depuis cette femme monstrueuse, qui mêla dans son gouvernement l'astuce de la politique européenne à la brutalité du despotisme asiatique, comme l'Europe et l'Asie se mêlaient dans son empire, il n'y a que des partages de territoire, des déchirements, du sang versé, des souffrances communes, devant lesquelles toute distinction s'efface. Celui qui a le mieux souffert est le plus noble.

Le père du « poète anonyme » servit la France avec éclat sous les guerres de l'Empire. Il devint général de division, et, à la mort de Poniatowski, il prit le commandement de l'armée polonaise. Ce beau peuple a toujours été un frère pour nous; nous avons une lourde part de responsabilité dans son infortune. Il y a comme un rapport de famille entre la France et la Pologne; des deux côtés, le même tempérament courageux qui se plaît aux folies, la même vaillance inconsidérée, la même légèreté d'humeur unie à la même loyauté d'âme. Sachons nous incliner cependant devant la supériorité des plus malheureux. Nous avons sacrifié la cause de la Pologne; elle est toujours restée fidèle à la nôtre.

Avant Leipzick, on fit dire à Poniatowski que, s'il maintenait son armée neutre sur son territoire, sans prendre parti pour ni contre les alliés, son pays y trouverait des avantages et qu'il lui serait tenu compte de cette conduite. Poniatowski hésita pendant une longue

nuit. Il voulut même se tuer, au milieu des réflexions pleines d'angoisses dont il était assailli. Quand le matin parut, l'âme du héros était triste encore, mais décidée : il venait de sacrifier l'intérêt de son pays à la dignité du rôle qu'avait accepté la Pologne. « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, dit Poniatowski, à Dieu seul je le remettrai. » On retrouve là cette persistance du devoir, cette fermeté loyale de la race, ce que Caldéron appelle « la musique du sang ».

Protégeant la retraite, quelques jours après Leipzick, Poniatowski se trouva devant l'Elster, dont les Français avaient coupé les ponts ; il s'y précipita et y mourut. Les Polonais défendent notre fuite, nous les oublions, en leur ôtant les moyens de nous suivre. Ce sont là des jeux de la guerre. Nous, hommes des temps nouveaux, nous savons que les arches d'un pont sont plus facilement brisées que les étreintes de la fraternité ne sont désunies.

Une fois l'ordre rétabli en Pologne, après 1815, le père du « poète anonyme » fut nommé sénateur et reçut toutes les faveurs de la Russie. Son côté faible était la vanité. A ce besoin de briller et de s'affubler d'honneurs extérieurs, ajoutez quelques vices et le patriote est perdu. C'est ce qui arriva. Le général conserva un certain prestige jusqu'en 1828. Il comptait de beaux états de services ; il portait un de ces noms qui se défendent longtemps par eux-mêmes ; mais la Pologne ne vibrait plus dans son cœur ; l'amour du pays ne lui

disait plus rien; il n'était plus le frère des vaincus; il avait renié les esclaves; il devait descendre à la servilité. Le masque qui cachait encore sa conscience allait tomber.

En 1828, une conspiration fut découverte à Varsovie; l'élite de la nation était compromise. La plupart des conjurés étant nobles, ils devaient être jugés par le Sénat. La société secrète avait une constitution, dont les statuts proclamaient l'établissement réel et sérieux de la nationalité polonaise. Se basant sur le texte même de ces pièces, qui faisaient toute l'importance du procès, le Sénat, rappelant que les traités de 1815 avaient solennellement garanti la nationalité polonaise, et que l'empereur Alexandre Ier avait solennellement promis de l'étendre, déclara les accusés non coupables. L'intimidation avait rencontré tous les juges inébranlables. La fureur de Nicolas, qu'on entendait éclater à Saint-Pétersbourg, n'avait effrayé personne. Une seule lâcheté fut commise; un seul sénateur obéit au maître, et se prononça pour la culpabilité : le père du « poète anonyme ».

Le président du Sénat était un octogénaire, nommé Bielinski. Durant tout le procès, l'ardeur des patriotes et l'unanimité de l'opinion publique d'un côté, les exigences de Nicolas et du grand-duc Constantin de l'autre, le harcelèrent, le tiraillèrent et épuisèrent ses forces. Quand le vote fut émis, il prononça l'acquittement et tomba mort.

Ce furent des funérailles sombres et muettes que celles

du président du Sénat. A la tristesse se mêlait la joie d'un triomphe, mais l'on se taisait. La colère de Nicolas dominait cet enterrement. Toute affliction était suspecte ; le deuil était surveillé.

Le « poète anonyme » avait seize ans alors. On l'aperçut à cette cérémonie : les étudiants, indignés de la conduite du père, entourèrent le fils et il reçut un outrage. Plus tard, le jeune homme sut venger son affront, mais le lendemain il quittait sa patrie. Il alla à Genève et passa en Italie.

Quand il se vit seul, loin de la Pologne et loin de son père, il se recueillit, et comprit toute l'étendue de son infortune. Il se trouvait entre deux amours qui s'excluaient l'un l'autre : d'un côté, son père qu'il aimait ardemment, son père, traître à son pays, son père, complice des bourreaux de sa nation, son père, méprisé et maudit par des faibles, par des victimes, par des opprimés, par ceux enfin dont la malédiction est la plus vivace, étant la plus légitime ; de l'autre côté, la Pologne, sa mère, la Pologne, malheureuse, sacrifiée, privée chaque jour de ses meilleurs enfants, pauvre terre à qui il était défendu de prier son Dieu et de parler sa langue, et à qui cependant il fallait faire entendre les accents de la résignation et du patriotisme. Il dut alors remercier le ciel de l'avoir créé poète. Cette voix, que son pays attendait, ce serait la sienne. Il consacra sa vie à cette œuvre de régénération. Il légua d'avance son âme à la Pologne.

Mais il éprouva comme un dégoût du nom qu'il portait. Il ne voulut pas le réhabiliter, ni raturer la tache qu'y avait mise son père. Il y a de ces flétrissures que la gloire n'efface pas et ne fait que rendre plus éclatantes.

Ce nom, il le condamna à la nuit. Il ne le plaça nulle part, sur aucune de ses œuvres. Il ne le fit participer en rien à sa renommée. Cette lacune devait être une expiation. Il fit de son génie anonyme un rempart au nom de sa famille. Pour remonter jusqu'à la mémoire de son père, il sentit qu'il faudrait fouler aux pieds cette réputation lumineuse qu'il posait en travers, et il jugea qu'on hésiterait peut-être.

Cette douleur le rendit triste et bon ; il repoussa les idées de vengeance et réprouva la haine : « O mère tant de fois assassinée, crie-t-il à la Pologne, ceux qui ne méritent pas ton pardon, méritent tes larmes. »

Le voilà, ce rocher moral que, pendant sa vie entière, il roula dans le monde. Vous voyez ce que souffrent les plus heureux de ce pays !

Mickiéwicz, un autre grand inspiré de cette nation qui, selon l'expression d'un Allemand, « vit dans les lamentations de ses poètes, » Mickiéwicz avait poussé ce cri de vaillance dans son « Ode à la jeunesse » : — « Forts par l'union, sages par la démence, en avant, jeunes amis ! » Le refrain du « poète anonyme » porte le cachet d'une autre époque et a le caractère de l'attitude actuelle du peuple dans lequel son âme s'est fondue : « On n'édifie

pas avec de la boue, dit-il, et la plus haute sagesse, c'est la vertu. »

Après avoir entendu Mickiéwicz, la jeunesse pouvait être tentée de tirer l'épée ; le « poète anonyme », lui, est le Tyrtée de la bataille des psaumes.

Ainsi le voilà errant, ce jeune homme qui, bientôt, sera brûlé des plus vives inspirations. Il a, pour ainsi dire, abdiqué sa noblesse ; il se fait une gloire pure, et devient peuple. Il a abandonné à la solitude et à la nuit son palais héréditaire, hanté par les mauvais rêves et par les tentations funestes, et il s'est réduit à la tente vagabonde du voyageur.

Le sol natal lui manquait ; il vécut presque toujours loin de son pays dont la vue lui faisait mal ; il eut à subir jusqu'à la fin la tolérance de l'empereur de Russie qui lui rendait en indulgence ce qu'il devait à son père. Mais il sut se tenir à distance du bienfait et se réfugia dans la patrie de ses compatriotes exilés, dans l'espérance et la patience. Il campa dans l'idée fixe ! Son âme n'eut désormais qu'une pensée, son ciel qu'une étoile.

« J'ai toujours foulé la terre étrangère, dit-il quelque part ; je n'entendais que de loin les gémissements des victimes ; mais je sentais partout la main des bourreaux. »

Il n'a pas voulu se faire connaître ; nous respecterons sa volonté. Il a tué son nom ; que ce nom soit mort pour nous. Qu'importe un nom ? C'est le caractère d'un homme qui soutient sa vie : un poète sans caractère est un bail-

lon de pourpre qui flotte au hasard et peut traîner dans la boue ; le caractère forme la hampe et fait le drapeau !

Quelque lourde que soit la destinée qui pèse sur nous, il se présente une heure où nous pouvons la dominer et rejeter le fardeau. Une conviction dans une âme suppose deux vertus : la résignation et le courage.

Vous vivez silencieux et fermes : on vous honore, on vous estime, parce que votre douleur est discrète et que vous n'êtes pas trop gênant pour un honnête homme.

Vous habitez les régions des saines idées, et vous croyez avoir tout fait. Prenez garde ; c'est un sommeil qui aura des sursauts. Tout à coup, l'ombre plaintive qui va et vient dans votre solitude, l'apparition confuse se dégage, prend un corps et vous crie : Es-tu prêt? — Il n'y a qu'à se lever et à obéir. Le principe passe dans le fait, et la vie, comme dit Jean-Paul, de fiancée qu'elle était devient épouse. C'est le moment où le respect des prétendus sages vous abandonne, c'est l'heure de la sainte folie et des immortelles imprudences. Quand cette heure sonne, heureux ceux qui sont à l'âge de comprendre.

Lorsque la révolution de 1830 éclata à Varsovie, le « poète anonyme » était à Rome. Il vit sa patrie debout, en larmes, qui appelait ses enfants. Il partit pour la Pologne. Mais, en route, la nouvelle des premiers événements lui arriva. Il rencontrait encore son père devant lui. Au milieu du peuple révolté, il aperçut un général traîné par les rues, et que la foule voulait pendre. Il dé-

tourna la tête en reconnaissant cet homme, aux mains des patriotes, sur cette même place, fumante aujourd'hui des massacres d'hier; il le vit s'agenouiller et jurer de défendre la patrie polonaise. Le peuple pardonna, et le malheureux fils, bien jeune encore, fut le seul à sentir cette honte. Deux heures après avoir échappé à la vengeance populaire, le général s'évadait de Varsovie pour aller à Saint-Pétersbourg. Le « poète anonyme » assista de loin à cette révolution; il se trouva comme dans un rêve horrible, en face de cette fournaise d'indépendance, voulant s'y précipiter et retenu malgré lui. Devant les faits qui s'accomplissent, faits dans lesquels son âme est passée, pardonnons-lui de n'avoir pas été inflexible comme l'avait été un autre fils polonais. Le père de ce dernier, général aussi et transfuge aussi, était mort dans les rangs des Russes. Le noble enfant, qui marchait sous l'étendard de la patrie avec son frère, — ils étaient deux, — s'écria, en apprenant que son père venait d'être tué : « Mon père est mort de la mort des traîtres, puissé-je mourir de celle des braves! »

L'âme du « poète anonyme » était profondément chrétienne; c'est ce qui explique la rigoureuse obsession des deux amours qui le dévoraient.

Consolant un jour un de ses compatriotes qui venait de perdre son père : « Vous le pleurez, lui dit-il, et il est au tombeau, et sa mémoire est pure et sainte dans votre cœur; mais moi, ne suis-je pas plus à plaindre que vous, moi dont le père est vivant et mort tout à la fois? »

L'ami voulut répondre, et le « poète anonyme », devinant des paroles qu'il ne voulait pas entendre : « Tes père et mère honoreras! s'écria-t-il; c'est mon supplice. »

Quand l'ordre régna à Varsovie encore une fois, le général auquel le peuple avait fait grâce de la vie, rentra dans la capitale de la Pologne avec les Russes, sous un brillant uniforme, couvert de croix et l'épée haute.

Il songea à rappeler son fils, qui obéit à l'injonction, et vint à Varsovie. Là, il reçut l'ordre de se rendre à Saint Pétersbourg.

L'empereur Nicolas, qui aimait les grands noms humiliés, et qui voulait parer sa cour de la noblesse polonaise, comme un sauvage arbore les plumes d'un bel oiseau qu'il a tué, Nicolas s'appliqua à séduire et à se rattacher le jeune homme. Il le caressa, lui fit toutes les promesses, lui proposa tout ce qu'il pouvait offrir. Le « poète anonyme » demeura ferme et refusa.

On raconte qu'à bout d'arguments, et impatient de vaincre cette résistance, Nicolas dit au jeune Polonais : « Il n'y a plus de Pologne; il s'agit d'être Russe; que voulez-vous que je fasse pour vous? » — « Sire, aurait-il été répondu, permettez-moi de changer de nom. » L'empereur sortit furieux de cette entrevue en murmurant : « Je n'accorde le pardon du fils qu'aux mérites du père. »

Le « poète anonyme » a raconté, dans un poème qui porte ce titre : « Tentation », la scène dont nous venons

de parler. Cette œuvre eut un succès horrible, le succès qu'obtiennent tous les bons livres en Russie. Des étudiants de Wilna firent imprimer secrètement la « Tentation » et une partie de la jeunesse de Lithuanie fut envoyée en Sibérie.

Le « poète anonyme » a écrit sur cette Sibérie un des chants les plus sombres que l'imagination humaine ait pu concevoir. Cette vision est intitulée : « le Dernier ». Il suppose la Pologne libre. Le hideux pays de la transportation russe est ouvert; les prisonniers saluent cette aurore par des chants; les victimes vont revoir leur patrie, leur famille ; ils sortent par milliers de ce lieu de captivité : souffrances physiques, angoisses morales, ils ont tout oublié ; ils vont rentrer en Pologne. Eh bien ! le poète est si profondément imprégné des douleurs de sa nation, qu'après cette délivrance, au milieu de cette ivresse de la joie, il trouve encore place pour un supplice. Il représente un captif méconnaissable, inerte, brisé, vieux, muet, sans parents, sans amis, appartenant à un passé que l'on croirait impossible, qui assiste hébété à cette fête de l'indépendance. Il va mourir là, oublié, « le dernier », voyant les Polonais s'acheminer vers leur patrie, et il ne pourra pas leur crier : « Ne m'abandonnez pas, frères : ne me laissez pas seul ; je suis Polonais ! »

Après sa conférence avec Nicolas, le « poète anonyme » revint de Saint-Pétersbourg à Varsovie. Par l'influence de son père, il obtint un passe-port et s'expatria pour toujours. Depuis ce moment, il ne reparut à Varsovie

qu'à de rares intervalles, pour voir son père malade, se cachant, honteux, et ne voulant pas se montrer à un soleil qui éclairait tant de misères. Il vécut dès lors à l'étranger, travaillant avec ardeur, impatient de verser son âme dans ses œuvres. Il se condamna à l'anonyme d'une manière si complète, qu'il ne parlait du poète qui était en lui qu'à la troisième personne. « Comme l'a écrit l'auteur de « l'Irydion », disait-il.

Passons à ses œuvres et commençons par le poème dont nous venons de donner le titre, « l'Irydion ». C'est la plus belle œuvre d'art qu'il ait produite. Un éminent critique allemand l'a appelée « un monde antique taillé dans le marbre de Paros par la main de Michel-Ange ». Ce poème a été traduit en français ainsi que la « Comédie Infernale » du même auteur ; mais le premier nous paraît être moins connu, chez nous, et moins apprécié que le second, malgré la supériorité incontestable de « l'Irydion », s'il faut en croire les juges compétents.

Nous sommes à Rome sous Héliogabale. L'Empire Romain s'est répandu sur la terre et n'a plus de lit. Le débordement commence à se dessécher sur certains points, et les légions lointaines, isolées du pouvoir central, sont comme ces lacs qui se forment quand la terre a bu l'eau, en laissant des intervalles entre les grandes masses. Ce n'est pas encore l'idée qui triomphe ; c'est la matière qui se prépare à de nouvelles formes et qui se défend déjà.

L'Empereur s'ennuie au milieu des jouissances. Ce dieu de dix-huit ans est repu du sang des autres, ce qui ne l'empêche pas de le répandre, comme on continue de manger alors même qu'on est rassasié; mais tous les jouets cruels de la puissance ne sauraient le distraire. Il est entouré de conspirations et de haines sourdes; Alexandre Sévère, son parent, un enfant, rêve déjà l'Empire, et complote, sous l'aile de sa mère, avec quelques ambitieux et quelques mécontents. Héliogabale n'a auprès de lui que des flatteurs infidèles, et des prétoriens qui le tueront et qui chantent en attendant : « Vivent le vin et les dés! les sesterces et les roses! Tant que le vin écume dans la coupe et que Plutus nous sourit, nos pieds sont prêts à la danse, nos bras prêts au combat. Et qu'importe que ce soit contre les noires Mauritaniennes ou les blondes enfants des forêts de la Germanie! Nous ne combattons plus, nous, comme nos aïeux, les Parthes et les Gètes! Nos pères sont dans la tombe et avec eux sont morts les pénibles travaux ».

Héliogabale a fait paver une cour de pierres précieuses, de topazes, d'émeraudes, de chrysolithes, d'onyx couleur de sang; il a surveillé les ouvriers pendant un jour et une nuit et les a fait égorger sur leur tâche achevée. « Ces vils esclaves, dit-il à Irydion, ils n'ont fait que précéder leur maître ». César veut mourir. La mort, dont il ne comprend pas les mystères, lui sourit comme une dernière émotion.

Cet « Irydion » est un Grec, fils d'Amphiloth, descen-

dant de Philopœmen et d'origine germaine par sa mère Grimild. Il a juré de se venger de Rome et veut faire servir l'Empereur à sa haine. C'est une sorte de Laurent de Médicis, de Bourgeois de Gand, de Konrad Wallenrod; c'est le pendant et la réponse au Konrad Wallenrod de Mickiéwicz. « Irydion » a placé auprès d'Héliogabale, sa sœur, Elsinoë, qui domine cet enfant souverain, non par l'amour, mais par l'orgueil d'une irritante pudeur. Irydion est le favori d'Héliogabale; il lui persuade de vivre, et d'en finir avec Rome, par une fête à la Néron, puis de transporter l'Empire sur les « rivages syriens », là, « où les hommes parlent aux étoiles des destinées futures ». Il enivre cet enfant d'un idéal monstrueux. Les Grecs et les Germains sont dévoués à Irydion; les descendants des grandes familles lui appartiennent et à sa haine ajoutent la leur. Un gladiateur, le dernier des Scipions, se fait son esclave. Mais il est un élément dont Irydion ne dispose pas encore.

Massinissa, le génie de l'ironie et du mal, placé à côté de lui, lui montre les catacombes où se réunissent les Nazaréens. Il s'agit de conquérir et d'utiliser cette force. Irydion se fait chrétien. Il ne comprend rien à la doctrine et ne tient pas à la comprendre. On l'a baptisé en lui disant : « Pardonne »; et il répond : « On a tué votre Dieu; il faut le venger : levez-vous ! » Massinissa conseille à Irydion de se faire aimer par Cornélia, une jeune fille que les chrétiens vénèrent; « Adore son Dieu; fais passer sur toi l'amour qu'elle lui porte, et tu seras le maître ».

« Rome va donc périr! s'écrie Irydion.

— Non, reprend Massinissa; après Rome, il y aura Rome. »

Cornélia, possédée de la passion d'Irydion contre Rome, pousse le cri de guerre; il y a un tumulte dans les catacombes, mais le chœur pacifique se fait entendre et la révolte est calmée. Irydion court aux prétoriens; Rome est envahie, pillée; Héliogabale est égorgé. Irydion va l'emporter, quand les partisans d'Alexandre Sévère élèvent avec lui la médiocrité sur le pavois.

Irydion monte sur un bûcher et, au moment où il meurt, son Méphistophélès, Massinissa, relève son cadavre et l'entraîne loin du carnage.

« Ta vengeance n'est pas accomplie, lui dit-il; Je t'ajourne à de longs siècles. Veux-tu être à moi ce jour-là? » — « Je le jure! » — « Eh bien! dors, jusqu'à ce que s'ouvrent pour toi les portes de mon royaume. »

Les siècles passent et Irydion, « le pâle Grec, » se réveille. Il voit Rome encore et ne la reconnaît pas. La cité d'Héliogabale est en ruines, et « ces ruines sont pour lui comme une récompense. »

Il aperçoit la statue équestre de Marc-Aurèle qui fait un geste dans le vide. « César sans sujets, triomphateur sans hymnes. » Irydion savoure sa vengeance, parcourant la ville morte avec son guide.

« Sous les portiques de la Basilique se tiennent deux vieillards revêtus d'un manteau de pourpre; quelques moines les saluent du nom de princes de l'Eglise et de

pères; sur leur visage on lit l'indigence de la pensée. Ils montent dans une voiture traînée par deux chevaux noirs et maladifs; derrière eux est un serviteur tenant une lanterne pareille à celle que la veuve suspend au-dessus de son enfant mourant de faim; sur les panneaux de cette voiture on voit des restes de dorure; les roues gémissantes ont passé et avec elles les deux têtes blanches et penchées ont disparu.

« Ce sont les successeurs des Césars! c'est le char de « la fortune et des triomphateurs! » dit le guide, « et le fils de la Grèce regarde et bat des mains. »

La pensée qui domine cette vision, c'est que la haine est impuissante et que l'amour seul édifie et peut détruire. Irydion va être damné pour avoir vécu dans la haine de Rome, quand une voix demande grâce pour celui qui a aimé la Grèce. Le poète, dans l'épilogue, envoie l'âme de son héros vers le Nord, vers sa patrie à lui :

« Tu la reconnaîtras au silence de ses guerriers et à la tristesse de ses petits enfants; tu la reconnaîtras aux chaumières incendiées du pauvre, au palais renversé de l'exilé. »

Le « poète anonyme » n'oublie jamais la nation qu'il aime et pour laquelle il écrit; il prononce sans cesse « ce nom oublié par la harpe de la vie, ce nom de Pologne. » Chacune de ses œuvres est pénétrée de douleur ; ce ne sont que des lamentations et des visions de tristesse. Il se reporte quelquefois, par la pensée, dans un cimetière

de son pays et il écoute la terre : « J'entends, dit-il, des gémissements et des prières ; j'entends le bruit des sabres qui résonnent sourdement et le cliquetis des armures qui se heurtent contre le marbre. Il me semble alors que nos pères, se souvenant de leur vie passée, languissant après leur ancienne gloire, agités dans leurs cercueils, se retournent d'un côté sur l'autre, comme s'ils rêvaient les tortures de la Pologne dans leurs rêves du tombeau. »

Nous allons passer maintenant à l'analyse de la « Comédie infernale », l'œuvre la plus importante du poète anonyme, après « l'Irydion ». Il règne dans l'âme de cet écrivain un très-large sentiment d'équité, un profond amour et une noblesse pleine de sérénité et de patience. Le malheur l'avait purifié. Il n'est pas borné à son temps. Il vit, ainsi qu'Irydion, dans un vaste espace d'années ; mais ses armes, à lui, sont la mansuétude et le pardon. Son attitude est belle et inspire la confiance et l'espoir ; il attend bien.

Dans la « Comédie infernale » ou mieux « la Comédie non-divine », deux principes sont en présence, le Comte et Pancrace, la noblesse et le peuple, la résistance et la révolte, le passé et le présent ; dans l'intention du poète c'est l'antagonisme de deux négations. Les personnages n'ont pas de noms ; ce sont des types. « Le comte », que l'auteur appelle d'abord « le mari », épouse une femme qui ne répond pas au faux idéal qu'il poursuit. Un fan-

tôme a traversé la cérémonie de ses noces et lui a crié : « Tu m'as trahi ! » Mais un fils naît à ce Comte, et la mère, honteuse de son infériorité morale, veut que l'insatiable aspiration de son époux soit satisfaite, et appelle la muse au baptême de son enfant.

« Si tu n'es pas poète, lui dit-elle, je te maudirai ! » et elle devient folle. — « Tu ne me mépriseras plus maintenant, dit-elle à son mari ; je suis inspirée comme toi. Je vais te dire ce qui arriverait, si Dieu devenait fou. Tous les mondes s'élèvent dans l'espace ou roulent dans l'abîme. Chaque créature, chaque vermisseau crie : je suis Dieu ! et ils meurent tous, les uns après les autres ; et les comètes et les soleils s'éteignent aussi. Jésus-Christ ne nous sauvera plus ; à deux mains il a pris sa croix et l'a jetée dans l'abîme. Entends-tu cette croix, espoir de millions de malheureux, tomber d'étoile en étoile ? Elle se brise enfin et couvre l'univers de ses débris. »

Est-ce que ce rêve ne peut pas être rapproché de celui de Jean-Paul qui représente le Christ revenant sur cette terre et criant aux hommes : « J'ai parcouru tous les cieux ; j'ai cherché mon père et je ne l'ai pas trouvé ? »

La femme du Comte, arrachée par l'amour aux vulgarités de la raison, meurt au milieu de cette vision sinistre, presque regrettée par le rêveur effaré qui assiste à son agonie.

Le Comte reste seul avec son fils qui a été brûlé du baiser fatal. Les réalités et les songes se disputent l'âme

du gentilhomme : la révolution, la philosophie se dressent devant lui et s'incarnent dans le second personnage de ce dualisme, Pancrace. Ce mot, bizarre pour nos oreilles, a ici toute la force de son étymologie grecque, « tout pouvoir », à moins que l'auteur, qui était profondément érudit, n'ait voulu donner à ce terme le sens plus exact et moins noble de « vainqueur à la lutte, au pugilat. »

Le « poète anonyme » a fait la part égale à ses deux héros ; à l'un, il donne tous les préjugés aristocratiques ; à l'autre, toutes les brutalités démagogiques. Dans l'idée du poème, ce sont des neutres. Traversons des orgies révolutionnaires que l'auteur a chargées de couleurs féroces ; le Comte assiste à des conciliabules où des chœurs de bouchers et des chœurs de laquais, des chœurs d'ouvriers et des chœurs de paysans chantent les idylles du massacre. Après qu'il a parcouru les catacombes de la haine, le Comte rentre dans son château et attend Pancrace.

« A ta santé, le dernier des comtes ! » dit le nouveau venu, et ces deux principes mis en présence échangent des malédictions. — « O vous tous, s'écrie Pancrace, vieillis, pourris, repus, pleins de mangeaille et de boisson et de vers rongeurs, faites place à ceux qui sont jeunes, affamés et robustes. »

« Je te connais aussi, toi, et ton monde, répond le comte ; j'ai visité pendant la nuit ton camp : j'ai vu la danse des fous de cette foule dont les têtes te servent de marchepied. J'y ai reconnu tous les crimes du vieux

monde, habillés à neuf, entonnant une chanson nouvelle mais qui finira par ce refrain séculaire : De la chair, de l'or et du sang ! »

Au dieu de l'humanité de Pancrace, le comte oppose le Dieu de l'Evangile.

« Tes ancêtres furent des bandits, » s'écrie l'un.

« Les tiens étaient des esclaves, » répond l'autre.

Cette scène est d'une grandeur saisissante, et l'impartialité du poète y éclate à chaque mot.

Le fils du Comte se tient au centre de ce drame, comme un embryon de l'avenir. Il est aveugle et entend des voix, dans les ténèbres, qui poussent le cri de malédiction contre son père : « Pour n'avoir rien aimé, rien adoré que toi, que toi-même et tes pensées, tu es damné, damné pour l'éternité. » Le comte meurt donc maudit, sur les ruines de son château, et Pancrace, au milieu des cadavres et fumant de sa victoire, est ébloui soudain par une vision religieuse, et tombe en poussant le cri de grâce : « Tu as vaincu, Galiléen » ; « Vicisti, Galilæe ! » Ce dénouement un peu trop mystique, paraît conclure encore une fois contre la force brutale. Ce drame ressemble à un mystère du moyen-âge composé sur des idées modernes. Pancrace rappelle Irydion par certains côtés. Il a invoqué la force et s'est voué à la vengeance. Son triomphe est stérile.

Ce sont là des combats de fantômes dans les nuages. Le « poète anonyme », en parcourant l'Europe, avait vu les questions sociales s'agiter de toutes parts sous ses yeux ;

il était gentilhomme, et ce que son esprit comprenait, sa tradition le réprouvait. Il tremblait de voir cet incendie envahir la nuit de son peuple, et craignait de perdre les étoiles qui guidaient sa vie, dans la fumée des systèmes.

A bien juger, cependant, de ses deux héros, celui qu'il préfère, c'est Pancrace. Pancrace veut sauver le comte et son fils, et le plus ardent à la lutte, ce n'est pas lui. Adam Mickiéwicz, analysant ce drame, y remarque que Pancrace n'a qu'un don, l'intelligence, et, rapprochant le système du penseur américain, Emerson, de la doctrine psychologique de la philosophie polonaise, il montre le « poète anonyme » d'accord avec eux sur ce principe, que l'intelligence est une faculté inférieure et qu'elle est impuissante quand elle manque de la chaleur de l'âme.

Mais l'idée principale que le poète a voulu développer encore une fois, c'est l'horreur de la vengeance et l'inutilité de la haine. Il y demeure constamment fidèle ; c'est pourquoi, dans ses drames, le ciel intervient toujours par des voix médiatrices.

Les autres œuvres du poète sont nombreuses, et nous ne pouvons nous arrêter à toutes. Un vertige de malheur tourbillonne dans sa poésie ; il se plaît à lire l'infortune sur le front des fiancées ; il sent le monde voué à la douleur ; il a ajouté une passion profonde aux rêveries amères de Jean-Paul. Des hymnes de mort dans des cathédrales, des défilés de fantômes, des sanglots au milieu de la nature, des Josaphats dans toutes les plaines, des

mirages de champs de bataille, des anges en deuil parcourant la terre jonchée de cadavres, des guerriers qui frappent sans tuer, des couronnes d'épines au front des martyrs, des prières dans les ténèbres et de longs refrains inattendus qui reviennent comme dans les fugues de Bach ; des résurrections à la lueur des cierges, des vieillards inflexibles passant comme des spectres, des formes blanches cueillant des roses, et des ombres fuyant sur des lacs d'azur, la Vierge apportant à Dieu deux calices de sang, celui de la passion du Christ et celui de la passion de la Pologne, tels étaient les songes de cette pauvre âme.

La froide critique pourrait reprocher à ce poète d'être obscur et symbolique.

Mais que l'on n'oublie pas que son œuvre est toute nationale. Il parlait à des frères qui le comprenaient, et il savait trop bien que sa pensée était saisie par ceux-là surtout qui ne le lisaient pas avec le cœur. Nicolas et sa police ne se trompaient pas sur le sens de pareilles poésies. Les étudiants de Lithuanie envoyés en Sibérie pour avoir lu « la Tentation » en sont une preuve suffisante.

Le dernier ouvrage du « poète anonyme », « les Psaumes de l'avenir », sont empreints d'un caractère tout à fait religieux ; sa pensée est lasse, son âme désespérée ; il prie, mais toujours pour sa patrie. Ce Dieu qu'il invoque est un Dieu suspect ; il faut se le rappeler. Il se tourne vers le ciel comme vers un allié, et il le défie au nom de

la foi qu'il a en lui de lui faire défaut. Cette résignation, c'est encore de la guerre.

Citons quelques lignes de ces psaumes, et nous aurons fini :

« Ce que nous te demandons, dit le poète, ce n'est pas l'espérance; elle tombe sur nous comme une pluie de fleurs ; ce n'est pas la mort de nos ennemis, cette mort est écrite sur le nuage de demain; ce n'est pas de franchir le seuil de la mort, il est déjà franchi ; ce ne sont pas des armes, car tu en as mis dans nos âmes; ni des secours, tu as ouvert une carrière libre; mais nous te demandons de nous donner la bonne volonté. » Et ailleurs le poète s'exprime ainsi : « Faut-il donc être meurtrier avec les meurtriers, criminel avec les criminels? Faut-il mentir, haïr, tuer et blasphémer? Le monde nous crie : A ce prix, à vous la puissance et la liberté : sinon, rien ! Non, mon âme, non, pas avec ces armes ! Le poids du sacrifice peut seul écraser à son tour le sort qui nous écrase. Dans l'histoire du monde, le sacrifice est un lion invincible; mais le crime, c'est la balayure que le vent enlève en passant. »

Cette vie accablée n'eut pas un répit, toujours entre son père et la Pologne, et la fatalité devait l'accompagner jusqu'au bout ; une sorte d'équilibre de malheur unissait ces deux existences; la possession fut complète, et quand l'un de ces deux êtres mourut, l'autre ne tarda pas à le suivre.

Il y a deux ans, un enterrement avait lieu, à Varsovie,

avec toute la pompe asiatique. Toute l'armée était sur pied : la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie traînaient leurs uniformes, leurs fusils, leurs canons derrière ces funérailles. Le prince-lieutenant et tous les officiers supérieurs assistaient à la cérémonie. L'empire développait son grand deuil officiel et ses plus beaux honneurs militaires : croix, cordons, épaulettes, épées, chargeaient le catafalque ; les dorures se mêlaient aux crêpes, et les tambours, enveloppés de noir, poussaient des roulements sourds.

Sur ces honneurs écrasants planait l'aigle noire de Russie, en deuil, par ordre, et la volonté de l'empereur, qui semblait jeter un défi à toute une ville. Le clergé était à son poste et en uniforme, comme l'armée. C'était brillant et sombre. Celui qui aurait dû mener le deuil n'était pas là ; le seul qui eût pleuré était absent.

L'homme qu'on enterrait, c'était un général de division que sa patrie avait renié, c'était un Russe, c'était le père !

Quelques mois après, à Paris, un corbillard descendait le faubourg Saint-Honoré : une voiture noire et nue, suivie d'exilés mornes et affligés. Les femmes pleuraient et les hommes pensaient à la patrie ; l'émigration polonaise escortait un de ceux qui avaient souffert pour elle.

Les curieux Parisiens, qui auraient préféré sans doute assister à l'enterrement pompeux du général de tout à l'heure, s'étonnaient de voir une telle foule derrière un

cercueil sans oripeaux. Ils trouvaient qu'il y avait là vraiment trop de monde pour si peu de spectacle. Pas un soldat faisant la haie, pas une décoration sur la bière, pas d'uniformes aux quatre coins du corbillard.

Quel était donc cet homme?

C'était le « poète anonyme »; c'était un Polonais; c'était le fils.

Je l'ai vu passer, ce mort; je connaissais sa vie et j'aime son peuple; j'ai eu des larmes aux yeux. Il est vrai que mon âme est familiarisée avec ces funérailles modestes de ceux qui partent escortés de beaucoup d'amis.

LES UTOPIES POÉTIQUES

IV

LES UTOPIES POÉTIQUES

Tous les esprits préoccupés d'avenir sont d'accord sur le rôle de la poésie et sur ses lumineuses destinées. « La poésie sera de la raison chantée, » dit Lamartine ; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale, comme les époques que le genre humain va traverser... C'est elle qui plane sur la société et qui la juge, et qui, montrant à l'homme la vulgarité de son œuvre, l'appelle sans cesse en avant, en lui montrant du doigt des utopies, des républiques imaginaires, des cités de Dieu, et lui souffle au cœur le courage de les atteindre. »

Nous choisirons pour texte aujourd'hui une grande pièce de l'auteur que nous venons de citer, et qu'il a lui-même intitulée « Utopie ». J'en ferai le lien des réflexions que j'ai à vous présenter. Nous y suivrons les aspirations de la vie, mais nous n'accepterons pas toute la majestueuse confiance du beau cygne qui vogue en plein lac et a le secret de tous les printemps.

Nous aurons l'audace de montrer plus d'empressement, plus de fièvre ; nous sommes tranquille, quant à nous; mais nous croyons que le monde traverse une crise, pendant laquelle il serait dangereux de le rassurer; nous ne pouvons point hâter d'un instant l'aurore de demain; mais nous devons presser l'activité de ceux qui l'attendent. Le poète a pu dire :

Ne devançons donc pas le lever des idées,
Ne nous irritons pas des heures retardées.

Nous ne le répèterons pas après lui. Le développement de cette pensée est magnifique, et je regrette de ne pouvoir vous le donner en entier.

Je désire vous dire un mot tout d'abord de la présomption qui m'anime. Cette doctrine qui aboutit à ceci : L'homme cherche, se trompe en se hâtant ; Dieu sait tout; Ayons confiance en Dieu ! Cette doctrine nous mène à une conséquence fatale. Si notre sort est si bien réglé, si le temps a ses étapes fixes que l'on ne saurait activer ni doubler ; si l'on admet cela en principe, la conclusion est que l'on peut s'arrêter sans danger. Si vous permettez à l'humanité de se reposer, elle s'endormira.

Nous risquons de nous heurter à des erreurs, crie l'objection ! sans doute. Qu'est-ce qu'une erreur ? sinon un progrès. Les faux pas font partie de la marche. Se mettrait-on en route, si le pied était condamné à ne pas

broncher ? N'oublions pas que cette impulsion dont l'initiative appartient au poète, rencontre une force égale, sinon supérieure, qui lui fait équilibre, une résistance qu'il ne faut pas encourager et qui, à chaque temps d'arrêt, se centuple par l'inertie. Le sol n'est pas sûr ; c'est du sable ou de la boue, et l'ornière appelle la roue, la routine appelle l'idée, et l'obstacle se creuse, si l'on n'aiguillonne pas la course.

Il est admis que le poète est un rêveur, un enchanteur qui donne la vie d'un moment à des utopies. Il prophétise, mais la prédiction qu'il lance ne se réalisant pas le soir même où l'on a lu le vers qui la porte, on ferme le livre, et l'on passe aux faits-Paris du journal. Le poète maudit l'injustice, et l'injustice vit encore ; il annonce des événements qu'on ne voit pas arriver ; il trouble l'esprit par ses grandes visions ; et c'est en vain qu'il sème des inquiétudes ; rien ne germe sous le feu de ses paroles. Telle est l'opinion générale.

Les prophètes bibliques parlaient dans le désert également. Isaïe prédit des désolations à toutes les villes ; il maudit l'Orient tout entier ; Jérémie pleure particulièrement sur Jérusalem ; Ezéchiel, afin d'être mieux compris, ajoute les gestes aux paroles et explique à son peuple tous les maux qu'il souffrira, en les symbolisant sur sa personne ; Daniel s'épuise à avertir Balthasar ; douze petits prophètes viennent répéter ce qui a été crié sur tous les tons ; Osée maudit Israël et Juda ; Amos maudit

Damas et Tyr, Nahum prophétise contre Ninive, et ainsi des autres.

Il paraît que l'entêtement des peuples a été toujours le même ; ils ont toujours préféré les serpents d'airain, les léviathans, les idoles, Bel, Nabo, les veaux d'or, les centons de Nostradamus et les mediums, aux vérités, plus ou moins claires, qui leur ont été proposées. Mais, sans trop flatter notre époque, nous avons droit d'espérer plus de succès pour ceux qui, de nos jours, parlent aux hommes. L'erreur a moins d'excuse et la vérité plus d'arguments. L'infirmité aujourd'hui est déplacée ; elle n'est plus aux oreilles ; elle est à l'esprit ; ce n'est plus de la surdité, c'est de l'égoïsme. On entend bien, mais on ne veut pas comprendre. La question est de ne pas se lasser, et de ne pas abdiquer notre devoir d'initiative.

Dieu saura bien sans nous accomplir sa pensée.

dit le poète. Il a raison au point de vue absolu ; nous ne prétendons pas usurper la puissance infaillible ; mais nous croyons que si Dieu travaille, il aime aussi qu'on l'aide, et, par une affirmation constante, nous voulons enlever tout argument aux cœurs trop facilement résignés.

La destinée des livres est étrange, et la gloire tue. Voltaire est embaumé dans une admiration confuse ; on croit son rôle accompli, et l'on ne le lit plus. Et cependant lui seul a bien dit des choses que l'on cherche aujourd'hui, comme si elles étaient encore à trouver. Il en es ainsi de nos poètes. Leurs œuvres sont fermées, et

l'on déclare qu'il ne se fait plus de vers et que la poésie est morte. Rouvrons les livres.

Le poète, en des jours impies,
Vient préparer des jours meilleurs !
Il est l'homme des utopies :
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui qui, sur toutes les têtes,
En tout temps, pareil aux prophètes,
Dans sa main, où tout peut tenir,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue,
Faire flamboyer l'avenir !

Il voit, quand les peuples végètent !
Ses rêves, toujours pleins d'amour,
Sont faits des ombres que lui jettent
Les choses qui seront un jour.
On le raille. Qu'importe ? il pense.
Plus d'une âme inscrit en silence
Ce que la foule n'entend pas.
Il plaint ses contempteurs frivoles ;
Et maint faux sage à ses paroles
Rit tout haut et songe tout bas.

C'est tout haut qu'il faut songer, et tout haut qu'il faut espérer. Poussons donc la pensée dans ces voies, et que les esprits, doués de l'art qui rend les formules saisissantes, nous montrent le but constant. N'est-ce pas un poète

encore qui a poussé le grand cri de cette époque : La France s'ennuie ! C'est lui qui nous fournit aujourd'hui le texte de notre causerie :

Il faut plonger ses sens dans le grand sens du monde,
(Qu'avec l'esprit des temps notre esprit s'y confonde)
En palper chaque artère et chaque battement,
Avec l'humanité s'unir par chaque pore,
Comme un fruit qu'en ses flancs la mère porte encore,
Qui, vivant de sa vie, éprouve avant d'éclore
Son plus obscur tressaillement.

Les civilisations se succèdent, et je ne doute point de leur progrès certain. Mais, pour activer la marche, quelques chants sonores ne sont pas inutiles. Les Hébreux regardaient Chanaan ; les Barbares se précipitaient vers Rome, comme des lingots qui vont à la fonte ; Rome avait eu pour mission la conquête du monde par les territoires ; les chrétiens se sont proposé la conquête du monde par les esprits.

Ils ont tous atteint leur but. Mais l'humanité n'est pas arrivée. La route est encore longue. Les faits se précipitent, comme pressés par l'idée qui les anime. De toutes parts les peuples s'avancent vers ces trois termes : Unité, Indépendance, Liberté. La liberté, c'est le point extrême.

Chacun se figure, à sa manière, ce qu'elle sera et ce

qu'elle doit être. On la trouve par fragments, amalgamée, mêlée à tout. Qu'importe? Il en circule des effigies imparfaites; qu'importe encore? Tout a sa fausse monnaie ici-bas.

L'œuvre est de dégager le pur métal des scories. « Nous voulons une monnaie plus haute! » s'écrie Gœthe.

Utopie! nous dira-t-on aussitôt.— Pourquoi?— M'arrêter? — A quoi bon? Est-ce une impiété de chercher, d'aller plus loin, d'ouvrir les livres, d'ouvrir mon âme? J'admets volontiers que nous sommes tous de bonne foi; mais vous reconnaîtrez avec moi que nous ne sommes pas tous d'accord. Au nom de quel principe voulez-vous me retenir et me parquer dans des tranquillités et dans des joies? Ce n'est pas au nom de Dieu, je pense. Il nous a créés libres; il lui a plu de nous entourer de mystères; éclaircissons-les. Il nous a donné la soif de l'insatiable; étanchons-la à toutes les sources généreuses. Il ne peut pas être inquiet de l'activité qu'il m'a confiée. Voudrait-on que l'histoire de ce globe ressemblât au conte de Barbe-Bleue? On nous a remis des clefs en nous laissant la faculté d'ouvrir les portes.—Mais vous n'ouvrirez pas celle-ci! me dira-t-on. — Pourquoi? Je comprends Barbe-Bleue: il cache des femmes égorgées dans son cabinet réservé. Mais Dieu peut sans crainte nous abandonner les clefs de ses mondes. Je suppose que l'idée que nous délivrerons n'est pas morte.

Et je remarque, avec un certain étonnement, que le

penseur seul inspire de l'effroi à ceux qui l'entourent, quand il veut porter la lumière sur sa destinée. Il semblerait qu'on voit toujours assez clair dans cette demeure qu'on appelle la terre, et la routine va toujours circulant dans la maison, comme une ménagère économe, éteignant les lampes qu'elle croit inutiles.

Si l'on allait dire au soleil : « Eteins tes rayons, rentre dans la nuit, ne t'occupe plus de ces petites planètes qui tournent autour de toi, en dévidant leurs idées, en faisant ronfler le rouet de leurs rêves; il est tard, l'univers se fait vieux, tous ces gens-là sont fatigués, ils voudraient dormir. » Je suppose que le soleil répondrait : « Je veux me consumer jusqu'à la dernière étincelle; les créatures que j'éclaire ont encore besoin de longues journées. »

Pourquoi donc l'homme renoncerait-il à ce qui est sa vie? Pourquoi est-il donc prêt à chaque instant au suicide de l'avenir? C'est parce qu'il attend au lieu de chercher, c'est parce qu'il espère au lieu d'agir. Les impatiences de sa lâcheté l'épuisent.

J'ai interrogé les prêtres de toutes les religions, les philosophes de tous les systèmes, et les poètes. J'ai suivi le chemin avec eux tous, et, petit à petit, le nombre des compagnons s'est réduit; je n'ai plus à côté de moi que les poètes.

Avec les autres, nous commencions par être d'accord sur le passé, sur le présent et sur quelques points banals de l'avenir. Mais un moment arrivait où la doctrine

se posait, où il fallait s'arrêter et dresser sa tente. Je me séparais de ces pontifes orgueilleux, je leur disais adieu et je partais.

J'ai laissé ainsi derrière moi des groupes d'hommes qui sont peut-être plus rassurés que je ne le suis, — je ne le crois pas, — dont l'idée est plus nette et mieux abritée que la mienne, — j'en doute ; — leur âme a trouvé un port, c'est possible. Mais je ne regrette pas la prétendue certitude dans laquelle ils vivent. Ils discutent assis, mais ce n'est pas là du calme. La plupart de ces docteurs hachent jusqu'à l'infini des tronçons d'idées et en étudient les soubresauts maladifs. A l'atmosphère épaissie des controverses, j'ai préféré le grand air vivifiant qui ouvre l'âme et la prépare aux larges aspirations ; je suis parti en avant, avec les poètes. J'ai fraternisé avec l'utopie, m'enivrant de refrains audacieux. Je veux voir s'animer

..... ce germe fécond de jeunesse éternelle
Que pour éclore à temps l'amour couvait en elle,
L'Homme-Dieu d'un monde géant !

Je me réjouis quand la confiance éclate sur de jeunes lèvres, et j'écoute chanter les jeunes compagnons qui maudissent le repos et se montrent avides de pays inconnus.

Gardez donc l'idéal, ô peuples d'aujourd'hui !
C'est votre sève à vous ; vous vieillissez sans lui.
Ouvrez à vos regards un horizon plus ample !
Ne vous endormez pas sur les marches du temple ;
Laissez avec dédain les docteurs courroucés
Discuter sur la poudre où les dieux sont passés !
Si le pas fut divin et la trace profonde,
Ce n'est plus qu'une date en l'histoire du monde,
Un éloquent débris qui montre au genre humain
Qu'hier il a marché, qu'il doit marcher demain !
Ne vous oubliez pas couchés sur vos conquêtes ;
Soyez des destructeurs et soyez des prophètes,
Toujours aiguillonnés et toujours mécontents
De l'étroite prison de la forme et du temps !
Plus forts de vos progrès, plus fiers de vos désastres,
Suivez la grande loi qui fait monter les astres
Vers un centre idéal qu'ils n'atteindront jamais !
La vie est un sommet d'où l'on voit des sommets.
Vivez et regardez, et marchez aux montagnes !
Car tout peuple, amolli dans ses grasses campagnes,
Oisif près de l'engin chargé de le nourrir,
Tout peuple satisfait est bien près de mourir !

Vous voyez que la poésie n'est pas morte ; ces vers sont d'hier ; leur auteur est un Breton, petit-neveu de La Tour d'Auvergne ; il s'appelle du Pontavice de Heussey. Le coup d'aile est vigoureux et la flèche siffle bien. Car si

l'on veut que le trait s'enfonce profondément dans la cible, et y reste fixé et frémissant à jamais, il faut que le bras qui le pousse lui communique une impulsion capable de traverser en route tous les obstacles, en conservant assez d'énergie pour se fixer solidement et défier la main des méchants qui passent.

Celui qui vise mollement, voit son idée tomber inutile au pied du but, et nos ennemis alors se rient de nous, en ramassant des brassées de flèches perdues.

Vous voyez l'école nouvelle dans les vers que je viens de vous citer ; voilà ce qu'elle doit être. Elle s'avance sans s'arrêter aux hésitations ni aux monologues. Elle n'écoute plus ceux qui lui rappellent notre fragilité.

Eh ! que sert de courir dans la marche sans terme ?
Le premier, le dernier, qu'on l'ouvre ou qu'on la ferme,
La mort nous trouve tous et toujours en chemin.

Cette pensée de mort elle-même est un obstacle. Nous savons bien qu'un but nous attend, et que notre journée ici-bas ne sera pas éternelle. Mais quel que soit le gîte, une auberge ou le revers d'un fossé, puissions-nous l'atteindre le plus loin possible. Et n'oublions pas que nous sommes entourés d'esprits hostiles. Polonius est toujours disposé à croire qu'Hamlet est fou. Ce néant, dont le poète s'oublie à chercher le secret, ces stations qu'il fait dans la vie, ces doutes sur lesquels il médite, cette im

mobilité qui lui semble parfois la seule vertu, tous ces mouvements d'une âme tourmentée n'agitent point la foule qui l'entoure; toutes ces questions supérieures ne la sollicitent point, mais elle y gagne un moment de tranquillité. Le bœuf ne réfléchit pas, au milieu du sillon, si la main du laboureur cesse de l'aiguillonner. Pendant que son guide regarde vers l'horizon, interroge un nuage ou épie le vent, l'animal s'arrête et attend.

Je cherche des formules nouvelles pour vous répéter des pensées déjà exprimées. Il y a un enseignement à refaire. Il y a des germes de morale à répandre, et je me sens plus convaincu que convaincant.

Plus je vieillis, plus je trouve que ma génération est jeune, et que celle qui nous suit aura besoin de nous beaucoup plus longtemps que nous n'avons eu besoin de nos pères, vers lesquels cependant nous nous tournons encore, afin de ne pas perdre le fil de la tradition.

L'erreur, au milieu de laquelle nous respirons, est plus épaisse que jamais; la dispersion est grande et l'indépendance de l'esprit fait plus peur aujourd'hui au vulgaire qu'à aucune époque.

Je n'ai jamais beaucoup apprécié les camaraderies, mais celles que nous avons connues se proposaient un idéal d'art, de politique, de religion.

« Nous sommes la jeune garde! » disait M. de Rémusat à M. Thiers, en 1830. Tous ces enthousiastes sont casés, calmés, déçus ou découragés. La jeunesse est éparse, inquiète, avide de succès sans maturité. Les aspirants de

la génération qui se lève ne sont que des individus qui n'osent pas se confier les uns aux autres. On arrange son avenir sur les bancs du collége ; on trouve que le progrès va assez vite. On ne caresse pas l'utopie ; on ne nourrit pas l'enthousiasme. On préfère choyer un avenir prochain, bien réel, bien positif, à la portée de la main ; on demande au cours des choses quelques années pour se faire son nid, pour disposer sa place, pour se caser à l'aise. Les saintes folies se sont envolées. Les vers qu'on récite, si l'on en récite, sont ceux-ci :

Nul ne peut retenir, ni presser les instants.
Dieu, qui dans son trésor les puise en abondance,
Pour ses desseins cachés les presse ou les condense;
Les hâter, c'est vouloir hâter la Providence;
Les pas de Dieu sont ceux du temps.

Cette poésie est admirable, j'en conviens ; mais je voudrais enlever à l'hypocrisie le droit de s'en faire un rempart. Les strophes de nos poètes sont comme les versets des Livres saints, que l'on torture par des commentaires et auxquels on fait dire ce qu'ils ne renferment pas. Nous sommes entre l'idéal et la matière ; n'accordons rien à l'obstacle.

La médiocrité, résistante et dominatrice, attend ceux qui la bravent. Elle tient boutique de tentations, et ne sourit même pas à ceux qu'elle veut séduire. Elle se sent assez forte pour n'avoir plus besoin de prestige ni d'en-

chantements inutiles. Elle est là, maussade, devant son comptoir, et dit aux entêtés : Quand vous voudrez ! Il faut céder ou mourir ! — Céder, c'est abdiquer, renier, oublier ! Et je n'ajouterai aucun développement à ma pensée ; elle n'est pas nouvelle ; je vous la donne en quelques mots, signée : Épictète : « Celui qui se soumet aux hommes, s'est auparavant soumis aux choses. »

Cette brutalité de l'obstacle, elle a été raillée et maudite. On a méprisé ce vulgaire qui se soumet aux idées faites. C'est un tort. L'artiste et le poète se sont jetés en dehors, en se déclarant incompris. On ne s'impose pas par le dédain. On finit par vaincre, au contraire, si l'attitude est ferme.

Quand on signale une maladie, il faut montrer les symptômes.

Voulez-vous savoir à quel moment s'arrêtent les mieux disposés, et dans quels vers s'exprime cette lassitude trop générale? Voulez-vous entendre un de ces cris découragés, une de ces malédictions poignantes jetées à ceux que le poète appelle « Bourgeois découronnés » ? Permettez-moi d'ouvrir un petit livre où la verve fiévreuse d'Alfred de Musset et la raillerie inspirée de H. Heine se sont mêlées. Je me réserverais de vous en parler un autre jour, si, en tête de ces poésies, je ne trouvais pas un accent personnel et douloureux, où l'imitation disparaît, où le poète éclate tout entier, dans un toast au bien-être. Vous verrez là le germe d'un grand talent qui se voue à la mort en riant.

Notre âme, libre et jeune, à la vie était neuve,
Nous allions d'un pas résolu,
Et notre âme aujourd'hui pleure comme une veuve,
Et c'est vous qui l'avez voulu!
Car nous vous avons vus, nous avons vu vos œuvres.
Nous vous avons, par tous les vents,
Vus jeter vos serments, et, comme des couleuvres,
Ramper à tous soleils levants!
Vous avez pataugé dans la boue et la prose;
Il n'est pas, dans votre parti,
Un quelqu'un qui n'ait pas bavé sur quelque chose
Et qui n'ait pas vingt fois menti!

Et pourtant, nous aussi, nous avions un beau rêve,
Et quand il nous prit sur les bancs,
Nous sentîmes un flot impétueux de sève
Monter à nos fronts de vingt ans.
Le vent de Février frissonna sur nos têtes,
Et pleins d'amour et de fierté,
Nous allions, en clamant, ainsi que des prophètes,
Le règne de la Liberté!
La jeunesse chantait, la jeunesse bénie!
Dans notre cœur qui grandissait;
Et nos cœurs écoutaient cette noble harmonie
Et le rêve passait, passait!
Il passait, plein de voix étranges et superbes
Qui jetaient toutes leur refrain;
La moisson du travail tendait ses lourdes gerbes
Aux affamés du genre humain!

Et la vie était belle, et beaux l'homme et la femme,
Et tous, bras contre bras, serrés,
Nous marchions ardemment aux conquêtes de l'âme
Quand nous vous avons rencontrés!
Notre idole n'est plus; point de plaintes banales;
Elle est morte, ou bien elle dort.
A nous donc maintenant les voluptés brutales,
Notre part de soleil et d'or!

Nous n'avons pas craché sur notre foi détruite,
Comme tant d'autres... mais enfin,
Sans changer de drapeau, nous changeons de conduite,
Nos passions ont soif et faim!
Quand nos crânes seront pelés, ridés par l'âge,
Presque aussi chauves que vos fronts,
Peut-être, nous pourrons aussi, suivant l'usage,
Nous faire ermites... Nous verrons!
Notre appétit pour l'heure est large et formidable;
Place à d'autres, mes bons amis!
Voilà bien soixante ans que vous êtes à table
Et que votre couvert est mis!
Nous ne pouvons pas, nous, comme Caton d'Utique,
Mourir en invoquant les dieux!
Les dieux s'en vont! a dit une voix prophétique;
Vivons donc, et de notre mieux!
Ah! vous avez flétri toutes les nobles têtes
Où le jeune espoir rayonnait!
C'est bien, allez! domptez tous les efforts d'athlètes
Sous votre ignoble martinet!

. . . .

Vous avez tout brisé ! Plus de foi ! Plus de temple !
Rien que le vieux monde aux abois !
Quiconque avait du cœur, imite mon exemple :
Je saisis mon verre et je bois !

Ce volume porte la date de 1854 et la pièce est adressée « aux rédacteurs de l'Univers ». Le titre du livre est : « Au fond du verre », et l'auteur s'appelle Amédée Rolland. La satire est significative et nous devons arrêter la jeunesse sur cette pente. Il y a dans ce morceau un empressement et une hâte que je n'aime pas. On n'est pas tout à fait innocent de suivre un mauvais exemple qu'on sait flétrir si éloquemment, et je suis certain que l'auteur a refoulé en lui ses aspirations déçues. Mais le poète est impressionnable, et il est difficile qu'il ne soit pas dégoûté par l'indifférence qui nous entoure. De cette source d'amertume pouvait jaillir un livre de satires que nous verrons peut-être.

Le jeune écrivain s'est jeté dans le théâtre avec hardiesse et originalité ; il nous reviendra.

Ainsi donc, sans nous lasser, ayons le courage de relever tous ces jeunes amis, en les rappelant au devoir. Cette vertu austère rend plus forts ceux qu'elle visite; c'est souvent la seule récompense qu'elle nous accorde, mais c'en est une.

Quand je regarde autour de moi, au-dessus de moi ; quand je contemple la terre et les mondes, une loi se dégage pour moi de ce coup-d'œil jeté sur la création. Tout obéit à une impulsion d'activité qu'aucune sagesse

n'oserait nier. Les étoiles brûlent; les planètes tournent; terres et soleils font leur tâche. Dans cet univers, monté comme un atelier lumineux, tout travaille, et jusqu'aux astres de la voie lactée qui roulent mystérieusement comme une infinité de petites bobines, tout va sans relâche, et les sphères chantent comme des ouvrières joyeuses.

Placé au centre de ce mouvement, l'homme seul est pris quelquefois du désir de s'arrêter.

Je sais bien que quelques ouvriers de bonne volonté suffisent à la tâche, mais si toutes les intelligences se mêlaient de la besogne, les choses n'en iraient que mieux. L'homme croit au bien-être, et, quand il a rencontré un peu d'herbe, sous un arbre, il fait halte et ne veut plus avancer.

On lui crie : « Ton abri n'est pas sûr ! l'arbre est vieux, son ombre est mortelle et l'herbe est froide. » Il le sait bien, mais il ne veut pas qu'on le lui dise. Il pressent que demain il se réveillera engourdi, mécontent de lui, rabaissé; mais il ne veut pas qu'on le lui prouve. Il ressemble à ces chercheurs d'or qui ont bien pioché, dans l'eau jusqu'à mi-corps, pendant de longs mois, et qui, chargés d'un lourd sac de pépites, voudraient bien être ailleurs, avec leur trésor, afin d'en jouir en paix. Ils sont pris de terreur quand ils croient que leur part est faite; le passant qui les regarde est un voleur : le passant qui les invite à marcher est un importun. Leur fortune est faite, qu'on ne les dérange plus ! L'activité est

turbulente, qu'elle cesse! Le penseur a des boutades fâcheuses, qu'il se taise! Pas de bruit, pas de plaintes! Que ceux qui ne sont pas contents se résignent! L'oiseau qui a saisi dans son bec un morceau de pain trop gros, se réfugie dans un coin pour cacher sa proie; il est inquiet et mange en voyant voleter autour de lui tout un essaim qui cherche; il voudrait bien être le seul moineau de la création. Cet instinct est général chez le moineau et chez l'homme; mais, chez l'homme, ce n'est qu'un instinct qui lui a été donné pour faire équilibre à d'autres facultés; si l'homme n'obéit qu'à lui, il est rabaissé.

Ce sentiment du bien-être dominant a toujours régné, me dira-t-on, et l'intelligence qui nous pousse incessamment en avant n'a pas été accordée à tous; c'est le petit nombre qui va, sans relâche, et qui finit par guider les autres, et qui triomphe à la fin. La science, la philosophie, la poésie obéissent à un élan qui n'a pas de halte; mais c'est là un don de privilégiés. Je le sais très-bien, et je vois, même de notre temps, des activités qui me consolent.

Ne nous laissons pas prendre, toutefois, à ces concessions par lesquelles nous nous reconnaissons une supériorité en nous plaçant dans l'exception, dans l'élite du petit nombre. Pas trop d'orgueil! Il y a des moments où ce poids du matérialisme augmente d'une façon si prodigieuse et si effrayante que les âmes qui restent éveillées sont insuffisantes. La nuit s'épaissit sur les masses accumulées; elle s'y infiltre, et la vérité n'y pénètre plus. Nous-mêmes, animés par notre ardente foi, par une con-

fiance que sa ténacité même aveugle, nous croyons être encore les maîtres, parce que nous promenons la lumière sur les ténèbres. Prenons garde! les lueurs elles-mêmes se refroidissent, et plus d'un se croit tranquille et vit rassuré, parce qu'il suit des feux-follets qui errent sur des tourbes.

C'est l'étincelle électrique qui doit percer ces épaisseurs; c'est la strophe voltaïque qui doit les incendier et les purifier, afin de dissiper le mauvais air qui s'en dégage. Nos grands poètes l'ont bien senti, ce rôle, et c'est encore à Lamartine que nous reviendrons pour chasser cette bouffée de découragement.

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles!
Semblables au guerrier armé pour les batailles,
Mais qui dort enivré de ses songes épais,
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix!

Et le poète continue; et il peint la marche des choses, la gravitation constante, l'évolution éternelle des cieux, des astres, des humains, l'ascension permanente :

Et rien ne redescend à sa forme première;
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière;
Dans les flancs du rocher le métal devient or;
En perle, au fond des mers, le lit des flots se change;
L'éther, en s'allumant, devient astre, et la fange
Devient homme, et fermente encor!

Je me suis proposé aujourd'hui de donner un cadre et un commentaire à de pareilles poésies. C'est comme un collier que je compose sous vos yeux, en cherchant à indiquer le pays où se recueillent ces perles rares.

L'utopie a fait vibrer les notes vaillantes ; elle retentit noblement ; mais, je le répète, il faut qu'elle dompte la matière, ce monstre qui veut lui résister.

En face de l'Océan, sur un rocher, le poète a trouvé des rêves ; les splendeurs de l'étendue et de l'abîme l'ont enivré ; en face du ciel, il a suivi les songeries de la vie future ; sur un fût de colonne, au milieu du désert, il a médité le néant, en présence des ruines ; il est temps qu'il sorte des royaumes de la mort et qu'il se jette dans les visions de l'avenir.

Ne laissons pas croire à la décadence que les esprits étroits et fâcheux s'attachent toujours à tirer d'analogies historiques et de malaises moraux, comme si le monde roulait dans un cercle vicieux. Il est temps de mettre au jour des affirmations et de quitter les fouilles du passé, pour creuser les fondations des sociétés prochaines. C'est encore un poète qui a jeté ce vers :

Une utopie est un berceau !

Les mots de notre langue ont des sens divers et confus ; chacun s'en sert et bien peu les comprennent. Le mot Liberté est dans toutes les bouches, aussi bien que le

mot Raison. Et cependant l'acception véritable de ces deux termes est ignorée. Avec la raison, par exemple, le vulgaire prétend étouffer l'enthousiasme. Il ouvre ses yeux stupides, croit voir, invoque le sens commun, et crie à l'utopie, c'est-à-dire : à la folie! au rêve! Jugez ce que doit être cet entêtement dans l'ordre moral, quand il est si puissant dans l'ordre physique. Je me rappelle une boutade spirituelle où se trouvaient énumérées les erreurs du sens commun. N'est-ce pas lui qui a dit que la lune n'était pas plus grosse qu'un fromage, et que la terre était une surface plane, et que le soleil tournait autour de la terre? Et n'oublions-pas que des préjugés pareils savent cruellement se défendre. Galilée en a su quelque chose. — Mais, va-t-on me dire, ce sont là des erreurs reconnues, avouées, et les plus ardents défenseurs de la Bible, les partisans les plus zélés de Josué, ne songent plus à présent à tourmenter ceux qui admettent l'opinion reçue que le soleil est immobile, et que la terre tourne; Galilée lui-même ne serait plus inquiété par ses anciens adversaires. — Je l'espère.

Puisqu'il en est ainsi, je vais vous soumettre un exemple plus fort de ce que peut oser dire le sens commun. il y a vingt-cinq ans, je ne remonte pas bien haut, un ministre français, je crois qu'il est généreux de taire son nom, après avoir visité le chemin de fer de Liverpool

Manchester, déjà sillonné par des convois à grande vitesse, prétendait, à la tribune, que les chemins de fer

pouvaient tout au plus servir de jouets aux curieux d'une grande ville, ou de moyens de transport dans des cas tout à fait exceptionnels? il croyait tout au plus possible à la France d'établir vingt kilomètres de voies ferrées par an. Vous savez ce qu'il en est. Voilà ce que la routine, la plus intelligente encore, en présence d'un fait, devant une expérience, ose déclarer; et ne croyez pas que celui auquel un pareil malheur est arrivé soit ridicule; ne pensez pas que son opinion soit déconsidérée; loin de là! Cet homme d'état passe pour un profond politique et il se rencontre des gens qui se montrent avides de savoir ce qu'il pense des événements qui se passent, et qui recueillent son avis avec admiration. Combien y en a-t-il de ces dieux de la sagesse vulgaire, qui ne croient qu'à la route qu'ils ont faite et ne s'attachent qu'aux erreurs de leur temps? Hélas! il est si doux de se persuader que la limite du monde est le fossé où l'on a versé! Faisons-nous des divinités plus hautes! Attachons-nous à des idées tellement supérieures que, du sommet de notre rêve, les pénates de l'entêtement et les fétiches de l'obstacle nous apparaissent à leur vraie taille, comme de petits nains.

Il existe, dans la nature, un être qui est le type de cet esprit de résistance, et cet être a reçu, comme l'homme, la mission d'aller en avant. C'est l'animal autour duquel se groupent les caravanes, c'est le chameau. Créé pour les voyages à travers le sable, il est indifférent aux étapes, il n'a pas le désir du but; citerne pour citerne, simoun

pour simoun, il ne demande qu'à s'arrêter ; peu lui importe l'endroit ! Et ce n'est pas la paresse qui le retient, c'est l'inertie. Il en est ainsi de certains hommes, qui, chargés de trésors, s'agenouillent et ruminent. Perdus dans les déserts de l'Afrique, ou à une heure de marche de la Mecque, ils sont également prêts à s'accroupir. Il leur semble qu'ils sont toujours arrivés, s'ils se reposent.

Elle ne veut rien entendre, cette foule, et pourtant le mirage l'appelle ; le mirage, c'est l'espérance du pied qui marche, c'est l'utopie du voyageur, c'est l'illusion de l'oasis qui fait doubler l'étape et rapproche de cet inconnu où l'on va.

Ecoute cependant ! Il est dans la nature
Je ne sais quelle voix, sourde, profonde, obscure,
Et qui révèle à tous ce que nul n'a conçu ;
Instinct mystérieux d'une âme collective,
Qui pressent la lumière avant que l'aube arrive,
Lit au livre infini sans que le doigt écrive,
Et prophétise à son insu.

. . . .

C'est l'éternel soupir qu'on appelle chimère,
Cette aspiration qui prouve une atmosphère,
Ce dégoût du connu, cette soif du nouveau,
Qui semblent condamner la race qui se lève
A faire un marche-pied de ce que l'autre achève,
Jusqu'à ce qu'au niveau des astres qu'elle rêve
Son monde ait porté son niveau.

. . . .

Elargissez, mortels, vos âmes rétrécies!
O siècles, vos besoins ce sont vos prophéties!
Votre cri, de Dieu même est l'infaillible voix.
Quel mouvement sans but agite la nature?
Le possible est un mot qui grandit à mesure,
Et le temps qui s'enfuit vers la race future
A déjà fait ce que je vois...

Nous faisons toujours notre ascension avec le poète, et nous gravissons ses strophes comme un vaste escalier de l'idéal. Il n'existe pas de limites, ni de frontières qui l'arrêtent. Il porte son bagage dans sa tête.

Ceux qui redoutent la contrebande, les ennemis de la pensée, n'ont rien à voir avec les poètes.

Vous rappelez-vous cette boutade d'Henri Heine, rentrant en Allemagne? Sous sa forme railleuse elle cache la vérité.

« Ils flairaient tout, dit-il, fouillaient les chemises, les habits, les mouchoirs; ils cherchaient à découvrir les dentelles, le bijouteries et les livres défendus.

« Ah! maîtres fous, qui cherchez dans ma malle! Ce n'est pas là que vous trouverez quelque chose. La contrebande que je porte avec moi, c'est dans ma tête que je la cache!

« Là, j'ai des dentelles qui sont plus magnifiques que tous les points de Bruxelles et de Malines; si jamais je les déballe, gare à vous, elles piquent.

« Dans ma tête, je porte aussi des bijouteries, les insignes royaux de l'avenir, les vases sacrés du temple du nouveau Dieu, du grand Inconnu!

« Et j'ai plus d'un livre aussi dans ma tête! Je puis vous assurer qu'elle est un nid où gazouille toute une couvée de livres à confisquer.! »

J'ai cité l'inertie comme obstacle à l'idéal; je puis citer la peur, que le mot seul d'utopie rend folle et furieuse. Le rôle du poète ne consiste pas à faire luire à l'horizon des cités merveilleuses, des paradis lointains, des îles flottantes de Saint-Brandan. L'utopie est aussi parmi nous, à notre portée, plus près que nous ne le pensons. La vertu, la raison, la vérité, la justice sont des divinités dont il faut redresser et refaire les statues, dont il faut réédifier les temples. Ne nous berçons pas d'illusions; là où nous croyons sentir des réalités méconnues, nous n'avons que des mots et des rêves. Cette tâche de reconstruction est la plus difficile. Ici, on ne choque plus seulement le vulgaire dans l'épaisseur de son intelligence, on le blesse dans le plus vif de ses intérêts. Essayez, par exemple, de relever l'homme et de le ramener à sa divinité; dites, comme Campanella, que nous sommes les statues de Dieu, et vous encourrez les colères de certains chrétiens sans tolérance, qui sont chrétiens à la manière dont les maîtres d'esclaves aux Etats-Unis se prétendent républicains.

Le poète ne doit abandonner aucune de ses deux tâches,

montrer le but et éclairer le chemin, indiquer l'étoile et tenir le flambeau. C'est lui qui règle la route, et quand il a tracé la voie, il revient à la besogne et met la main à la manœuvre. Achevons la lecture de « l'Utopie » de Lamartine.

Ainsi, quand le navire aux épaisses murailles
Qui porte un peuple entier bercé dans ses entrailles,
Sillonne au point du jour l'océan sans chemin,
L'astronome chargé d'orienter la voile
Monte au sommet des mâts où palpite la toile,
Et, promenant ses yeux de la vague à l'étoile,
Se dit : « Nous serons là demain ! »

Puis, quand il a tracé sa route sur la dune
Et de ses compagnons présagé la fortune.
Voyant dans sa pensée un rivage surgir,
Il descend sur le pont où l'équipage roule,
Met la main au cordage et lutte avec la houle.
Il faut se séparer, pour penser, de la foule,
Et s'y confondre pour agir.

Nous avons suivi Lamartine presque strophe à strophe. Ce morceau, dont nous avions fait choix, se représentait constamment à nous, par fragments, comme le texte que nous nous étions proposé de développer. Le commentaire achevé, il nous reste à nous résumer. Les grands poètes de notre temps ont été les pilotes de la traversée; ils sont remontés à leur poste, et contemplent le ciel, sûrs

du voyage et certains du but. La génération de poètes qui naîtra, qui est née, qui n'a plus qu'à surgir, doit être active et déterminée, manœuvrer sans relâche et faire avancer le vaisseau.

Sans matelots la nef chavire ;
Et, comme aux deux flancs d'un navire,
Il faut que Dieu, de tous compris,
Pour fendre la foule insensée,
Aux deux côtés de sa pensée
Fasse ramer de grands esprits.

Les poètes devront se mêler au peuple, non pas afin de lui faire une poésie particulière, à sa portée, comme l'on se baisse pour se faire petit avec les enfants ; non pas afin de lui bégayer quelques consolations stériles et débilitantes ou quelques flatteries inutiles ; non ; mais pour lui expliquer virilement le secret de ses peines, pour entrer dans ses douleurs et les chanter avec amour, pour lui parler de son pays, de l'humanité. et donner aux grands mots qu'il aime leur vrai sens, sous une forme immortelle. Le peuple a toute son imagination et tout son cœur ; rien n'est émoussé en lui. L'art n'a jamais pensé à lui ; il a la naïveté et la candeur. Le poète grandira en se rapprochant de ce public ; il deviendra simple. Afin d'enivrer des lecteurs blasés, la muse moderne a mêlé tous les excitants dans sa coupe, avec tous les narcotiques, car il

faut que son extase mène au sommeil. Au peuple, elle peut servir le nectar antique. Il boirait Homère tout d'un trait.

Mais il sera nécessaire, aux premiers qui voudront être compris, de disposer de ce don magnifique de la familiarité souveraine. Le monde s'agite sous les yeux du peuple, depuis de longues années. On a écrit, pendant des siècles, l'histoire qu'il a faite, et c'est tout au plus si les écrivains modernes lui ont donné un rôle dans cette épopée. Un poète peut le faire. Déjà, dans son « Merlin l'enchanteur », Edgar Quinet a arraché au moyen-âge et dégagé ce lourd Jacques Bonhomme, afin de commencer son éducation. Celui que les merveilles de l'industrie inspireront, trouvera, comme héros énergique et original, le peuple, centaure de la matière, athlète des luttes nouvelles, dompteur des monstres de feu. Il en naît tous les jours de ces bêtes informes; elles semblent s'engendrer l'une l'autre. Quel est celui qui les apprivoise, qui monte sur leur dos et qui leur attache le frein? — C'est l'ouvrier. La poésie de pareils combats existe et demande à se dégager. C'est un nouveau monde pour l'imagination; c'est la plus belle utopie poétique.

Ne pensez pas que je me guinde à plaisir sur le ton d'une exagération forcée. Je crois être dans le vrai. Le morceau de Lamartine que j'ai choisi pour en faire le développement, renferme deux mouvements poétiques, l'élan de l'homme en avant, et la confiance en Dieu dont rien ne saurait activer les desseins. Cette confiance, ai-je

dit, poussée à l'extrême, nous mène inévitablement au temps d'arrêt où veut stationner la résistance. Devant ce mur, qui avons-nous rencontré? Ce jeune homme dont je vous ai cité une pièce, qui maudit ceux qui le découragent, et qui lève son verre, en invoquant Rabelais. J'ai donc insisté sur l'élan en avant, et, parmi les inspirations des poètes qui me paraissent bien lestés pour la route, je vous ai fait entendre une page d'un vaillant esprit qui ne veut pas qu'on s'endorme sur les marches du temple. Mis en demeure de conclure, je pousse le poète dans la rue. Je veux qu'il emprunte ses harmonies à l'atelier, qu'il tire ses larmes de l'hôpital, et qu'il exorcise les champs de bataille. Le « Te Deum » de la strophe a assez chanté les victoires, et le dieu des armées a bu assez de sang. C'est une esthétique nouvelle que je propose; mais je la crois plus morale et aussi large que les autres.

En regardant les pyramides et les temples de l'Egypte, nous sommes attristés de ces monstrueuses constructions, élevées à coups d'hommes ; ce que ces tombeaux et ces palais ont coûté de sang humain nous épouvante. Eh bien! ramenons nos yeux sur notre temps. Que voyons-nous? Ce n'est pas l'édification de nos monuments, le maniement de la pierre et du marbre qui demandent aujourd'hui de pareils sacrifices; nous savons bâtir et soulever les blocs dans l'air sans tuer trop d'ouvriers, heureusement.

Mais qu'il nous faille dresser une idée et la poser de-

bout! Nous redevenons aussi barbares que les Égyptiens; il faut que, par centaines de mille, les hommes soient écrasés, et je ne sais pas si les poètes de Memphis chantaient, comme des fêtes, les boucheries humaines de leur temps, mais je sais que chez nous on a trop célébré en vers les orgies de la bataille. L'âme du poète ressemble alors à une peau de tambour qui s'enivre de ses vibrations, et, quand l'hymne bruyante est achevée, c'est tout au plus si l'artiste consacre une strophe banale à la douleur des mères.

La société se transforme, nous dit-on; les mœurs s'adoucissent, et l'utopie a vu briller les temps pacifiques. Qu'ils soient lointains ou proches, ils arriveront. Le progrès actuel y tend chaque jour.

Ce que l'on appelle une société qui change, je me figure que cela ressemble à une pièce qui finit, pour céder la place à une autre. Les derniers actes qui ferment une ère sont parfois dramatiques, parfois bouffons. Quelquefois cela se termine en tragédie féroce, par des massacres, comme le Titus Andronicus de Shakespeare; quelquefois, cela finit par un éclat de rire, à la manière d'Aristophane. Il y a des symptômes auxquels on ne se trompe pas; ce sont les lois de l'art théâtral appliquées à la grande scène du monde. Quand vous voyez reparaître et se grouper tous les personnages de l'œuvre immense qui a été exécutée, drame, féerie, comédie, ce que vous voudrez, soyez attentifs. Les acteurs du commencement reviennent; les allégories et les réalités se forment par masses;

les costumes, surtout ceux des anciens acteurs, sont un peu fanés, et les attributs, les ailes, le clinquant, sont dans un état lamentable. Les rois, les reines, les fous, sont naturellement sur le premier rang; puis, à côté, un personnage bizarre, qui a eu deux ou trois scènes qu'il n'a pas trop mal jouées; il a été un peu sifflé, il a été applaudi; il a une manière de déclamer qui lui est particulière : cela ne plaît pas à tout le monde, mais c'est original, et l'on sent qu'il se tirera peut-être d'affaire quand le directeur voudra lui confier un grand rôle.

Il y a des pauvres, des mendiants, personnages muets, il y en a encore trop. Il y a des bourreaux, mais beaucoup moins que dans les pièces d'autrefois. Il y a toujours autant de danseuses, les éternelles comparses; elles se tiennent au fond, groupées et souriantes; elles ont l'air de croire qu'on aura encore besoin d'elles. Il y a les personnifications allégoriques qui se font contraste : la Liberté et la Barbarie; la première, jeune, confiante et naïve; la seconde, vieille, chenue, maussade; il y a le Fanatisme et la Tolérance, l'un menaçant l'autre; il y a la Justice et la Vérité, à part, l'une avec ses balances, l'autre avec son miroir. Les peuples sont là aussi : la France, — « Les Français, dit Henri Heine, les comédiens ordinaires du bon Dieu, restent toujours les acteurs du grand drame universel, qu'on leur lance à la tête des couronnes de laurier ou des pommes cuites; » — l'Angleterre, l'Italie habillée à neuf, la Russie, la Prusse et l'Autriche, foulant aux pieds leurs victimes qui s'appel-

lent Pologne, Hongrie et Vénétie, nations qu'on croyait mourantes et qui se relèvent au dénoûment pour mériter de vivre libres à l'autre acte. Il y a l'Amérique, noire et blanche, jaune et cuivrée, bariolée et tatouée, ayant une main enchaînée et, de l'autre, tenant un revolver. Il y a la Chine, qu'on avait oubliée ; l'Inde, sobre et maigre, se débattant contre un Anglais rose et bien portant ; la Turquie, vieille fée qui a perdu sa baguette d'or et dont les splendeurs fanées sont au pillage : tous ces peuples reviennent pour l'instant final. Il y a encore l'Or et la Guerre. Il y a les Superstitions qui se mêlent aux Religions, les Esprits frappeurs, les Tables tournantes. Il y a les Systèmes, les Doctrines sociales, avec les mains pleines de panacées, affublées, je ne sais pourquoi, de costumes terribles, et faisant peur surtout à ceux qui ne comprennent rien. Enfin, quelques hommes formant un petit groupe de stoïques mécontents, des acteurs qui paraissent fâchés d'avoir joué dans une mauvaise pièce. Tous ces personnages, qui ont eu, dans le courant de l'œuvre accomplie, une scène où ils ont figuré, dans laquelle ils ont dit un mot, pour rentrer ensuite dans la coulisse ; premiers rôles ou comparses, ils se trouvent tous réunis à un moment donné. Quand vous les verrez revenir, en masse, vous pouvez être certain que le décor va changer. Cela commence par des oscillations dans les planches ; les limites des territoires se déplacent ; les figurants font la grimace au public, et un chœur de vieillards, qui croient que l'an mil est revenu,

chante une invocation au passé sur un mode désespéré.

Au milieu de cette mêlée, regardez le poète : c'est le personnage par excellence. Ne le confondez pas avec le bouffon, comme certaines gens sont tentées de le faire : le bouffon rime aussi, mais ce n'est pas le poète. Voyez ; lui seul est calme. Que l'Europe se modifie, que le décor du monde change, peu lui importe ! il ne s'effraie pas de si peu. A travers ce tumulte, il sourit à ces transformations. Il sait bien que tout cela ne finit que pour recommencer. Il essaie les cordes nouvelles qu'il a ajoutées à sa lyre, en arpentant le théâtre, et, sous son pied majestueux, foulant avec mépris ces tréteaux de passage.

HÉGÉSIPPE MOREAU

V

HEGÉSIPPE MOREAU

Le nom d'Hégésippe Moreau éveille deux souvenirs : celui de Chatterton et celui de Gilbert, et rappelle le mot : hôpital. On a l'habitude de classer les poètes par séries, et, la plupart du temps, ce mode vulgaire de grouper les intelligences, rehausse les unes et rabaisse les autres. Il faut voir au talent d'abord : la biographie ne vient qu'ensuite ; il faut commencer par juger l'homme à sa valeur : on le plaint après, s'il est digne d'être regretté. C'est le génie disparu qui mérite nos tristesses ; le genre de mort ne doit pas influencer l'opinion que l'on porte.

Je n'ai pas l'intention de défendre la société et de lui donner raison dans ses brutalités contre l'intelligence ; mes griefs contre la vieille marâtre seraient longs à énumérer.

Mais je veux éviter de tomber dans les banalités, et je me tairais si je n'avais qu'à venir plaider ici, en faveur d'Hégésippe Moreau, les circonstances atténuantes de la

11.

misère et de l'hospice. Ce n'est point parce qu'il est mort à l'hôpital que je lui consacre cette étude, c'est parce qu'il fut un grand poète. Je n'ai rien à dire de Chatterton ni de Gilbert, dont le voisinage sert à rabaisser Moreau, et le rejettent dans les limbes des poètes morts-nés; je veux l'arracher à ces compagnons indignes de lui. Je n'ai pas à discuter si Chatterton est à la hauteur de la légende dont il est le héros, ni si Gilbert fut réellement pauvre ou non. C'est une triste tâche que d'éplucher les petites couronnes et de souffler sur les auréoles de hasard ! Gilbert et Chatterton ne sont pas de bons modèles; cela me suffit. Laissons-les donc de côté. Le mince éclat dont ils brillent n'a rien d'offusquant. Passons aux choses sérieuses.

Hégésippe Moreau leur fut supérieur par le génie, et je prétends placer d'emblée l'auteur du « Myosotis » auprès de Lamartine et de Hugo, au rang littéraire d'Alfred de Musset, et de signaler le jeune maître qui était en lui. Michel-Ange eut une longue carrière, et Raphaël mourut jeune, et tous les jours la critique les compare, les rapproche, les juge l'un par l'autre et les admire l'un à côté de l'autre. Je veux placer Moreau dans notre panthéon des gloires.

Il suivit cette route difficile que la poésie aura à parcourir dans la fin de ce siècle. Il fut doué d'un talent complet, et nous avons sous la main de quoi le prouver.

Qui sait? la force d'âme n'était peut-être pas suffisante en lui. Il avait été créé comme un essai terrible; il avait

été lancé dans ce monde avec la misère et le génie, dévoré par la pensée et par le besoin. Il reçut le tempérament des heureux et l'inspiration de ceux qui souffrent. Tout est misère et tentation ici-bas ; tout est épreuve et ironie. Comme dans les contes de fées, il y a toujours un don fatal qui détruit les autres. Cet élu fut touché du baiser de feu et du baiser de glace. Son génie grelotta dans son corps fragile, et la flamme sacrée dut traverser cette terre, livrée à tous les vents, sans rien pour la protéger. Mais ce que j'affirme, c'est qu'il portait le signe de Dieu, cet enfant, la trace du doigt, le « noli me tangere » des poètes.

Elevons-lui la statue sérieuse dont il est digne, et dressons-la sur le chemin comme un exemple, à la fois modèle et avertissement. Le poète demeura ferme : l'homme se laissa vaincre. Ne me croyez pas sévère. Personne, plus que moi, ne respecte et n'aime ce petit livre qui contient tant de choses. Mais je repousse les attendrissements de défaillance, et je n'admets pas parmi nos saints les martyrs qui découragent. Les faûsses larmes qu'on accorde à ce talent ont été la punition et l'expiation de ses faiblesses. L'heure du rachat est arrivée.

Cette vie est un combat, a-t-on dit ; je ne veux pas qu'on croie que Moreau fût un vaincu : c'est un vainqueur. Il a l'auréole immortelle, et je vais la faire briller à vos yeux.

On a beaucoup écrit sur Hégésippe Moreau. Quand un poète est mort, on ne lui ménage pas les lignes. Les cri-

tiques s'accroupissent sur sa mémoire; on refait sa biographie de vingt manières; on la surcharge de notes, on étudie à la loupe ce qu'il a écrit, on dissèque ses vers, et, de cette autopsie, sortent des rapports mesquins, des procès-verbaux ingénieux et froids. Il était pris de la maladie de son siècle, dit-on : il était irréligieux, irrité ; on le plaint un peu, on l'excuse en insistant sur ses torts. « Il fut atteint de la petite vérole courante de son temps, » a dit de Moreau un critique officiel. Qu'est-ce que tout cela signifie? Ses œuvres sont-elles nourrissantes, généreuses, fortes? Eh bien ! en ce cas, jetez là vos lunettes et admirez! Ayez de l'enthousiasme et faites-nous grâce de ces analyses pointillées. Une gloire marchandée, versée à petits coups, convient peut-être aux écrivains à teintes grises dont vous voulez tracer un portrait, composé de petites intentions rapprochées. Mais s'il s'agit d'un poète véritable, lisez son livre et sachez vous incliner.

La maladie de son temps! Nous la connaissons, cette maladie, et Moreau n'en était pas atteint. S'il avait eu plus de souplesse, plus de basse complaisance, il vivrait encore, peut-être. Je sais bien où il pourrait se trouver, mais je n'irais pas l'y chercher, afin de m'occuper de lui. Cette petite vérole courante, nous savons son nom : c'est l'égoïsme et l'envie, c'est la médiocrité de certains Charons, meneurs de spectres, qui refusent l'entrée des Champs-Élysées aux ombres couronnées du laurier immortel, et qui les laissent errer sur des rivages sans

nom, parce qu'elles n'ont pas, pour payer leur passage, l'obole frappée à l'effigie des camaraderies.

Le génie de Moreau était sain et vigoureux ; il ne l'avait emprunté nulle part : le pauvre enfant avait eu à peine le temps de lire. Il apporta avec lui ce frais parfum d'antiquité, cette saveur de la forme magistrale que l'on ne puise nulle part ici-bas. Son petit livre vivra, en dépit des compilations hypocrites qui voudraient le rabaisser au second rang.

La vraie maladie de Moreau était cette noble fièvre qui pousse vers l'inconnu ; c'est notre maladie à tous. Il a succombé, mais il a vécu. C'est un de nos morts. Nous ne l'enfouirons pas sous des pelletées de mélancolie écrasante ; nous redresserons sa mémoire, et nous n'accepterons pour lui la pitié qu'après avoir obtenu justice.

Hégésippe Moreau fut enfant naturel, fleur de hasard, qui ne poussa ni dans un jardin, ni dans un parc, mais au bord de la route, à côté du blé ; fleur destinée à subir le sort de celle dont parle le poète latin, qui languit et meurt après avoir été brisée par la charrue. Il savait ce qui lui était réservé. Il l'a prédit dans le chef-d'œuvre intitulé : le « Gui de Chêne ». Ixus et Macaria sont les derniers enfants d'Hercule. Les fils de Déjanire, les Héraclides, ont seuls hérité de la force et de la stature de leur père. Ils vont consulter l'oracle de Delphes. Il s'agit de calmer la colère des dieux. La pythie désigne comme victime un fils d'Hercule. C'est Ixus, le faible enfant,

qui se dévoue. Ixus et Macaria ont eu pour mère Iole, dont Déjanire irritée se vengea cruellement. Le pauvre Ixus est repoussé par ses frères; il ne sait élever ni les statues, ni les autels, il rêve; il ne sait pas tendre un arc ni courir à travers les forêts pendant les longues chasses; il écoute le vent et les rossignols et pense à sa sœur Macaria, le seul être dont il soit aimé. Hélas! ces deux enfants doivent payer aux dieux les triomphes de leurs frères. Ils se sacrifièrent, et furent placés sur le même bûcher. Et « les habitants de Mycènes, » dit Moreau en finissant, « après avoir inauguré en triomphe la statue d'Hercule, au bord des mers, y surprirent un jour deux alcyons dans la peau du lion de Némée. Et voilà comment passèrent un jour, à travers un siècle antique, les deux plus belles choses de ce monde et de tous les siècles, la Poésie et la Vertu. » Les Héraclides représentent la force brutale et inflexible d'ici-bas; la pythie figure l'éternelle et aveugle destinée, la fatalité qui prend toujours les meilleurs: Ixus, c'est le poète lui-même, qui ne sut pas gagner sa vie au milieu de notre civilisation, forêt pleine de monstres, et Macaria, c'était l'amie d'Hégésippe Moreau, celle qu'il appelle partout « sa sœur », sa première protectrice à Provins, la seule consolation véritable qui l'ait accompagné dans ses épreuves.

Il rencontra plus d'une fois cette douce protection des femmes; il raconte à son amie qu'il reçut les caresses du monde; mais ces tutelles de fantaisie manquent souvent de constance. Moreau était ombrageux et fier, et ces

êtres charmants, qui croient qu'une de leurs paroles console et qui sont des anges quand elles ont la patience du bien, se fatiguent trop vite, hélas ! et trouvent la tâche ennuyeuse. « Ces gens-là me laisseront mourir de faim ou de chagrin, dit Moreau ; après quoi ils diront : c'est dommage ! et me feront une réputation pareille à celle de Gilbert. » Vous voyez qu'il était loin d'ambitionner cette célébrité de poète incomplet qui tire un relief de ses souffrances, et qui a besoin d'être plaint pour rester illustre.

Les premières années de Moreau s'écoulèrent dans une imprimerie de province ; ce fut son bon temps. Il le regretta souvent plus tard et ne quitta Provins qu'avec les angoisses des tristes pressentiments.

A Paris, l'existence fut cruelle pour lui, précaire, ballottée. Son âme était délicate ; ses instincts étaient élégants et le courage lui manqua plus d'une fois. Il connut des heures indignées, mais sans haine ; nous le montrerons quand nous feuilleterons son livre. Un rien le relevait ; un mot le ranimait ; une espérance le fortifiait, mais il retombait vite dans le désespoir. Il allait ainsi trébuchant, et perdant de son énergie chaque jour. Il descendit jusqu'au dégoût. Son biographe, M. Sainte-Marie-Marcotte, nous peint une phase pénible de cette vie, alors que Moreau vivait d'un pain de hasard, couchant sous les arbres du bois de Boulogne ou dans les bateaux amarrés sous les ponts. Il errait à travers Paris,

se laissant ramasser par les patrouilles, comme un vagabond, ne donnant pas son nom à la police, afin de s'assurer un gîte pour quelques jours. Le choléra arrive; Hégésippe Moreau entre à l'hôpital et défie le fléau, cherchant la mort sur le lit d'un cholérique. Tout cela est sombre, mais nous voyons, dans les lettres qu'il adresse à sa sœur, qu'il est le premier à s'accuser, le premier à se condamner.

Il arrive un jour à Provins, harassé, mourant, ayant fait la route à pieds. D'instinct, il regagnait le nid, le pays des joies de son enfance. Mais les illusions qui l'avaient bercé étaient mortes. Celle qu'il appelait « sa sœur » le reçut avec amitié, mais ils n'osèrent plus réveiller les rêves. Elle souriait toujours, car elle était certaine du triomphe de son poète; mais elle se tut. La devina-t-il alors quand il écrivit ces vers sur « la sœur du Tasse » :

« Oh! le siècle entendra les chants que je lui livre;
Il n'aura pas ouvert ma tombe avant mon livre;
Ce livre, proclamant votre sainte amitié,
D'un avenir conquis vous promet la moitié;
Et quand, sur nos tombeaux, relu par des voix tendres.
Voix de sœurs ou d'amants, il remûra nos cendres,
Nos spectres enlacés voltigeront près d'eux;
Nous ne ferons, ma sœur, qu'une gloire à nous deux. »

La gloire! en répétant ce mot vide et sonore,
Il sourit de pitié ; puis, d'espérance encore.
Il s'endormit, rêvant bonheur et gloire, mais
L'une arriva bien tard, l'autre ne vint jamais.

Ce voyage à Provins fut une halte passagère avant le dernier combat, avant la lutte suprême dont l'arène devait être Paris. Moreau essaie de travailler pour vivre; hélas! l'énergie est émoussée; il est trop tard.

Un moment arrive où la misère a tout à fait brisé les ressorts d'une âme; elle ne peut plus se relever. Des cœurs de femmes avaient essayé de le consoler; il rencontra des mains d'amis qui se tendirent vers lui, dans sa détresse. Il ne pouvait plus comprendre. S'il méconnut ces sympathies tardives, déclarons-le innocent. Il entrait dans cette nuit qui précède la mort; l'aigreur maladive engendrait la défiance en lui. Las d'avoir rencontré des indifférents, il ne vit plus que des ennemis. L'agonie morale fut longue. Il se jeta dans les excès. Sa pauvre santé ne pouvait pas longtemps résister. Il mourut à l'hôpital de la Charité, en 1838. Il était né en 1810.

Si nous avions affaire à un poète médiocre, ce serait ici l'occasion de se lamenter sur le sort de ce jeune homme qui s'éteignit dans le lit numéro 12, et l'on trouverait là une belle thèse pour accuser une société qui laisse périr de pareils enfants; mais nous avons mieux

à faire ; nous avons à prouver à cette société que son égoïsme et sa dureté ont été cruellement punis. Elle n'a pas sauvé Moreau; elle a permis que cet homme succombât misérable et désespéré; il lui a légué sa gloire, et, quelle que soit l'indifférence de la foule, elle ne peut pas refuser cet héritage.

Qu'on élève tant que l'on voudra des tombeaux et des statues à des personnages que, de leur vivant, on a criblés de distinctions et d'argent; qu'on entasse des oraisons funèbres sur des mémoires déjà lourdes et qu'on dépense la rhétorique à des panégyriques inutiles; tout cela ne fera jamais que des paroles et de la pierre, du marbre et du néant. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons au nom des poètes; ce n'est pas nous qui réclamerons pour eux de pareils honneurs ; en vérité, ce ne serait pas de l'orgueil que de les vouloir confondus en ces compagnies. Qu'ils dorment dans un coin de cimetière, au fond de ce trou que l'utilité publique est bien obligée de fournir pour se débarrasser d'un cadavre ! Puisque c'est là le cours des choses, subissons-le. N'humilions pas la vraie gloire en quêtant pour elle des distinctions qu'on lui refuse. Ce qui est véritablement durable peut se passer de ces comédies de la dernière heure. Il n'y a à Paris, ni Westminster, comme à Londres, ni Santa-Croce, comme à Florence ; ici, quand nous avions un Panthéon nous n'avons jamais pu trouver pour lui qu'un fronton et qu'une légende. Nos honneurs appartiennent à qui sait les prendre ; nous n'avons d'ovation que pour le triomphe.

et d'acclamations que pour le bruit. Consolons-nous. Une plainte serait un hommage à ces pompes extérieures que les poètes ne connaîtront jamais. Si petit que soit leur livre, leur âme immortelle subsiste en lui. Un mot est écrit dessus; c'est l'épitaphe du génie : « Myosotis », « Ne m'oubliez pas. »

Vous est-il arrivé de dire à des indifférents que Moreau était mort jeune, à l'hôpital, dans la misère, et d'ajouter qu'il avait du talent? Pauvre garçon! vous aura-t-on répondu : il aurait pu faire quelque chose! c'est un malheur qu'il n'ait pas travaillé. C'était un paresseux! quel dommage!

Et votre interlocuteur ne se montrait pas sévère pour cette paresse; aux yeux du vulgaire, la fainéantise est une des qualités du poète, tel qu'il se le figure; c'est le cachet distinctif, le signalement du rêveur, enfant gâté auquel il ne faut que des rentes et du beau temps, oiseau insouciant, rossignol amoureux du soleil, et autres niaiseries absurdes.

Voilà ce qu'on est sûr d'obtenir en essayant d'intéresser à la destinée d'un poète, quand on ne veut insister que sur ses infortunes. Devant le public, il faut cacher ces plaies matérielles, ouvrir le livre, prouver le talent et attendre. Si vous n'êtes pas compris, c'est votre faute. Pourquoi vous adresser à des intelligences qui ne vibrent pas? Si vous sentez jaillir une émotion, si vous parvenez à frapper quelques esprits par les beaux vers que vous leur faites connaître, et qu'alors on vous demande ce qu'est devenu ce jeune poète, et pourquoi il n'écrit plus,

fermez le livre, et dites la vérité. C'est le moment. Et la société reçoit le soufflet qu'elle mérite. Vous enfoncez un remords dans l'âme de vos auditeurs et vous leur imposez une admiration de plus. En agissant autrement, vous ne parviendrez jamais qu'à réveiller cette pitié banale qu'inspirent toutes les misères que l'on est sûr de ne plus avoir à soulager.

Tout l'intérêt dont on a entouré Escousse et Lebras, par exemple, ne s'attachait et ne devait s'attacher qu'à leur mort. Que reste-t-il d'eux? Rien. Une strophe d'adieu tout au plus. Une ambition empressée et imprudente, un orgueil exagéré les poussa au suicide. On ne leur doit que le deuil du respect, aussi bien qu'à Malfilâtre dont le nom nous a été transmis par un vers de Gilbert :

> La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

Hégésippe Moreau, malgré ses faiblesses apparentes, bien qu'il ait eu des heures où il chercha la mort, Moreau refusa cette façon violente de se débarrasser de la vie. Il y songea et ne voulut pas. Plus d'une fois les flots de la Seine, qui le berçaient pendant des nuits d'angoisse, l'appelèrent de leur voix sombre et l'attirèrent par leur vertige; plus d'une fois le désespoir lui glissa dans la main le poison de Chatterton ; il sut résister à ces tentations. La misère, comme une vieille fée, le torturait

à plaisir ; mais, en ricanant, elle lui soufflait les conseils d'une énergie mystérieuse : « Laisse-toi faire, lui disait-elle ; j'accomplis ma tâche ; je te ronge ; je te dévore ; je te tuerai ; mais sois patient et ne songe point à m'échapper ; c'est là l'épreuve. Je garde dans mon grenier toutes les âmes débiles qui ont voulu se sauver devant moi : c'est ma proie éternelle. Je suis l'huissier de la vie ; elle est inflexible ; tu n'as pas su travailler ; tu es à moi. Mais si tu ne veux pas écraser le papillon, ne brise pas ta chrysalide ; laisse-moi l'ouvrir et tu t'envoleras dans la gloire ! »

Le poète comprit ces confidences de la misère et il ne se laissa pas séduire par l'attrait d'en finir vite. S'il ne lutta point comme un héros, il ne déserta pas du moins le champ de bataille. Il a repoussé ce genre de mort qu'on appelle le suicide ; repoussons en son nom le genre de célébrité qui y est attaché. Le temps de la vraie gloire est venu pour lui ; c'est toujours une expression mélancolique que celle-ci : Le temps est venu ! Cela signifie toujours retard, et c'est la plus sombre formule de lenteur que je connaisse. Ce vieux temps ne fait pas sa besogne assez vite ; il n'est pas aussi pressé que nous le sommes ; c'est dommage ; mais il est juste. Pour rabaisser et pour relever, il arrive toujours, souvent à l'heure où la prescription semble être acquise au coupable et où l'oubli semble avoir enfoui la victime, mais il vient.

Hégésippe Moreau a laissé un livre, un bien petit livre où se trouvent réunis tous les genres, la grâce, la ten-

dresse, l'esprit, la satire; il est ému, railleur, gai, épique et toujours maître d'une forme qui est bien la sienne et doué d'une inspiration puisée directement aux sources de la poésie; il n'imite personne et ne ressemble à personne.

La voilà devant nous, cette lyre; nous allons en essayer les cordes. Je citerai beaucoup de vers; vous me pardonnerez, je l'espère, en m'écoutant. Après m'être avancé comme je l'ai fait et m'être fait fort de vous prouver que nous nous occupons d'un grand poète, vous m'accorderez l'attention dont j'ai besoin pour faire passer en vous ma persuasion; j'ose y compter.

En politique, Hégésippe Moreau avait accepté la tradition révolutionnaire.

En 1830, ce paresseux prit les armes et se battit. « Ma sœur, ma sœur, » écrit-il à son amie de Provins, « j'ai tué un homme, mais j'en sauverai un autre. » Et il arrache à la mort un soldat suisse.

En 1833, il publia une satire intitulée : « le Parti Bonapartiste, » adressée à Joseph Bonaparte. Je n'en dirai rien; elle est fort belle et bonne à lire. Je garderai le même silence à propos de la pièce adressée « à Henri V ». Je pourrais vous faire applaudir des extraits de cette dernière, mais j'aurai le bon goût de passer ce morceau sous silence. Je n'aime pas les entraves, mais il me déplairait, dans cette circonstance, d'être trop libre. Je vous recommande cette satire comme la précédente. Si j'avais pu parler de l'une, j'aurais parlé de l'autre.

Merlin de Thionville meurt, et Moreau sent s'allumer sa verve et il chante un « sunt lacrymæ rerum » d'une énergie incomparable.

Puissant par la parole et puissant par l'audace,
Il résume en lui seul l'époque à double face
Que, d'une explosion de gloire, deux volcans
Éclairaient à la fois, la tribune et les camps.
Fallait-il dégrader Dumouriez ou Custines?
Rallier au drapeau des légions mutines?
Réveiller dans nos rangs la victoire qui dort,
Et noyer dans le Rhin les Pharaons du Nord?
Carnot montrait du doigt la frontière entamée,
Et Merlin y tombait, pesant comme une armée.
Dans leur métier de feu qu'il n'avait point appris
Il révélait un maître aux généraux surpris;
Debout, le sabre en main, sur l'affût oratoire,
La veille du combat décrétait la victoire,
Et, dans les rangs prussiens, plongeant seul bien souvent,
En rapportait le droit de crier : En avant!
Puis, des bords enflammés du Rhin ou de la Sambre,
Quand un coup de tocsin l'appelait à la Chambre,
Plus intrépide encor dans un nouveau danger,
Sur l'ardente Montagne il revenait siéger.

Tournons quelques pages et lisons les derniers vers de ce morceau :

A l'anathème, un jour, substituant l'éloge,
On fera de leurs noms un saint martyrologe;

Un jour on votera des honneurs immortels
A leurs tombeaux maudits transformés en autels.
Mais nous, dont le cœur chaud repousse un froid système,
Nous, peuple, qui voulons la liberté « quand même! »
Devançons l'avenir, et, d'un pieux accueil,
Honorons ces proscrits au moins dans le cercueil.
Qu'en guise de cyprès, le chêne populaire
Prodigue à leur sommeil son ombre séculaire.
Décoré de leurs noms, pavoisé de drapeaux,
L'arbre poussera bien dans le champ du repos;
Car du tronc à la tige une chaude poussière
Circulera, changée en sève nourricière;
Dans chacun des rameaux qui frissonnent au vent,
Nos fils vénèreront un ancêtre vivant,
Et le soir, attentifs aux conseils que leur donne
Un prophète semblable à celui de Dodone,
Aux jours de grande alarme ils diront, à genoux :
Mânes de nos aïeux, que faire? Inspirez-nous...

Un ancien conventionnel vivait retiré à Provins, Hégésippe Moreau lui adresse une épître où sa jeune âme s'enivre encore des anciens jours :

La sainte Liberté, naissante au jeu de Paume,
Comme Cincinnatus, l'enleva sous le chaume.
Certes ce n'étaient pas alors de vils crétins
Qui de la noble France agitaient les destins;.
Des écoliers barbons, tremblants sous la férule,
Automates mouvants sur la chaise curule,

Bétail que le pouvoir engraisse de ses dons,
Bâillonne d'un frein d'or et sangle de cordons
Alors les députés haranguaient les tempêtes,
Ballottaient au scrutin leurs boules et leurs têtes;
Le bourreau ramassait tous les partis tombants;
La Mort, à plein sillon, fauchait entre les bancs;
Le tocsin dans la Chambre étouffait la sonnette,
Et l'émeute y frappait à coups de baïonnette...

Moreau rappelle alors le courage de l'ancien conventionnel qui

..... osa pour Capet armer sa boule blanche,
Au pied de la Montagne affronter l'avalanche,
Et, bravant du malheur le contact dangereux,
Coudoyer sans pâlir les Girondins lépreux.

Ces divers morceaux faisaient partie d'une publication que Moreau avait entreprise en province, sous le titre de « Diogène » ; il fit paraître quelques numéros, rencontra des sympathies en petit nombre, recueillit quelques souscriptions et dut bientôt renoncer à continuer.

Poète infortuné, sous ta plume prudente,
En vain tu retiendras l'épigramme pendante;
A chaque livraison, un jury menaçant
Donnera la torture au poème innocent :

Il flairera partout des délits et des crimes,
Ainsi qu'un or suspect contrôlera tes rimes,
Et les fera sonner tour à tour, à dessein
D'en tirer quelque bruit ressemblant au tocsin.
On montrera du doigt à la foule ignorante
L'injure personnelle à chaque mot flagrante,
Un magistrat, dit-on, par l'un est bafoué;
L'autre frappe un notaire, et l'autre un avoué ;
L'autre un bourgeois du lieu, colossal d'importance,
Dont toi seul n'avais pas soupçonné l'existence.
Lances-tu des cailloux aux Goliaths des cours?
Sur quelque front obscur ils ricochent toujours.
A la face des rois jettes-tu de la boue?
Un maire et deux adjoints vont s'essuyer la joue,
Et des officieux, en grimaçant l'effroi,
Te parleront tout bas du procureur du roi...

Il fallut donc que Moreau quittât l'arène; il jeta un adieu derrière lui, en lançant la menace du poète irrité qui espère trouver une tribune à Paris.

Qu'on m'enchaîne! ma voix est libre, c'est assez!
Tant qu'on n'osera pas, comme aux siècles passés,
Par le fer et la flamme étouffer le blasphème,
Il faudra qu'on m'entende; et, dussé-je moi-même
Quêter des auditeurs, comme ces troubadours
Dont l'orgue savoyard nazille aux carrefours,

J'ameuterai le peuple à mes vérités crues;
Je prophétiserai sur le trépied des rues...
Chaque mur, placardé d'un vers républicain,
Sera pour mes lazzis le socle de Pasquin.

C'était là un grand rêve, mais il ne put le réaliser. La vie le ballotta si cruellement qu'il n'eut que des moments furtifs pour écrire. Il jette des hexamètres flamboyants par intervalles; ce ne sont que des éclairs. Il fut haineux, dit-on. Nous serions presque tenté de soutenir le contraire. Qu'il ait été coupable ou non de la destinée qu'il subissait, il faut la prendre et la juger ce qu'elle était. Les saisons avaient une signification terrible à ses yeux. L'été, c'était le soleil; mais quel soleil! Avec toute sa poésie, qui lui échappait, à Moreau, moins qu'à personne, l'astre réchauffant représentait un vêtement. L'hiver, c'était le froid, et, comme l'oiseau, il ne pouvait fuir vers d'autres climats, ni échapper aux angoisses de la saison rigoureuse. Donnons tort à son imprévoyance, à sa paresse, je le veux bien; mais mettons-nous à sa place et prenons le morceau où il a mis le plus d'amertume, et, après l'avoir lu, si nous rentrons en nous-mêmes, et si nous voulons être justes, nous trouverons le poète indulgent. L'hiver arrive; il regrette les beaux jours.

Les beaux jours sont passés; qu'importe! heureux du monde,
Abandonnez vos parcs au vent qui les émonde;

Tombez de vos châteaux dans la ville, où toujours
On peut avec de l'or se créer de beaux jours.
Dans notre Babylone, hôtellerie immense,
Pour les élus du sort le grand festin commence.
Ruez-vous sur Paris comme des conquérants;
Précipitez sans frein vos caprices errants.

. . . .

Mais pour bien savourer ce bonheur solitaire
Qu'assaisonne d'avance un jeûne volontaire,
Ne regardez jamais autour de vous, passez
De vos larges manteaux masqués et cuirassés,
Car, si vos yeux tombaient sur les douleurs sans nombre
Qui rampent à vos pieds et frissonnent dans l'ombre,
Comme un frisson de fièvre, à la porte d'un bal,
La pitié vous prendrait, et la pitié fait mal.
Votre face vermeille en deviendrait morose,
Et le soir votre couche aurait un pli de rose.
Tremblez, quand le punch bout dans son cratère ardent,
D'égarer vers la porte un coup-d'œil imprudent;
Vos ris évoqueraient un fantôme bizarre,
Et vous rencontreriez face à face Lazare
Qui, béant à l'odeur, voudrait et n'ose pas
Disputer à vos chiens les miettes du repas.
Eblouissant les yeux de l'or qui le blasonne,
Quand votre char bondit sur un pont qui résonne,
Passez vite, de peur d'entendre jusqu'à vous
Monter le bruit que font ceux qui passent dessous.
Car voici le moment de la débâcle humaine;
La Morgue va pêcher les corps que l'eau promène;

L'égoïsme, en sultan, jouit et règne; il a
Des crimes à cacher, et son Bosphore est là...

J'abrége à regret. Voilà les vers qui ont fait dire que Moreau était haineux. Alors, j'ai une confession à faire : je dois déclarer que j'aime le poison et que je suis une espèce de Mithridate littéraire, car des lectures pareilles nourrissent mon esprit et me rendent meilleur. La note du poète est juste, et c'est l'harmonie même de cette vibration qui ennuie. On n'admet pas la poésie qui fait penser ; c'est celle-là que je recherche et que je préfère. Et je ne me trompe pas aux intentions malsaines ni aux déclamations discordantes. Voulez-vous un exemple? Prenons un écrivain dans toute sa gloire, qui vécut au milieu du désordre, mais qui fut toujours riche. Saisissons une de ses réflexions au passage ; la voici : « Dans la vallée du Rhône, je rencontrai une garçonnette presque nue, qui dansait avec sa chèvre ; elle demandait la charité à un riche jeune homme bien vêtu qui passait en poste, courrier galonné en avant, deux laquais assis derrière le brillant carrosse. Et vous vous figurez qu'une telle distribution de la propriété peut exister? Vous pensez qu'elle ne justifie pas les soulèvements populaires? » Sans entrer dans le fond de la question, je prétends que cette phrase est une calomnie, et c'est un grand bonheur qu'un homme comme Moreau ne l'ait pas écrite. Elle pèserait sur sa mémoire. Laissons-la à Châteaubriand et poursuivons. On s'indigne contre Hégésippe Moreau ; ce n'est

pas pour lui qu'il plaidait. Écoutez dans quel sentiment il termine sa pièce :

Ainsi je m'égarais à des vœux imprudents,
Et j'attisais de pleurs mes iambes ardents.
Je haïssais alors, car la souffrance irrite ;
Mais un peu de bonheur m'a converti bien vite.
Pour que son vers clément pardonne au genre humain
Que faut-il au poète ? Un baiser et du pain.
Dieu ménagea le vent à ma pauvreté nue ;
Mais le siècle d'airain pour d'autres continue,
Et des maux fraternels mon cœur est en émoi.
Dieu, révèle-toi bon pour tous comme pour moi.
Que ta manne en tombant étouffe le blasphème ;
Empêche de souffrir, puisque tu veux qu'on aime !
Pour qu'à tes fils élus, tes fils déshérités
Ne lancent plus d'en bas des regards irrités,
Aux petits des oiseaux toi qui donnes pâture,
Nourris toutes les faims ; à tout, dans la nature,
Que ton hiver soit doux ; et, son règne fini,
Le poète et l'oiseau chanteront : Sois béni !

Je souhaiterais à ceux qui parlent dans les chaires une éloquence pareille pour prêcher la résignation.

L'âme du poète était généreuse. Il avait un attrait pour les causes vaincues : il eut l'audace imprudente d'écrire un chant funèbre sur les victimes des 5 et 6 juin 1832.

Ces enfants, qu'on croyait bercer
Avec le hochet tricolore,
Disaient tout bas : il faut presser
L'avenir paresseux d'éclore ;
Quoi ! nous retomberions vainqueurs
Dans les filets de l'esclavage !
Hélas ! pour foudroyer trois fleurs
Fallait-il donc trois jours d'orage ?

Vous vous rappelez Lacenaire, ce scélérat qui griffonna quelques couplets dans sa prison. Vous avez peut-être oublié que le public parisien s'engoua un moment pour cette muse des bagnes. Jugez ce que Moreau dut souffrir en assistant à cette curiosité excitée par Lacenaire.

Les mains de ce lépreux dégoûtant d'infamies
Tombaient à son réveil entre des mains amies,
Et les journaux du temps, souillés de ses envois,
A nous dire sa gloire enrouaient leurs cent voix.
Pour enivrer cet homme et son pâle complice,
Si l'on eût annoncé, la veille du supplice,
A Paris, où l'hiver fait grêler tant de maux,
Un raout au profit des assassins jumeaux,
La charité dansante, avare de centimes,
Eût secoué de l'or à ce « bal des victimes ».
Que dis-je ? la comtesse, au sortir de son bain,
Caressait dans son cœur le hideux chérubin,

Et sous un pli coquet, à travers les gendarmes,
Lui glissait cachetée une aumône de larmes.
O femmes de Paris! sur son grabat désert
Un sourire de vous aurait sauvé Gilbert!

Moreau lança contre Paris cet anathème qui ne fut pas lu. Il releva la dignité du poète, et ne fut pas écouté. Je comprends et j'excuse, dit-il, Salvator Rosa et Villon.

Mais tuer sans combat, égorger qui sommeille,
Ramasser un écu dans le sang d'une vieille,
Et pouvoir dire après : Je suis poète!... Non!
Car il ne suffit pas, pour mériter ce nom,
D'emprunter au public de banales pensées
Qu'on rejette au public en phrases cadencées.
Le poète, amoureux du bien comme du beau,
Attend deux avenirs par-delà le tombeau,
Et riche, en vieillissant, de candeur enfantine,
N'a rien à démêler avec la guillotine.
Le poète ne voit qu'un seul bourreau de près :
Le malheur! ou frappé par d'iniques arrêts,
S'il meurt, c'est en martyr, et le ciel est en fête,
Et personne ici-bas ne dit : Justice est faite!
Interrogez Sanson : depuis qu'André Chénier
D'un sang si précieux parfuma son panier,
Jamais son doigt savant, Thémis en soit bénie!
Sur un front condamné ne palpa le génie.
C'est un roi qu'un poète... et la hache des lois
Tua Chénier du temps que l'on tuait les rois.

Hégésippe Moreau composa aussi des chansons qui, pour la plupart, sont des chefs-d'œuvre. Je ne puis vous les lire toutes. Hélas! j'ai déjà fait beaucoup de citations, mais je veux vous montrer Moreau tout entier. Ouvrez le « Myosotis » et lisez au hasard : « la Princesse, la Fermière, le Baptême, les Voleurs » et tant d'autres. J'en choisirai une qu'il a intitulée « les Cloches » :

Par ma fenêtre s'est enfuie
L'Illusion, et pour jamais!
Doux rêves, adieu! Je m'ennuie
Au son des cloches que j'aimais!
D'interpréter leur babillage,
Poète, à seize ans, j'eus le don.
Pour fêter le saint du village,
Les cloches disaient : Allons donc!
Arrivez donc! (*ter.*)

Mais je suis peu dévot, et même
Il me souvient d'avoir osé
Faire un gai repas en carême,
Repas d'amis bien arrosé.
Hommes de Dieu, point de reproches :
Il excuse un jour d'abandon;
Puis... c'était la faute des cloches
Qui nous répétaient : Allons donc!
Grisez-vous donc! (*ter.*)

Quand je donnai mon cœur à celle
Qui n'en veut plus, et l'a toujours,
Le tocsin même et la crecelle
Parlaient aux vents de nos amours.
A l'ombre des bois, sur la mousse,
Rêvant mieux que sur l'édredon,
Nous entendions, de leur voix douce,
Les cloches nous dire : Allons donc !
    Aimez-vous donc! (*ter.*)

Puis j'arrivai, jeune et plein d'âme,
Dans la grand'ville en pèlerin ;
Le « Te Deum » de Notre-Dame
Alors berçait un souverain ;
Mais à fêter sa bienvenue
Quand on fatiguait le bourdon,
J'espérais, moi ! car, dans la nue,
L'airain grommelait : Allons donc !
    Armez-vous donc! (*ter.*)

Pour moi tes cloches, pauvre France,
N'ont plus un langage aussi clair ;
D'amour, de gloire et d'espérance,
Pour moi, rien ne parle dans l'air.
Je n'entends, comme tout le monde.
Qu'un éternel drelin dindon.
Que la République vous fonde !
Cloches bavardes, allons donc !
    Taisez-vous donc! (*ter.*)

Je veux vous lire encore deux morceaux de grâce et de mélancolie ; je les choisis complets, afin de ne rien enlever à ce poète qui composait si bien ses pièces et savait si habilement encadrer sa pensée. Ce sont deux courtes élégies : « Sur la mort d'une cousine de sept ans » et « la Voulzie ». Je commence par les vers adressés à l'enfant :

Hélas! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons, que, sur toi rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu ;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte...
Hélas ! si j'avais su !

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce ;
Sous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse ;
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants ;
Et j'aurais fait tenir, dans ta petite vie,
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heureux de cent ans!

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière,
Dans les bois pleins de chants, de parfum et d'amour;
J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille ;
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis, quand le vieux Janvier, les épaules drapées
D'un long manteau de neige, et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant accourt;
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore,
Quand, tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains je vis tomber le livre;
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...
Hélas! si j'avais su!

Je vous ai dit que Moreau avait passé les meilleurs jours de sa vie à Provins et dans ses environs. « La Voulzie » est le nom d'une petite rivière de ce pays. Mais laissons parler le poète; il vous le dira mieux que moi :

S'il est un nom bien doux, fait pour la poésie,
Oh! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine,
Un géant altéré le boirait d'une haleine;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.

Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et, dans son lit de fleurs, ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ces vagues sons;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » Dieu me le doit toujours!
C'était mon Egérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère!
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla,
Plus de frayeur ; Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos! » Chimère!
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins;
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment ; et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré!
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,

Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

Hégésippe Moreau a laissé quelques contes en prose. Ils sont tous d'une originalité simple, et écrits de ce style sans efforts et sans recherche qui est la perfection de l'art. Ces nouvelles sont au nombre de cinq, et le tout ne tient pas cent pages. Il les écrivait pour « sa sœur » et en publia deux ou trois dans des journaux de demoiselles. Et, à ce propos, nous trouvons dans les lettres de Moreau, qui ont été recueillies par fragments, une phrase qui renferme un des détails les plus navrants de nos mœurs littéraires actuelles : « J'ai fait un article en prose pour une Revue, dit-il ; s'il est publié, on me paiera le second. »

Hégésippe Moreau manqua de volonté et d'énergie, ayons le courage de le répéter ; il se livra à la défaillance qui dégrade, mais jamais il ne se montra fier des côtés indignes de sa vie. Il ne se posa pas en cynique et conserva toute la noblesse de son âme. Il lui demanda pardon, à cette âme, avant de la remettre à Dieu :

Veuf d'une sainte amie,
Quand du plaisir j'éprouvai le besoin,
De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin.

Il est impossible de mettre plus de délicatesse dans un regret. Il n'a pas essayé de poétiser des Manons et des Ninons d'aventure, et n'est pas arrivé à la postérité entouré d'un groupe de mauvaise compagnie. Il n'a pas exalté des amours de passage et ne s'est pas présenté devant le paradis lumineux de la gloire avec le cortége des Vénus vulgaires, le verre en main, la démarche incertaine, et couronné des roses fanées de l'orgie comme un triomphateur aviné. Le poète est l'homme d'une tendresse ; il le savait : son cœur n'avait pas eu d'amour. Il est entré au pays des Béatrice et des Laure, chétif et seul, appuyé sur l'amitié de celle qu'il appelait sa sœur, le front ceint d'un maigre laurier qui n'avait pas fleuri pendant sa vie.

Hégésippe Moreau semblait avoir deviné que sa renommée se ferait un jour, et il évita de se draper dans les haillons de misère sous lesquels on a voulu l'étouffer depuis. Il souffre, mais il ne le dit qu'à « sa sœur », et la tendresse voile toujours la plainte. « Ma chambre est petite et froide, écrit-il à sa protectrice, pendant le rigoureux hiver de 1829, mais la nuit j'enveloppe mon cou d'un mouchoir qui a touché le vôtre, et je n'ai plus froid. » Moreau conserva jusqu'à la fin une attitude digne de la postérité; il ne vida jamais une coupe en fanfaron et ne défia pas la gloire qui n'aime pas les scandales et repousse les souillures. Cet orgueil ombrageux, qui tout d'abord choque en lui, fut sa sauvegarde. Son peu d'énergie en face des problèmes pratiques de l'existence ca-

chait un danger. S'il n'eût pas été aussi fier, il se serait laissé apprivoiser insensiblement; illusion par illusion, délicatesse à délicatesse, il en serait arrivé à rire des autres d'abord, puis de lui-même. Il n'est pas de plus horrible grimace que cet éclat de rire dégradé. Je n'entends que lui à mes oreilles. Combien rencontrons-nous de gens qui le cherchent sur notre figure, dans la rue, ce rictus des Augures, et qui voudraient bien nous faire rire sur ce qu'ils ont fait et nous rabaisser aux parades de la bassesse!

N'ayons point d'esprit, et prenons cette vie au sérieux; c'est loin d'être une farce.

Hégésippe Moreau eut le bonheur de rester enfant, timide et facile à effaroucher, tout espoir ou tout désespoir, souffrant à la fois du cœur et de l'esprit pour un coup de vent ou pour un coup de poignard, pour une caresse un peu brusque ou pour une blessure. Une fois plongé dans ses abattements, il était sauvé; rien ne l'atteignait plus; il était rentré en lui-même. Ces natures-là sont douées de la force des faibles, de la protection accordée à ceux qui n'ont pas de défense. Pourquoi la sensitive ferme-t-elle toutes ses feuilles quand on la touche? Afin de n'éprouver qu'une douleur et de repousser toute approche en cédant au premier contact.

Dans le livre d'Hégésippe Moreau les convictions se tiennent droit; il s'y montre reconnaissant envers ceux qui lui furent bons, et l'amertume de son vers est toujours corrigée par un pardon suprême.

Il a traversé « l'Enfer », comme Dante, la tête ferme sous l'auréole tremblotante, avec un ange à ses côtés, doux et cher guide, « dolce guida e cara » ; il fit sa route en bas, dans le monde sans fin, amer, « per lo mundo senza fine amaro », et sa robe n'a pas gardé trace des fanges qu'il a parcourues.

L'arbre est mort maladif et flétri ; mais le fruit est resté intact. C'est là que l'on apprécie la vraie grandeur du poète, lorsque la vie ne gâte pas l'œuvre. Voilà l'épreuve du génie. Je vous ai dit que cet homme avait été malheureux ; j'ai fait la part de ses fautes dans son infortune ; je le devais. Mais tous ces détails, j'aurais voulu pouvoir vous les laisser ignorer. Le livre me suffisait ; il ne fallait tout simplement que le lire, et vous auriez dit, comme moi, en finissant, qu'il est bon de relever cette statue enfouie et de la proposer pour modèle aux jeunes poètes. Tout cherche à nous corrompre. La Destinée elle-même se met de la partie et veut gâter les intelligences. La Tentation se fait charmante. La vieille fable du loup et du chien se répète tous les jours sur les boulevards. Ce sont des camarades gros et gras qui rencontrent leurs anciens compagnons, « cancres, hères et pauvres diables », comme dit La Fontaine, et qui leur parlent de « franches lippées », d'os de poulets et de pigeons, et de caresses. Que faut-il pour mériter une si belle vie ? Presque rien : aboyer après quelques mécontents, faire le gentil à table et danser devant les oisifs. Le cou pelé n'apparaît plus guère, car ce n'est pas un

grossier collier qu'on porte; c'est une faveur rose, un ruban léger et tentateur. Je sais gré à Moreau d'être resté grognon et de dure approche. Car il est juste de remarquer que si Moreau ne sut pas se dompter lui-même et se vaincre au point de défier toutes les servitudes au prix desquelles on gagne son pain, s'il ne sut pas, par la soumission de la patience, rendre les délicatesses de son âme invulnérables aux affronts et inaccessibles aux répugnances, il est juste d'ajouter qu'il n'y a pas trace dans sa vie d'une faiblesse de caractère, ni d'une débilité d'honneur.

Son humeur farouche lui fut nuisible d'un côté, mais le sauva d'autre part. Et il n'est pas douteux que la tentation n'ait mis sur son chemin des recruteurs de probité et des racoleurs de conscience. Le poète qui a pleuré les victimes de juin et qui a écrit la belle ode intitulée « 1836 », celui qui a attaqué le parti bonapartiste et le parti des Bourbons, celui-là n'était pas un homme habile; il chantait la Liberté, rapsode insouciant, sans gîte et sans pain. Les idées qu'il célébrait n'ont jamais enrichi leurs défenseurs; il ne ménageait personne et ne flattait aucune réserve. C'était donc une précieuse recrue pour les acheteurs de talents, les bienfaiteurs qui viennent à propos et qui ont la prétention de n'accepter que la plume et de laisser la conscience, c'est-à-dire qui paient sans prendre livraison et emmagasinent après avoir posé leur estampille. Ces trafics ont eu lieu de tout temps et nous savons plus d'un poète dont la verve avait moins de

force que celle de Moreau et dont on paya le silence.

La moralité de cette existence, c'est qu'aucun attrait ne s'attache aux malheurs qui l'ont accablée. Rien à envier, rien qui séduise. La misère n'y est pas dorée, et une fausse insouciance n'en voile pas les erreurs. C'est un spectacle qui porte son enseignement. Cette fin n'a rien de vertigineux et n'appelle pas les lamentations stériles. La société ne devait rien à Moreau ; il lui avait déclaré la guerre ; il avait attaqué ses préjugés et ses despotismes ; il lui avait jeté un défi qui s'est perdu dans le silence, mais qui retentit aujourd'hui. Il fut un volontaire de la Révolution. Les maîtres et les occupants de cette vie ne lui devaient rien. Son œuvre subsiste ; laissons-lui le soin de le venger. Il serait mauvais d'habituer notre génération à des plaintes qui ressembleraient à des requêtes. La dignité humaine est entourée de piéges qu'il est bon de signaler, quand on les voit. Un livre bien fait est une sommation ; il s'impose, et j'aime mieux qu'il en soit ainsi.

Hégésippe Moreau mérite, il me semble, l'étude que je lui ai consacrée. Le talent du poète nous avait paru trop sacrifié à la vie de l'homme. J'ai essayé de rétablir l'équilibre. J'ai fait deux parts dans cette existence : j'ai laissé la légende banale à l'hôpital, et j'en ai dégagé une figure pour laquelle je vous ai demandé l'apothéose. Une fois la distinction bien établie, je pense que Moreau est un bon exemple à présenter à la jeunesse.

Le médecin, chargé de la clinique littéraire, peut ap-

peler tous ses élèves au lit du malade. Il n'y a pas de contagion à craindre. Les enseignements qu'ils y recueilleront seront salutaires. Sur le front de cet enfant amaigri ils liront une confiance attristée. Le mourant leur parlera comme un jeune immortel qui sent déjà son âme libre ; il leur fera sa confession publique et leur apprendra que le travail est la grande loi d'ici-bas et que la patience est la mère de la liberté. Il leur avouera ses défaillances et ses découragements et les détournera de ses faiblesses.

« Je n'ai pas su lutter, dira-t-il, et je suis un peu coupable de ma défaite. Né poète, j'étais condamné à l'héroïsme ; j'ai faibli, j'ai voulu la paie de ma journée avant le soir, et j'ai hâté mon heure.

« O vous tous qui êtes ici, ne célébrez pas cette scène à laquelle vous assistez ; ne chantez pas ce grabat d'agonie ; ces incantations portent malheur. N'implorez pas la pitié en ma faveur et ne changez pas ce lit en char de triomphe. Profitez de la leçon : vivez mieux que moi, et pensez aussi fermement. Les causes que j'ai défendues ont des ennemis redoutables ; défendez-les à votre tour contre les mêmes adversaires ; mais que la réputation ne soit pas une aumône, et que la gloire ne vienne jamais par charité. Obtenez justice. Adieu ! et ne m'oubliez pas ! » Et, de sa main défaillante, le mourant jettera sur son drap de mort quelques brins de myosotis.

AUGUSTE BARBIER

13.

VI

AUGUSTE BARBIER

On passe souvent dans la rue à côté d'un homme illustre, sans être averti par une émotion; on ne devine pas le génie et on le coudoie avec indifférence. Si l'on se retourne, c'est pour prêter sa curiosité à un marchand d'orviétan qui porte un casque empanaché et fait la parade devant les badauds, au son de la musique. Nous sommes excusables peut-être de ces erreurs machinales: l'œil est un organe brutal. Mais que dans le domaine de l'intelligence, il en soit ainsi, que nous permettions à notre esprit de méconnaître ce qu'il doit admirer et de livrer toute son attention aux exhibitions bruyantes des charlatans, voilà ce que je trouve triste.

Il existe un homme dont la vie a été constamment honnête, modeste et sage, qui se tient à l'écart, fidèle à ses pénates, n'ayant jamais cherché à mettre en avant sa personnalité, cachant son individualité à une époque où chacun se produit dans une arrogance importune, un

poète qui a eu raison avant tous et contre tous, et qui semble survivre à une inspiration brûlante qui a glorifié ses lèvres, comme ce charbon de feu dont le prophète reçut le baiser.

Quand on fait le compte de nos réputations contemporaines, on cite les noms que l'on fait toujours passer les premiers, par admiration, par respect humain ou par habitude, les noms de Lamartine et de Hugo ; puis vient le défilé des poètes de second ordre, puis les célébrités viagères, puis les vogues du moment. C'est comme une distribution de prix dans les petites pensions ; on récompense d'abord ceux qui méritent d'être récompensés, puis ceux qui pourraient le mériter ; puis on fait la part de la faveur, de l'encouragement, de l'intérêt de la maison ; et en fin de compte, toutes les couronnes se ressemblent et tous les prix se valent. Les petites coteries littéraires ont en cela un rapport parfait avec les familles de bourgeois qui assistent aux fêtes scolaires de fin d'année ; elles ne jugent pas le travail et ne comparent point les intelligences ; elles constatent le succès, et s'en vont satisfaites du résultat.

Il est bien rare que, dans ces glorifications du souvenir, on pense à Auguste Barbier et qu'on lui donne une place dans ces apothéoses improvisées ; il est bien rare qu'on l'admette au rang des élus, et pourtant cet homme a écrit un livre qui vivra, en dépit des oublis dédaigneux et des engouements absurdes et passagers, un livre qui, au milieu de la grande débâcle littéraire, surnagera, d'a-

près une loi que je veux croire infaillible, loi qui protége et conserve au monde les œuvres où vit une passion honnête, énergique et saine. Croyez-vous que ce soit un simple hasard qui ait amené Tacite entre nos mains? Le livre de Barbier est à la fois un monument littéraire et historique. Il porte l'empreinte d'un temps et doit transmettre aux générations qui nous suivent le retentissement de cet'e époque.

J'ai cru utile et à propos de vous parler d'un poète que l'on n'a pas enivré d'éloges jusqu'à ce jour. J'ai peu le souci de me conformer à la mode, d'encenser la vogue, d'applaudir l'actualité, et j'ai le malheur ou le bonheur d'aimer à remonter souvent le courant des admirations. Ma tâche aujourd'hui est semée d'obstacles. Je vais exprimer un jugement oral et public sur un homme vivant; je sais qu'un entretien est plus délicat qu'un article écrit; mais je me sens assez fort et assez convaincu pour n'éprouver aucun embarras. J'apporte de la sincérité et de la justice dans mon opinion. La vie littéraire du poète que j'ai choisi se présente à nos yeux si nettement que je n'ai pas à craindre de choquer ceux qui l'aiment.

Une autre gêne, et plus grave, celle-là, me préoccupe. Il se trouve que, pour une raison ou pour une autre, je ne pourrai pas citer tous les vers que je voudrais vous rappeler. J'espère que vous me comprendrez quand je vous dirai les premiers mots d'une strophe, comme on devine un chant connu aux premières mesures fredonnées.

On va criant partout que les temps de Juvénal ont reparu et que la satire devrait venir purifier nos idées et cautériser nos cœurs. On a soif des breuvages énergiques, des amertumes vivifiantes, des caustiques impitoyables; on est las des plumes débiles, je ne veux pas dire serviles, quoique cependant nous assistions à des spectacles bien misérables. L'instinct de notre vertu appelle la satire, et elle tarde à se réveiller, cette pauvre Némésis dont le nom a été compromis et avili, comme tant de grands noms qui sont dignes de notre culte. Un noble esprit, dont nous parlerons quelque jour, un penseur qui semblait s'être retiré de l'arène, par dégoût ou par lassitude, M. de Laprade, a quitté les sommets sur lesquels il s'était réfugié, pour revenir au combat et donner l'exemple. Il s'adresse à la jeunesse, et la jeunesse lui répond.

Est-ce un vrai printemps de poésie que ce réveil de muses, que ce bourdonnement laborieux? je l'espère. Je pourrais citer des noms auxquels je pense; mais il est trop tôt. Je connais si bien ce goût débilitant des flatteries inutiles; elles étaient si fades toutes ces coupes d'éloges qui ont été vidées par notre génération, que je ne pardonnerais à personne, pas même à celui que je jugerais le moins autorisé à le faire, pas même moi, d'y verser une goutte d'orgueil pour les autres. J'attendrai donc, plein, d'espérance, que les jeunes athlètes répondent à leur frère aîné. « Ah! j'ai connu, » dit M. de Laprade,

Ah! j'ai connu des jours et je les ai vécu,
Où les droits désarmés, où l'idéal vaincu,
Le penseur qu'on proscrit et le dieu qu'on délaisse
Avaient au moins pour eux les cœurs de la jeunesse!
Sous son drapeau la muse enrôla, de tous temps,
Le bataillon sacré des âmes de vingt ans.
C'était vous, jeunes gens, qui la suiviez naguère,
Dans ses nobles amours et dans ses nobles guerres;
Vous qui preniez, des mains d'Eschyle et de Platon,
L'idée à Sunium, le glaive à Marathon.
Hier, vous aviez chacun votre beauté choisie,
Tantôt la liberté, tantôt la poésie;
Alors aux grandes voix les cœurs étaient ouverts,
Et les beaux sentiments s'inspiraient des beaux vers.
Tous, alors, adoptant nos poètes pour guides,
Nous montions, dédaigneux des intérêts sordides,
Fiers, altérés du beau plutôt que du bonheur,
Amoureux de l'amour, du droit, du vieil honneur,
Et tous prêts à mourir, purs de toute autre envie,
Pour ces biens qui font seuls les causes de la vie.

Ces beaux vers sont d'hier, inspirés par une muse rajeunie.

J'ai dit que la satire ne retentissait plus, car je suppose que les prétendues audaces qui se produisent à la scène ne sont pas de votre goût, et je pense que vous êtes comme moi fort peu consolés par le courage contrôlé de nos Aristophanes de théâtre. Ils attaquent les

mœurs de leur temps, et n'ont pas de public plus assidu que leurs victimes, qui accourent, dans leurs plus belles toilettes, se faire flageller, en souriant, devant tout le monde, comme les « Convulsionnaires » de l'art dramatique; ils attaquent l'argent, et voilà les banquiers qui viennent digérer dans les loges et dans les stalles, sourire aux allusions fournies par les petits détails qu'on aura ramassés chez eux, et battre des mains aux malices qu'on leur adresse et aux réclames qu'on leur fait. Le beau résultat pour des peintres de mœurs et le beau triomphe pour les satiriques! Ils présentent à leurs contemporains le miroir de leurs vices, espérant les faire reculer d'horreur et grimacer de rage; erreur! — loin de là, la courtisane devant cette glace rarrange son bandeau dénoué, et le banquier y refait son nœud de cravate.

Un grand nombre de gens se montrent heureux de cet adoucissement répandu sur nos mœurs par la civilisation; les rapports sociaux ont gagné beaucoup depuis quelques années. La politesse nous façonne de jour en jour. Je ne me sens pas en état de discuter une question pareille; j'ai une conviction bien arrêtée, et je m'y tiens. Je me contenterai de dire à ceux dont j'ai le malheur de ne pas partager l'avis, que, puisque c'est un si beau résultat d'être tous d'accord et souriants les uns envers les autres, il serait peut-être plus décent et plus simple qu'on ne jouât pas à la morale et que ceux qui sont chargés d'amuser la foule ne fissent pas semblant d'être indignés, afin de rendre encore plus piquant le bonheur des autres.

Nous ne sommes plus au temps des cyniques; soit; mais alors supprimons les parodies; car je n'aimerais pas les faux Diogènes, qui changent de tonneau et auxquels Alexandre donne des lanternes d'or.

Auguste Barbier manie un fouet qui cingle mieux que tout cela, et il ne s'attaque pas au bétail inutile; il fouaille les plus forts et donne les étrivières à ceux qui mordent le mieux, aux plus féroces de la ménagerie.

En attendant que la satire sérieuse se réveille, voyons ce qu'elle était il y a trente ans. Arrêtons-nous au milieu du chemin et reprenons la coupe de 1830, afin de la porter à nos lèvres. Revenons à ce vin généreux des bonnes ivresses. Comme le prêtre à l'autel remue son calice pour ne rien perdre de la liqueur du sacrifice, recueillons les gouttes vivifiantes, et rendons à notre cœur des soifs littéraires oubliées.

— Votre poète n'a fait qu'un livre, me dira-t-on. Vous choisissez un satirique de quelques morceaux, un inspiré qui n'a eu que trois ou quatre révélations. — Oui, je lui consacre une étude spéciale, méritée, et où je ne mettrai pas encore toute mon admiration, et je puis affirmer que si l'ardeur paraît s'être éteinte dans son âme, on ne doit pas s'en étonner. Eh quoi! pensez-vous donc qu'un poète soit un baladin, un acrobate de rimes, qui sort des rangs pour jeter quelques paroles ronflantes à ceux qui l'entourent, pour se faire applaudir ou siffler, et descendre de son tabouret, après une ovation ou une huée? Non. Le poète se lance au milieu de la foule et pousse les

deux ou trois cris de sa conscience indignée. Si l'on ne veut pas l'entendre, il se décourage et change de rhythmes. C'est ce qu'a fait Barbier. Il a fêté la Liberté après 1830; il l'a fait en citoyen qui n'a pas de récompense à réclamer d'un parti. C'était l'homme de bonne volonté qui s'inspire du passé et qui prophétise. Il jette son âme d'une haleine et tout s'y trouve, l'honneur patriotique, la forme littéraire, le souffle de feu. C'est l'enthousiasme le plus impartial que les explosions populaires aient jamais soulevé. Cette satire n'est ni calculée ni réfléchie; s'il y a des erreurs à ménager, elle n'en tient pas compte: des préjugés à respecter, elle les frappe; des vérités à taire, elle les hurle. Cela ne ressemble ni à Juvénal, ni à aucun de ceux qui, inspirés à froid, brûlent les vices avec un fer rougi à la forge de l'artiste. C'est de la colère harmonieuse comme « la Marseillaise »; c'est du patriotisme ardent comme l'âme du peuple; c'est de la lave sombre et dévorante, sortie des entrailles d'un volcan.

Un ambitieux se fût gardé d'une aussi complète franchise; il ne se fût pas dépensé en un jour, comme poète; comme homme politique, il se fût gardé de toucher aux illusions et aux folies. Barbier a une vérité à dire, elle éclate; il ne flatte pas; il admire, mais ne caresse pas.

Pourtant, si quelque jour de ces fangeux abîmes,
Où nous roulons aveuglément,
De ce chaos immense où les âmes sublimes
Apparaissent si rarement,

Tout d'un coup, par hasard, s'il en surgissait une,
Au large front, au bras charnu,
Une âme tout en fer, sans peur à la tribune,
Sans peur devant un glaive nu ;
Si cette âme, en un mot, saisissant le vulgaire,
Et le frappant de son éclat,
Montait avec l'appui de la main populaire
S'asseoir au timon de l'Etat;
Alors je lui crierais de ma voix de poète
Et de mon cœur de citoyen :
Homme placé si haut, ne baisse pas la tête,
Marche, marche, et n'écoute rien!
Laisse le peuple en bas applaudir à ton rôle,
Et se repaître de ton nom;
Laisse-le te promettre un jour même l'épaule
Pour te porter au Panthéon;
Marche! et ne pense pas à son temple de pierre;
Souviens-toi que, changeant de goût,
Sa main du Panthéon peut chasser ta poussière
Et la balayer dans l'égoût ! —
Marche pour la patrie, et, sans qu'il nous en coûte,
Marche en ta force et le front haut;
Et dût ton pied heurter, à la fin de ta route,
Les planches de quelque échafaud;
Dût ton front de génie et ta tête sublime
Tomber enfin avec le jour,
Du peuple, quel qu'il soit, ne cherche que l'estime;
Ne redoute que son amour!...

La popularité lui fait peur ; ces jeux d'ivresses l'épouvantent et ce n'est pas à un peuple vaincu qu'il s'adresse ; c'est à un maître ; il connaît toutes les orgies de la gloire et se défie des pavois tremblants.

C'est la mer ! c'est la mer ! d'abord calme et sereine,
La mer aux premiers feux du jour,
Chantant et souriant comme une jeune reine,
La mer blonde et pleine d'amour ;
La mer baisant le sable, et parfumant la rive
Du baume enivrant de ses flots,
Et berçant sur sa gorge ondoyante et lascive
Son peuple brun de matelots ;
Puis la mer furieuse et tombée en démence,
Et de son lit silencieux
Se redressant géante avec sa tête immense,
Et tordant ses bras dans les cieux ;
Puis courant çà et là, hurlante, échevelée ;
Et sous la foudre et ses carreaux,
Bondissant, mugissant dans sa plaine salée,
Comme un combat de cent taureaux ;
Puis, le corps tout blanchi d'écume et de colère,
La bouche torse et l'œil errant,
Se roulant sur le sable, et déchirant la terre,
Avec le râle d'un mourant ;
Puis, comme la bacchante, enfin, lasse de rage,
N'en pouvant plus, et sur le flanc
Retombant dans sa couche, et jetant à la plage
Des têtes d'hommes et du sang !...

Barbier ne se mêle pas à ceux qu'il appelle les « flatteurs mélodieux »,

Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges.

Personne peut-être n'a mieux compris et n'a peint avec plus de courage cette race terrible, flottante et incertaine, cette race de Paris, infidèle à ses amours comme à ses haines, qui ne sait pas son histoire et demeure hésitante entre plusieurs traditions.

O race de Paris, race au cœur dépravé,
Race ardente à mouvoir du fer ou du pavé !
Mer, dont la grande voix fait trembler sur les trônes
Ainsi que des fiévreux tous les porte-couronnes !
Flot hardi qui, trois jours, s'en va battre les cieux
Et qui retombe après, plat et silencieux !
Race unique en ce monde ! effrayant assemblage
Des élans du jeune homme et des crimes de l'âge !
Race qui joue avec le mal et le trépas,
Le monde entier t'admire et ne te comprend pas.

Il fallait du courage pour parler ainsi et faire la leçon au sphinx redoutable. Pris d'une douleur profonde, le poète devinait les dangers qui se cachaient sous cette insouciance turbulente Il venait de saluer un lion à son réveil; mais cet élan n'avait eu qu'une durée de trois jours.

La langue toute rouge et la gueule béante,
Haletant, je l'ai vu de sa croupe géante,
Inondant le velours d'un trône culbuté,
Y vautrer tout du long sa fauve majesté.
— Alors j'ai vu soudain une foule sans nombre,
Se traîner à plat ventre à l'abri de son ombre.
J'ai vu, pâles encor du seul bruit de ses pas,
Mille nains grelottants lui tendre les deux bras;
Alors, on caressa ses flancs et son oreille,
On lui baisa le poil, on lui cria merveille,
Et chacun lui léchant les pieds, dans son effroi
Le nomma son lion, son sauveur et son roi.
— Mais lorsque, bien repu de sang et de louange,
Jaloux de secouer les restes de sa fange,
Le monstre à son réveil voulut faire le beau;
Quand ouvrant son œil jaune et remuant sa peau;
Le crin dur, il voulut, comme l'antique athlète,
Sur son cou musculeux dresser toute sa tête,
Lorsqu'enfin il voulut, le front échevelé,
Rugir en souverain, il était muselé.

Ces vers sont datés de décembre 1830. Et la « Curée » était du mois d'août. La désillusion vint vite.

Barbier fut acclamé poète spontanément et tout d'un cri. Sa popularité brûla comme un feu de paille. La politique reprit son allure hypocrite, et le poète partit pour l'Italie. Cette réputation rapide ne dévora pas le livre; il était d'amiante et devait vivre. La vogue donna une ca-

resse violente au jeune inspiré, et, depuis, elle lui a accordé quelques souvenirs, mais avec effroi. La vraie gloire s'était emparée des tablettes brûlantes, des « Iambes » ardents, et les conservait sous sa garde. Des amis inconnus ont toujours admiré, du fond de leur solitude, le poète énergique dont les vers sont encore trop forts pour notre voix.

Auguste Barbier, fidèle à ce qu'il avait haï et à ce qu'il avait aimé, n'a pas laissé échapper une plainte; il avait chanté trop tôt; il attend. Il n'a reçu ni ovation populaire, ni distinction royale; il s'est toujours tenu à l'écart, loin de ceux qu'il aimait, et ceux qu'il a attaqués n'ont jamais osé penser à l'aborder dans sa retraite de sage. Il a vécu dans l'ostracisme de sa conscience. Serait-il encore trop tôt pour aller le chercher dans sa demeure cachée, et le troubler dans sa modestie? Trente années ne suffisent-elles donc pas pour faire comprendre que le stage de l'indépendance doit avoir un terme, et qu'il appartient à notre génération d'ouvrir les bras à cette gloire négligée?

Je sais bien qu'Auguste Barbier n'avait pas choisi la bonne manière d'arriver à la célébrité qui ne quitte pas ses élus, et les choie pendant toute la durée de leur passage sur cette terre. Henri Delatouche a dit quelque part :

..... Du labeur veux-tu les récompenses ?
Ecris ce qui se vend et non ce que tu penses.

Il avait raison. Il est des choses qu'il faut ménager, et il est mauvais de toucher brutalement à des idées reçues. Mieux vaut caresser la passion de la foule, la flatter, la bouder, mais y revenir sans cesse, après des querelles, comme à une femme préférée. Barbier ne fit aucune concession à la vaine popularité ; il ne la rechercha point et ne subit pas la tentation. Il exorcisa la syrène. J'honorerai toujours le talent qui s'appuie sur le courage. Trente ans sont écoulés et le livre brûle encore, comme à l'heure où le premier iambe dévora la lèvre du poète. Que n'avons-nous eu beaucoup de pareils hommes, illustres comme penseurs, modestes comme citoyens !

Ce volume d'« Iambes » est pareil à un chant national, entonné autrefois par nos pères et dont le refrain vague arrive à peine jusqu'à nous. Je sens que notre tempérament littéraire est si débilité que j'en éprouve un grand trouble. J'ouvre le livre et je choisis :

On dira qu'à plaisir je m'allume la joue,
Que mon vers aime à vivre et ramper dans la boue,
Qu'imitant Diogène au cynique manteau,
Devant tout monument je roule mon tonneau,
Que j'insulte aux grands noms, et que ma jeune plume
Sur le peuple et les rois frappe avec amertume !
Que me font après tout les vulgaires abois
De tous les charlatans qui donnent de la voix,
Les marchands de pathos et les faiseurs d'emphase
Et tous les baladins qui dansent sur la phrase ?

Si mon vers est trop cru, si ma bouche est sans frein,
C'est qu'il sonne aujourd'hui dans un siècle d'airain.
Le cynisme des mœurs doit salir la parole
Et la haine du mal enfante l'hyperbole.
Or donc, je puis braver le regard furibond,
Mon vers rude et grossier est honnête homme au fond.

Les deux grandes pièces de ce volume sont « l'Idole » et « la Curée ». Je citerai quelques vers de « la Curée » :

Oh! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs;
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait;
Certe, on ne voyait pas comme aux jours où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois.
C'étaient sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes,
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons!

Quant à tous ces beaux fils aux tricolores flammes,
Au beau linge, au frac élégant,

Ces hommes en corsets, ces visages de femmes,
Héros du boulevard de Gand,
Que faisaient-ils, tandis qu'à travers la mitraille
Et sous le sabre détesté
La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité ?
Tandis que tout Paris se jonchait de merveilles,
Ces messieurs tremblaient dans leur peau,
Pâles, suant la peur, et la main aux oreilles,
Accroupis derrière un rideau !

C'est que la liberté n'est pas une comtesse, etc.

Je passe ici la description d'une liberté violemment épanouie, la fleur farouche des barricades.

Mais, ô honte ! Paris si beau dans sa colère,
Paris, si plein de majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté;
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles,
Troués comme de vieux drapeaux;
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux;
Paris, n'est maintenant qu'une sentine impure,

Un égout sordide et boueux,
Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux ;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte, et d'étage en étage,
Gueusant quelques bouts de galons :
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin de guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer.

Ainsi quand, dans sa bauge aride et solitaire,
Le sanglier frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,
Et sous le soleil qui le mord,
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, — et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens;
Toute la meute alors, comme une vague immense,
Bondit; — alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin :
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons;
Chiens courants et limiers, et dogues et molosses,
Tout se lance et tout crie : « Allons! »
Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,

Allons ! allons ! les chiens sont rois;
Le cadavre est à nous, payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois;
Allons, nous n'avons plus de valet qui nous fouaille
Et qui se pende à notre cou ;
Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille,
Et gorgeons-nous tout notre saoûl !

Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
Fouillent ces flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau; —
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé,
Il lui montre sa gueule encor rouge — et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,
Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
— « Voici ma part de royauté ! » —

En présence de pareils spectacles, le poète, pris de désespoir, se retourne vers le passé ; il peint le vaisseau de la République harcelé par les forbans de l'Europe, qui attendent son naufrage, afin de s'en partager les dépouilles.

Mais lui, tout mutilé des coups de la tempête,
Se dressa sur sa quille, et relevant la tête,

Hérissa ses sabords d'un peuple de héros,
Et rallumant soudain ses foudres désarmées,
Comme un coup de canon lâcha quatorze armées,
Et l'Europe à l'instant rentra dans son repos.

Sombre Quatre-vingt-treize, épouvantable année,
De lauriers et de sang grande ombre couronnée,
Du fond des temps passés ne te relève pas!
Ne te relève pas pour contempler nos guerres,
Car nous sommes des nains à côté de nos pères,
Et tu rirais vraiment de nos maigres combats.

Oh! nous n'avons plus rien de ton antique flamme,
Plus de force au poignet, plus de vigueur dans l'âme,
Plus d'ardente amitié pour les peuples vaincus;
Et quand parfois au cœur il nous vient une haine,
Nous devenons poussifs, et nous n'avons d'haleine
Que pour trois jours au plus.

Le poète savait que son vers devait porter loin, et il l'avait chargé de toutes les mitrailles du langage. Quand la mélancolie le prend, c'est une mélancolie tonique, sœur de l'indignation et de la colère.

Est-ce donc un besoin de la nature humaine
Que de toujours courber le dos?
Faut-il du peuple aussi faire une idole vaine,
Pour lui jeter de vains propos?
A peine relevé, faut-il qu'on se rabaisse?
Faut-il oublier avant tout

Que la liberté sainte est la seule déesse
Que l'on n'adore que debout?
Hélas! nous vivons tous dans un temps de misère,
Un temps à nul autre pareil,
Où la corruption mange et ronge sur terre
Tout ce qu'en tire le soleil;
Où dans le cœur humain l'égoïsme déborde,
Où rien de bon n'y fait séjour;
Où partout la vertu montre bientôt la corde,
Où le héros ne l'est qu'un jour;
Un temps où les serments et la foi politique
Ne soulèvent plus que des ris;
Où le sublime autel de la pudeur publique
Jonche le sol de ses débris;
Un vrai siècle de boue, où, tous tant que nous sommes,
Chacun se vautre et se salit,
Où, comme en un linceul, dans le mépris des hommes,
Le monde entier s'ensevelit!

Et ce chant de « Varsovie » où la Guerre, le Choléra et la Mort se reposent de leur hideuse orgie, accroupis sur le corps de leur victime, ne nous prouve-t-il pas qu'il est juste et bon d'ouvrir encore ce livre, et n'y voyons-nous pas la preuve de ce que j'ai tant de fois répété, que le devoir et la justice animent à certaines heures l'âme des poètes? Ne dirait-on pas que les événements sont frappés d'immobilité et que le despotisme est immuable comme la fatalité païenne? Une génération a

passé sur ces poésies, et la Pologne souffre encore, et le même martyre continue; guerre, choléra et mort, quel que soit le nom des bourreaux, ils sont toujours trois. Toutefois, malgré cette désespérante inertie auxquelles les choses paraissent condamnées, l'énergie du peuple qui résiste est mieux inspirée et plus redoutable pour son ennemi, que jamais elle ne le fut, et d'autre part, en face de cette résignation héroïque, le despotisme absurde, à bout d'excès atrocement puérils, commence à devenir grotesque à force d'être odieux. Il a des peurs de Shahabaham; et se lance dans les bouffonneries de la tyrannie orientale. Ce ne sont plus des soldats qu'il cherche à vaincre; ce ne sont plus même des femmes qui prient; il en est descendu à s'effrayer de voir quelques pauvres jeunes filles pointiller leurs robes de larmes d'encre. Quand le despotisme devient à ce point irritable, il est encore à craindre, mais il n'est plus fort; quand la menace de la bête féroce devient grimaçante, l'animal peut mordre encore, mais il est blessé.

Il y a un morceau dans « les Iambes » qui rattache ce volume au volume suivant : « il Pianto »; c'est la pièce où Auguste Barbier adresse une invocation à Dante.

Il vit sur les bûchers s'allumer les victimes;
Il vit pendant trente ans passer des flots de crimes;
Et le mot de patrie, à tous les vents jeté,
Sans profit pour le peuple et pour la liberté.

O Dante Alighieri, poète de Florence!
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance,
Amant de Béatrice à l'exil condamné,
Je comprends ton œil cave et ton front décharné,
Le dégoût qui te prit des choses de ce monde,
Ce mal de cœur sans fin, cette haine profonde
Qui, te faisant atroce et te fouettant l'humeur,
Inondèrent de bile et ta plume et ton cœur.
Aussi, d'après les mœurs de ta ville natale,
Artiste, tu peignis une toile fatale,
Et tu fis le tableau de sa perversité
Avec tant d'énergie et tant de vérité,
Que les petits enfants qui, le jour, dans Ravenne,
Te voyaient traverser quelque place lointaine,
Disaient, en contemplant ton front livide et vert :
« Voilà, voilà celui qui revient de l'Enfer. »

Après ces vers, le poète passe en Italie. Il intitule son nouveau poème « il Pianto ». Il parcourt la campagne de Rome, le Campo-Santo de Pise et repaît sa douleur des fresques redoutables qui y pâlissent le long des grandes murailles ; il cherche toutes les solitudes et se plonge dans le monde silencieux de la peinture, dans les régions où le marbre est vivant, où la pierre est animée. Il sculpte en sonnets les médaillons de tous les artistes qu'il admire, et dans cette collection se trouve le beau sonnet à Michel-Ange, morceau que tout le monde connait.

Ce livre, empreint de tristesse lumineuse, a été écrasé par le voisinage des « Iambes ». L'Italie, aux yeux du poète, c'est Juliette, et, en lui disant adieu, il pose sur son front le baiser du réveil.

Divine Juliette, au cercueil étendue,
Toi qui n'es qu'endormie et que l'on croit perdue,
Italie, ô beauté! si malgré ta pâleur
Tes membres ont encor gardé de ta chaleur,
. . . .
Belle ressuscitée, ô princesse chérie,
N'arrête tes yeux noirs qu'au sol de la patrie :
Dans tes fils réunis cherche ton Roméo,
Noble et douce Italie, ô mère du vrai beau!

N'est-ce pas là une prédiction et n'est-ce pas un poète qui la lance? Mickiéwicz prétendait que le poète savait tout, devinait tout, et que celui qui commettait une erreur, même dans un fait de science, n'était pas un véritable inspiré.

Si Auguste Barbier ne retrouva pas toujours la plume magistrale des « Iambes », si le coup de pinceau n'a pas toujours cette vigueur dont seul il a eu le secret pour sa toile de maître, on peut dire que le sens divinatoire ne lui a jamais fait défaut. Son poème sur l'Italie est transparent et triste comme des larmes dans de beaux yeux.

Son « Lazare », poème sur l'Angleterre, nous apparaît brumeux comme Londres.

Une marée infecte et toujours avec l'onde
Apportant, remportant les richesses du monde;
Des chantiers en travail, des magasins ouverts,
Capables de tenir dans leurs flancs l'univers;
Puis un ciel tourmenté, nuage sur nuage;
Le soleil, comme un mort, le drap sur le visage,
Où, parfois, dans les flots d'un air empoisonné,
Montrant comme un mineur son front tout charbonné;
Enfin, dans un amas de choses, sombre, immense,
Un peuple noir, vivant et mourant en silence,
Des êtres par milliers suivant l'instinct fatal,
Et courant après l'or par le bien et le mal.

Le ton général du tableau est d'une harmonie estompée. La muse y marche dans le brouillard, le front cerné d'une auréole pluvieuse. Toutes les misères de Londres, de cette ville sinistre et infinie, s'agitent comme des ombres autour du poète, pareilles à des insectes de nuit autour d'un falot : c'est le spleen qui erre dans son atmosphère d'ennui; c'est le suicide qui cherche à tâtons la Tamise cachée sous les vapeurs et confondue avec ses rives et ses ponts; c'est le travail qui pousse son chant de détresse au sein des ateliers où les corps épuisés ne respirent que l'haleine crasseuse du charbon de terre; c'est l'ivresse du gin qui trinque avec la mort dans des tavernes où l'abrutissement rampe, s'amasse et monte

pesamment, comme une asphyxie; c'est la débauche qui traîne la soie dans la boue; c'est le défilé de tous les vices et de toutes les souffrances. Londres passe devant vous, comme un vaisseau-fantôme enveloppé de ténèbres humides; c'est bien la cité redoutable et mystérieuse, la Babel flottante, le consommateur insatiable dont tous les matins on charge les caves de houille, ponton démâté qui s'agite à l'ancre, aux flancs de l'Europe, somptueux et florissant en apparence, mais cachant sa plaie. Ce vaste festin de la prospérité, étalé sur le pont, éblouit le monde ; mais, de temps en temps, la table se vide; et l'équipage descend à la cale, quand il sent la lourde masse qui s'affaisse; il va faire sa corvée aux pompes, car il y a une voie d'eau constante sous ce beau navire; c'est la misère.

Auguste Barbier a vu tout cela, et nous le montre. Il a bien saisi la couleur de ce tableau de l'Angleterre.

Puisse cet hymne sombre
Susciter en tous lieux
Des avocats sans nombre
Au peuple noir des gueux.

Ainsi se termine la funèbre complainte. La satire est l'âme d'Auguste Barbier, mais une satire émue, humaine, sociale.

Après ses voyages en Italie et en Angleterre, le poète

rentre en France et écrit « Erostrate » et « Pot-de-Vin ». Ces deux poèmes sont renfermés dans leur titre même; ce sont des mots de Balthasar, charbonnés sur un livre. « Pot-de-Vin » a pour dieu l'or et a épousé la France; les nations vaincues, toujours l'Italie et la Pologne, crient au secours vers leur sœur puissante; mais la France a peur, envahie par son bien-être, et elle abandonne les suppliciées. C'est là l'esquisse d'une grande fresque, un carton puissant, fait à larges traits, sans couleur, mais d'une vigueur de pinceau honnête et saine. Le poète de 1830 est toujours là; cette œuvre porte la date de 1840. Et ce sont toujours de beaux vers que ceux dont l'âme ne meurt pas et qui subsistent à la fois dans leur vérité écrite et dans la pensée de celui qui les a conçus.

Ainsi, demander justice pour les nations opprimées, Pologne et Italie, appeler les pitiés de tous sur les détresses des travailleurs, avertir le peuple en révolution, plaindre le peuple qui souffre, s'interposer toujours au milieu des conflits redoutables et des luttes meurtrières, dans la rue, pendant la bataille, dans l'atelier, pendant le travail; choisir toujours de préférence les causes sacrifiées et dangereuses, être impartial et juste, et ne jamais se lasser; je crois que voilà un beau rôle de poète.

« Erostrate », c'est la satire du passionné de la Gloire, du fanatique de succès, de ce famélique chercheur de renommée qui, par le scandale, par le cynisme ou le

crime, veut arriver à son but. Auguste Barbier, sous la forme antique, flétrit ces frénésies coupables que les malédictions n'ont jamais fait qu'illustrer. Ils ont tous réussi, ces impudents! Empédocle a laissé une pantoufle qui n'est pas encore usée, et Erostrate a allumé un feu qui brûle toujours.

La renommée, de sa voix retentissante, annonce à la postérité tous ceux qui arrivent, mais elle n'arrête personne dans l'antichambre pour lui demander son vrai nom et savoir si ses titres sont valables. Cela se passe comme dans nos réunions du monde où ceux qui paient d'audace savent se faufiler. Devons-nous donc nous étonner de rencontrer des faquins dans un salon, quand l'histoire en est remplie? Erostrate n'est qu'un intrus; mais il tenait à entrer dans la maison, et il y occupe une bonne place. Il ne faut pas croire que la postérité soit très-sévère et que la société y soit choisie. Il est plus difficile souvent de rester honnête et obscur que de devenir illustre à certaines conditions. On se laisse si facilement entraîner aux célébrités fâcheuses, aux tentations du scandale. Combien n'en voyons-nous pas dans notre mémoire de ces Erostrates d'un feu de paille, qui brûlent trois planches et réclament l'indemnité d'un palais à l'avenir. Le charlatan d'Éphèse a incendié un temple célèbre, et, en dépit de la loi qui défendit de prononcer son nom, il s'est acquis une immortalité plus complète que celle qu'il espérait; il a vécu plus longtemps que le temple, et plus longtemps que le culte de la déesse à la-

quelle il était dédié. Vous figurez-vous ce vagabond qui brûla le temple d'Éphèse, le jour même de la naissance d'Alexandre qui en brûla bien d'autres et n'en est pas plus maudit pour cela? vous figurez-vous cet insensé allant se promener sur les ruines de ce magnifique édifice et demandant aux bergers de ces contrées des nouvelles de Diane? Quelle joie n'éprouverait-il pas en entendant cette réponse qui fut faite, dit un poète allemand, à un ministre danois voyageant au Groënland : « Autrefois, on croyait encore à la lune, mais maintenant on n'y croit plus! » La profanation d'Erostrate contient presque une pensée. Cet homme était peut-être un philosophe qui ne savait ni écrire, ni parler, et qui ne trouva pas d'autre moyen que cette extravagance criminelle pour formuler une doctrine qu'on n'a pas encore dégagée. Empédocle, lui, ne fut qu'un Anglais. Son action est le premier cas de spleen connu; il y a bien quelque chose de choquant et de peu britannique dans ce détail des sandales oubliées au bord du cratère de l'Etna, mais le volcan rehausse l'entreprise et donne du relief à la familiarité.

Plus qu'à personne il appartenait à Auguste Barbier de flétrir Erostrate. Le poète qui demeura toujours à l'écart des camaraderies dut souffrir des impertinences de tant d'ambitieux littéraires. Quel piédestal se serait fait le premier sauteur venu de ce beau livres des « Iambes »! La ligne de conduite était indiquée : choisir ses ennemis, ceux du plus grand nombre, être sûr des applaudissements, servir la vérité banale, ne pas craindre de s'ino-

culer quelques préjugés, ne chanter que dans le courant de l'opinion, ne pas essayer de la conduire, la suivre, et, sans faire violence à sa conscience, lui interdire les folies de l'empressement. Auguste Barbier n'a pas voulu de cette popularité. Il a été plus modeste, il a été plus fier. Il nous apparaît, à travers les années, dans sa nudité puissante qui rejette la rhétorique drapée. On l'a comparé à un athlète herculéen descendu au milieu du cirque parmi les baladins pailletés et les paillasses, et la comparaison est juste. Combien de ces pasquins, après des injures et des outrecuidances, ont fini par tendre leur bonnet de bouffon à la générosité d'un maître ! combien de ces Hercules forains de la satire qui ont commencé par jongler avec les faux poids des vérités creuses, qui ont promené en rodomonts des massues de carton et porté leurs défis ampoulés aux badauds de la politique, tout cela pour en arriver à une quête dont le produit était dépensé en compagnie de l'agent chargé de la police de la place publique. Auguste Barbier a conservé son attitude. Il a continué à écrire, il a traité des sujets d'un autre genre, mais le poète des « Iambes » est toujours debout. Plein de placidité, il s'est réfugié dans l'art, dans la nature, dans l'antiquité, dans l'histoire. La statue énergique est là toujours sous nos yeux, au repos, dans sa force ; c'est Milon de Crotone tenant dans sa main des fruits et des fleurs. Auguste Barbier chanta, sous une forme nouvelle, les convictions qu'il a conservées et dont il n'a jamais désespéré. Il quitte le terrain des faits, son œil perçant

voyait trop bien les choses ; il était comme un lynx en cage. Il s'attacha aux rêves de sa pensée et non plus à ses pensées mêmes ; il chanta les personnifications intellectuelles, les divinités de ses idées et non plus les hommes qui auraient dû les servir et qui faisaient défaut. « Les Chants civils et religieux » nous montrent le poète résigné à attendre. Avec quelle mélancolie on parcourt ces poésies. On y sent la fougue contenue. On voit sur les collines errer Tyrtée réduit à invoquer les fantômes, n'ayant plus de vainqueur à célébrer, adressant ses strophes au soleil qui nous éclaire avec indifférence, à la terre et à ses produits, le froment et la vigne, à la nuit qui nous enveloppe, à l'amitié, douce consolatrice, à la charité, vertu impuissante, à la famille, retraite des découragés, à la liberté qui a rouvert ses ailes et qui plane dans les nuages, à la mort, à la France ; on le voit errer, perdu en plein désert, lui, l'homme des multitudes, égaré dans la paix, lui, le chantre des colères. On suit ce poète respecté ; on l'aborde sur les sommets perdus et on lui rappelle ses grandes journées. L'air des monts surexcite le souvenir ; on entonne les « Iambes » ; les tempes battent ; on est haletant ; le sang de la vingtième année vous monte à la tête ; le cœur tressaille en présence de ce Dante isolé. Lui, alors, se retourne, vous regarde en souriant et semble vous dire : « Vous pensez donc encore à moi ! Vous me cherchez donc encore dans les retraites où je vis caché depuis trente ans ! Que voulez-vous de moi ? des satires ? Qu'en feriez-vous ? Tenez, en voici d'un genre tout

nouveau. J'ai intitulé ce livre : « Rimes légères » ; ce sont des chansons et des odelettes ; Anacréon, Moschus, Hafiz, Horace et Platon m'ont inspiré. Je ne crois pas que le monde puisse actuellement supporter autre chose ; il faut bercer ceux qui veulent dormir, et ne pas taquiner leur repos par des vers trop retentissants ! »

Je ne veux pas oublier une satire, qui n'a pas été recueillie dans un volume, écrite au hasard, par boutade, et dont la morale saisissante et profonde éclate aux yeux. Auguste Barbier l'a intitulée « Le secret de bien des gens », et l'a lancée au public comme un modèle de ce que la poésie militante pourrait faire. C'est un dialogue dont je vous donnerai une rapide analyse. Le poète nous mène à Venise dans l'atelier du Titien. Le peintre est à son chevalet, tandis que l'Arétin, assis dans un fauteuil, pose pour son portrait. — Oui, compère, dit l'Arétin, oui, c'est par ma fantaisie et par mon ordre que Strozzi a été tué hier soir de deux coups de dague.

J'ai dû répondre fer à qui parlait bâton.

— Quelle existence que la vôtre ! répond le Titien ; toujours des algarades, toujours être exposé aux coups et n'avoir pour vous défendre que le poignard des spadassins, et votre esprit que vous dépensez en obscénités et et en scandales ! Ne craignez-vous pas de vous tromper sur le vrai but de votre tâche ici-bas ? — Non, compère, reprend l'Arétin,

Non, compère, mon pied ne porte pas à faux;
Je sais ce que je fais, je sens ce que je vaux,
Et vois sous leur vrai jour les objets de ce monde.
Jeté par le hasard sur la machine ronde
Avec le vide en poche et le mépris des miens,
J'en fais payer la chance à mes concitoyens.

Vous croyez, continue-t-il, que les choses de ce monde refleuriront ailleurs; alors je vous comprends, vous êtes lié par des scrupules. Moi je ne crois pas à ces niaiseries d'une autre vie, et je suis sûr que notre corps

Ce bahut de misère,
Est un étui trop sale et trop matériel
Pour en soi renfermer un esprit immortel.

Tout finit avec nous et la gloire n'est qu'une fumée inutile. Si la nature m'avait créé comme le Tasse

Sans estomac, sans reins, triste et blême de face,

je ne dis pas que je n'aurais pas vécu comme lui de rêves creux, d'amour idéal et d'eau claire. Tout est une affaire de tempérament. Je me porte très-bien, je suis taillé en Hercule, j'aime ce que la vie a de meilleur, et les abstinences ne sont pas mon fait.

Voyez nos excellences,
Les ducs et les prélats et tous nos batailleurs,
Ils pratiquent la vie en habiles jongleurs.

Pourquoi ne ferais-je pas comme eux et ne me servirais-pas des armes que le Destin m'a données? Je ne suis ni soldat, ni prince, ni prêtre, mais je suis homme d'esprit, et ma plume est chargée de défrayer mes goûts et mes fantaisies. Guttemberg ne se doutait pas de ce qu'il faisait en inventant l'imprimerie.

Moi seul l'ai bien compris. Un chiffon de papier
Me fait, quand je le veux, maître du monde entier.

Avec ce talisman, je mène l'existence heureuse et large; j'ai un palais magnifique, une table bien servie, tous les convives que je veux et toutes les amours qui me plaisent. Les ambassadeurs sont à mes pieds.

Et pour que rien ne manque à mon désir avide,
Le dieu de la couleur, Titien le splendide,
Fait de ses nobles doigts, en ce jour enchanté,
Passer ma face auguste à la postérité.

Le peintre se courbe sous l'ironie. — On me reprochera peut-être un jour cette faiblesse, dit-il. — Eh quoi ! de la faiblesse, s'écrie l'Arétin, dites plutôt de l'habileté.

De moi vous n'avez pas une bien haute estime,
Ni même grand souci, mais vous craignez ma rime.

Vous me faites la cour afin que je vous mette à la mode auprès des puissants du monde. Vous avez du talent, mais il n'est pas inutile qu'on en parle. C'est calcul de votre part et calcul de la mienne. Si vous ne me redoutiez pas, vous n'auriez pas consenti à faire mon portrait et je n'aurais point espéré « que le pinceau fameux »

Qui vêt de pourpre et d'or les princes de la terre
Voulût bien retracer les traits d'un pauvre hère.

— Hélas ! dit le peintre, vous avez raison. J'ai le sentiment de ma force, mais j'ai peur de vos haines, et ma vanité aussi bien que mon intérêt vous ménage. — Et le Titien essaie de convertir son modèle. — Je comprends que vous ayez eu des débuts violents ; pour vous faire une place, il a fallu coudoyer les gens ; mais aujourd'hui que vous êtes à l'apogée de la puissance, que ne songez-vous à écrire une œuvre consciencieuse et digne de la postérité ? — L'Arétin, là-dessus, se met à rire. — Est-ce que le public, consentirait à m'écouter si je devenais sérieux ? Il lui faut du scandale, je lui en donne. Mon esprit est à la fois ma force et mon succès. Je perdrais tout en un clin-d'œil si je me laissais désarmer par vos conseils. Vous blâmez les immoralités de mon style : je tombe d'accord avec vous. Si je me livre à des récits indignes de ce que vous appelez la vertu, ce n'est pas que la notion du bien me manque.

Croyez-vous que j'ignore, en écrivant ainsi,
Que j'offense la règle et le goût. — Pardieu, si,

je le sais; mais il faut servir à la foule ce qu'elle demande et la nourrir de ce qui l'engraisse. Mon impudence est mon salut. Que me fait l'immortalité et que m'importe ce qu'on dira un jour de mes écrits? On me mettra au rang des bandits de la plume, on me méprisera, on me maudira, j'en ai peu de souci; je veux vivre et bien vivre; je vivrai bien. Quant à la gloire — eh! mais, j'y songe, elle m'est assurée. Votre pinceau m'aura consacré. Je serai accroché un jour dans quelque musée; on dira ce qu'on voudra du modèle, mais il faudra bien rendre justice au peintre; on pensera ce qu'on voudra de moi, mais on sera bien forcé de convenir que c'est Titien qui m'a fait.

J'ai analysé cette satire, parce qu'il eût été trop long de la citer. Je vous parlais, au début de cet entretien, de la façon dont la comédie de mœurs est faite. Avez-vous jamais vu sur nos théâtres une scène aussi énergique? Enlevez les pourpoints et mettez des habits noirs aux personnages; transportons la scène de Venise à Paris, et dites-moi si l'homme des « Iambes » n'est pas là tout entier?

Résumons-nous. L'histoire va par étapes, et une œuvre de la pensée se rattache à chaque grand mouvement qui

s'opère. La première révolution nous a laissé la « Marseillaise », souffle de guerre patriotique, élan d'enthousiasme, hymne éloquent entonné par des volontaires du midi qui lui donnèrent leur nom, et qui, comme un courant électrique, poussant à la défense du territoire, souleva les citoyens devant lui et les lança sur le Rhin. Au point de vue de l'esthétique, au point de vue de l'art, on peut critiquer de pareilles œuvres. La « Marseillaise », par exemple, est grande à la condition qu'on ne l'analysera pas; elle ne satisfait en rien le goût littéraire et ne résiste pas à un examen froid et attentif. C'est une sublime et mystérieuse banalité, un chant qui devait s'attacher à toutes les mémoires et réunir les foules afin de n'en faire qu'une âme dans un bruit. Que l'on en commente la musique ou les paroles, qu'importe? C'est une révélation, une œuvre nationale, née pour être familière aux oreilles, aux lèvres et aux cœurs des masses.

Les « Iambes » d'Auguste Barbier ne sont comparables à la « Marseillaise » que parce qu'ils représentent une autre étape de la Révolution; c'est un cri de confiance, suivi de malédictions jetées sur une illusion morte. Il n'est pas donné à tout le monde de fixer une date et de marquer une heure. Auguste Barbier a eu cette gloire. Il a tiré une salve de poésie en l'honneur d'une explosion populaire qui n'eût que la durée de son inspiration entraînante. Quant à la portée littéraire de l'ouvrage, elle est réelle et hors de discussion. Le vocabulaire du livre a des audaces formidables; la pruderie de notre langue

en tressaille encore. On sort de cette lecture comme d'une scène de colère éloquente à laquelle on aurait assisté. Ce n'est ni compassé, ni réservé, ni convenable. Ce n'est pas plus convenable qu'un tas de pavés et qu'une insurrection. C'est brutal, charnu; les muscles sont en saillie; mais il y a de l'art, comme chez le Dante et Michel-Ange, art redoutable et sans lois, dont les principes ne pourraient être établis et dont la prosodie n'est pas fixée. L'esprit même le plus exercé aux violences des tentatives littéraires a besoin de toute sa force pour ne pas être effrayé par les détonations foudroyantes de cette poésie.

On se familiarise avec les harmonies de tous nos poètes; on les reconnaît d'avance; on est préparé même à leurs surprises; on attend leurs effets. La note des « Iambes » nous saisit toujours à l'imprévu et nous électrise d'un frisson.

Rien que par un roulement de main sur son large clavier, Lamartine se révèle; on écoute; le chant pénètre dans le cœur, insinue son harmonie dans les replis de notre être, nous captive, nous charme, et tout à coup s'échappe de nous sans nous laisser libre, comme fait un fluide, et nous entraîne dans quelque majestueuse rêverie ou nous berce dans un vision de tendresse.—Victor Hugo, c'est tout un orchestre; mais sa précision d'exécution est familière à nos oreilles. Qu'un instrument seul se fasse entendre, ou qu'ils éclatent tous à la fois, on reconnaît le maître, aussi facilement qu'un virtuose distingue l'artiste auquel il est accoutumé; c'est un coup d'archet bien

enlevé, c'est une mélodie savamment conduite, bien brodée de variations, lumineuse, pétillante, ou bien encore une fanfare triomphante poussée dans de beaux clairons d'or, dont les notes défilent, comme des régiments bariolés, un jour de fête, en plein soleil. On suit ces strophes qui passent, comme les enfants suivent les soldats; on connaît leur uniforme et l'on se plaît à leur faire escorte.

Auguste Barbier, c'est autre chose. Sa poésie éclate au milieu du silence, comme un gong chinois, comme un tamtam gigantesque, comme cette cloche Martinella qui, au moyen-âge, appelait les Italiens à la guerre. On peut jouer avec les poésies de Lamartine et presque toutes celles de Hugo, et déchiffrer tout seul ces pensées mélodieuses, comme on retrouve un opéra sur un piano, en rêvant, mais il est défendu d'aborder les « Iambes », si l'on a peur du bruit ; si l'on n'a pas une âme habituée aux colères d'autrefois, si l'on ne se rappelle pas ces fièvres, il faut laisser le livre fermé. Que l'enfant se garde de tirer la corde du beffroi ; il agiterait un battant terrible, perpendiculaire et morne, muet, dont la musique s'appelle le tocsin.

ALFRED DE MUSSET

VII

ALFRED DE MUSSET

Il me semble qu'en venant parler d'Alfred de Musset, je commets une sorte d'indiscrétion profane. Je me fais l'effet d'un homme qui viendrait en public raconter l'histoire d'une brouille avec une femme longtemps aimée. Cette muse de « Namouna », cette muse des « Nuits », je l'ai adorée, et je l'ai vue présider à de précieuses soirées, en compagnie d'amis aussi loin de moi aujourd'hui que ces souvenirs; nous récitions les vers de l'enchanteresse; nous étions insouciants comme elle. La vie n'a pas voulu nous laisser en paix; elle est venue nous arracher à ces tranquilles oublis, comme une mère prévoyante qui s'alarme de voir son fils trop heureux. Je le confesse : beaucoup d'entre nous cèdent ainsi à des considérations qui peuvent être appelées vulgaires; on est faible; on écoute la voix qui parle raison; on suit la main qui vous entraîne loin de vos amours et vous détache de vos enivrements de la vingtième année. Que

dirai-je de plus? La muse que l'on aimait n'est pas changée; elle reste toujours jeune, dans le prestige; c'est nous qui vieillissons, sachons en convenir. La plume qui a écrit «Mardoche» rirait bien de ces trahisons et saurait flétrir d'une douce ironie ces perfidies et ces abandons. La raison nous marie, et nos enthousiasmes d'adolescence deviennent gênants; nous éprouvons comme des remords d'imagination et nous ne nous soucions pas de faire connaître à notre nouvelle compagne cette société turbulente et folle, au milieu de laquelle nous avons ri, et même pleuré, et les plus sévères aujourd'hui n'étaient pas les moins initiés autrefois. J'en fais donc l'aveu : je me suis rangé; je me suis marié; j'ai épousé une belle et triste personne qui porte trois noms, dont le premier est Liberté.

Notre âme, selon le temps, exige des sacrifices et notre conscience nous commande des cruautés. A ceux qui me blâmeront, je n'ai rien à répondre. Est-ce une faiblesse? est-ce une décadence morale que de trouver amères et de repousser des joies passées? Je comprends et je permets qu'on le juge ainsi. Si je persiste, c'est que je crois au contraire que c'est une force et un progrès. « Dupuis et Cotonnet » trouveraient plaisantes mes réserves; mais nous traversons une époque redoutable, et pour que notre cœur surnage, il doit jeter à l'abîme tout le luxe de ses rêveries, sous peine de sombrer et de s'anéantir. Nous avons commencé par la barque sur la lagune; les journées étaient belles et les nuits étaient pures.

Juana, la Camargo, Portia, Belcolor, Pépa, Julie, les Andalouses et les marquises, Ninon, Ninette, Namouna, chantaient autour de nous ; nous allions du Lido aux grands palais vénitiens, et le bruit des sérénades couvrait le bruit de l'orage qui s'avançait. Nous nous sommes trouvés tout à coup, les fleurs au front, la coupe en main, en face du déluge. Il a fallu manœuvrer, et la nacelle était trop pleine. Ce pauvre Octave, l'élégant et triste ordonnateur de ces fêtes, est tombé le premier à la mer; puis le cortége des femmes qu'il avait amenées a disparu ; les mandores se sont brisées; autour de la frêle embarcation battue par les flots les échelles de soie pendent mêlées aux herbes marines et sont encombrées d'ombres en détresse, les cheveux épars et la face livide. L'inondation a soulevé la barque où ceux qui survivent au désastre se trouvent serrés l'un contre l'autre, comme Dante et Virgile sur le lac d'Enfer. Hélas! je le répète, ce n'est pas nous qui avons choisi l'heure. Cette pauvre Venise la rouge, comme l'appelle Musset, nous reprocherait aujourd'hui de ne voir que ses fêtes, ses carnavals, ses amours. Ses canaux sont déserts, son lion de Saint-Marc est triste; les côtes de ses lagunes sont chargées d'artillerie ; j'écoute et je ne me figure qu'avec dégoût le bruit que ferait dans ces solitudes l'éperon de Don Juan courant à un rendez-vous. J'ai beau faire, je n'entends que la botte allemande sur ces dalles. Ah! ce n'est plus sur une guitare que le cavalier qu'elle attend, lui dira sa sérénade à

La pauvre vieille du Lido
Nageant dans une goutte d'eau
Pleine de larmes.

Je souffre de la savoir traitée par les poètes comme une hôtesse de joie. Ils se sont tous installés chez elle, ils lui ont fait raconter ses splendeurs passées, ne lui ont parlé que de ses doges, de ses fiançailles avec l'Adriatique et ne lui ont demandé que des rêves et de l'oubli; ils la font assister à leurs orgies et aucun d'eux n'a remarqué ses yeux rouges de pleurs. Ils la traitaient comme une courtisane qui n'a pas le droit d'avoir une douleur et à laquelle on ne suppose pas d'âme. Pas un n'a songé à lui demander quel était cet étranger sinistre qui la garde sans cesse et la bat quand elle gémit. Pas un n'a flétri ce misérable et ne lui a cherché querelle, ce qu'il eût fait sans doute pour débarrasser une Camargo d'un amant honteux et détesté. A Venise, Alfred de Musset me gêne ; Byron au contraire semble me dire qu'il n'irait pas aujourd'hui jusqu'en Grèce. Toutes mes illusions sont décolorées ; quelque belle que soit la poésie, je ne puis être gai à Venise. A tous les soupers auxquels on m'invite, chez cette magnifique esclave, j'aperçois toujours un grand Autrichien blanc qui me gâte l'ivresse.

Alfred de Musset, me dira-t-on, vivait indépendant de toute conviction politique, et vous ne pouvez pas

exiger d'un poète qu'il prenne parti pour ou contre une opinion, dans les débats flottants de la vie publique : ce n'est plus de la critique, c'est du parti pris. Vous avez un lit de Procuste et vous y couchez tout le monde, et ceux qui ne s'y trouvent pas à leur aise sont découpés par vous jusqu'à ce qu'ils y tiennent.

Ne me croyez pas aussi rigoureux. Je respecte celui que j'aborde et que je veux juger. Je le suis dans les évolutions de sa pensée et je ne m'arrête, et ne cherche moi-même la route qu'après m'être perdu derrière lui dans des labyrinthes fleuris, enchanteurs, mais inextricables.

Un homme qui se poserait en face de moi, dégagé de toute servitude, de toute dépendance, mériterait les plus grands éloges. Il y a partout des abus et des excès; toute pensée humaine entraîne des erreurs; cet écrivain qui se tiendrait à l'écart de toutes les coteries, loin du peuple, loin des rois, serait peut-être mon héros, à la condition qu'il le fît par sagesse et non par indifférence, par supériorité et non par faiblesse. Il est dangereux d'avoir une conviction, au point de vue littéraire; cela gêne l'imagination, et la fantaisie sans liberté bat plus lourdement des ailes; je le reconnais. Les entraves ne vont pas à la poésie. Pour le commun des honnêtes gens, il n'est pas déjà si facile de concevoir une idée ferme et il est encore moins facile de la porter. Pour le poète, c'est un fardeau, écrasant quelquefois. Qu'il aille donc, libre et seul, mais qu'il ne nous égare pas. L'hésitation entre les principes est dangereuse, et notre faiblesse même, notre

fragilité exigent que nous soyons engagés afin de rester fidèles, compromis afin de demeurer honnêtes. Je ne prétends pas tracer à l'oiseau un sillon dont son vol ne devra jamais s'écarter, mais je lui demande de guider mes yeux qui le suivent, sur des sommets où je puisse me reposer et vers des horizons où je sentirai mon âme agrandie.

Je lis dans les critiques qui se sont occupés du mouvement littéraire de ces trente dernières années, que les tendances poétiques, incertaines encore vers 1828 et 1829, furent déterminées et fixées par la révolution de de Juillet. Les événements politiques ne sont donc pas étrangers à la marche des idées. Je n'ai jamais soutenu autre chose. Les poètes ont leur chemin de Damas, et ils doivent tenir compte des avertissements qu'ils reçoivent et des révélations qui les éblouissent. Ces électricités éparses dans l'esprit des penseurs, ces tendances vagues des poètes qui cherchent, sont condensées tout d'un coup et réunies par une explosion de tonnerre. D'où vient ce coup de tonnerre et que veut-il? Si vous n'en conservez pas la brûlure, saints ou maudits, lueur divine ou odeur de soufre, vous n'avez pas compris. Je le répète : je m'appuie ici sur un lieu commun qui accorde à la révolution de 1830 une influence évidente sur la littérature. Si l'on subissait le résultat et que l'on oubliât la cause, si les événements politiques n'étaient qu'un signal et non une leçon, s'ils ne nous imposaient pas leur actions, si les poètes n'en étaient pas saisis et frappés, alors ils ne seraient plus les guides, mais les serviteurs de l'ar-

mée. Ils marcheraient en tête toujours, non plus comme les chefs, mais comme la musique.

Je suis tellement pénétré de la nécessité de relever le rôle de ces rares et radieuses personnalités, que je m'expose a être appelé blasphémateur et à me faire lapider par les partisans de l'art pour l'art.

« Je me laisserai volontiers traiter par la critique de telle manière qu'il lui plaira, » dit quelque part Alfred de Musset, « mais je ne puis souffrir qu'on me bénisse ; » et il ajoute : « la critique ne doit frapper que quand elle espère ». Ces deux phrases protégeront ma franchise.

Alfred de Musset n'a pas de biographie pour ceux qui le respectent. Orphée fut déchiré par les femmes de Thrace, et l'Hèbre n'a rejeté sur ses bords que sa lyre brisée. Les débuts du poète furent vaillants et d'un éclat sans pareil. Musset lut « Don Paez » à une fête littéraire chez Antoni Deschamps, et il fut sacré poète. On a cherché à établir que le jeune débutant imitait celui-ci ou celui-là ; on a voulu par la suite lui disputer les diverses originalités de sa muse ; on lui a reproché de procéder de Hugo, de Byron et de tant d'autres. Ce sont là de misérables querelles. Si Musset brilla de quelques reflets avant de trouver sa vraie lumière, cela n'empêche pas qu'aujourd'hui il nous apparaît tout à fait lui-même, spontané, sans calcul, sans apprêt, obéissant à cette fantaisie qui n'avait quitté personne pour le suivre d'abord, et le guider ensuite. Même dans les défis qu'il semble jeter au sens commun, le poète rencontre des beautés exquises.

Cette exaltation fiévreuse qui l'entraîne est mêlée d'une tristesse amère qui se fait jour déjà dans les « Vœux stériles » ;

Il n'existe qu'un être
Que je puisse en entier et constamment connaître ;
Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi,
Un seul! Je le méprise... et cet être c'est moi!

Ces vers sont de 1831. Ils ont un écho dans ce sonnet de 1840 :

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté!
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie!

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde ;
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Ces ailes d'or, brillantes au soleil, se sont trop appesanties sur la matière. Il a toujours conservé au fond du cœur ce clou de la débauche dont il a parlé lui-même. C'est bien l'enfant du siècle, trop faible pour dompter son ennemi. Emporté par une ardeur désordonnée, par un tempérament capricieux, à chaque œuvre nouvelle il donne de son âme et de sa chair. Dieu, l'amour, la femme, le mysticisme, le blasphème, l'extase, l'appellent tour à tour; il ne peut choisir. Il se débat; il souffre. Douleurs touchantes, mais qui ne sont pas énergiques. L'inspiration le brûlait, et le laissait plongé dans des anéantissements profonds. A chaque instant, il adresse des invocations puissantes à l'idéal. L'éloquence de la poésie n'a jamais été plus forte. La muse évoquée arrive, et l'on ne part pas ce jour-là. Elle se présente et veut entreprendre les nobles tâches; elle se penche vers son poète charmant et l'invite au voyage; mais lui la retient et lui demande une chanson. Il est si séduisant! elle sourit et s'oublie. Au milieu de ces folies ravissantes, elle mêle des élans d'audace et de grandeur; c'est ce qui lui fait cette attitude triste et joyeuse à la fois; elle tient d'une main la lyre et de l'autre la coupe, toujours debout, espérant que son ami va la suivre. « Nous partirons demain! » murmure le poète. C'est la devise d'Alfred de Musset. A vivre ainsi au jour le jour, il crut avoir conservé son indépendance; c'est le lierre qui traîne à terre et qui se croit plus libre parce qu'il a dédaigné l'arbre qui l'eût soutenu. Il ne voulut pas obéir aux hommes, il obéit aux choses; il ne voulut pas se sou-

mettre aux doctrines ni aux opinions, il roula dans les passions et les fantaisies. « Je suis une ruine, » dit Octave dans « la Confession d'un Enfant du siècle »; et Octave a dix-neuf ans! Il se laissa aller à ses impressions; il céda à ses entraînements et ne fut pas maître de lui un seul jour.

Le poète qui avait écrit ce vers :

Les arts, ces dieux amis, fils de l'oisiveté,

était né pour être le contemporain de Périclès, d'Auguste, des Médicis, de Louis XIV. C'est une excuse, et nous remarquons souvent de pareils anachronismes dans la littérature.

Le poète passe ici-bas en étranger. Dans aucune époque il n'est chez lui; mais ceux qui vivent dans l'avenir ne sont pas à plaindre, tandis que ceux qui regardent le passé sont les exilés les plus solitaires, et nulle parole ne peut les consoler.

Alfred de Musset n'osa rien affirmer contre la vie, contre cette Bible qu'Octave a ouverte au chapitre le plus désespérant de l'Ecclésiaste; il n'osa maudire cet appui qui lui manque. Plus d'une fois il en eut la tentation parce qu'il ignorait que l'homme n'en est plus à attendre d'une révélation écrite ou parlée le mot d'ordre de sa destinée. Il la règle lui-même. « J'irai là, » se dit-il, et il y va, sans qu'aucune défaillance morale ou physique doive l'arrêter. S'il veut choisir les joies de ce monde,

pour conclure au néant; si les élégances et l'incrédulité du dernier siècle le séduisent, qu'il se décide; si Don Juan lui semble le type de la grandeur humaine, qu'il se façonne à ce rôle, mais qu'il y entre résolûment; qu'il n'agace pas la mort en timide, et qu'il tienne ferme et fasse bonne contenance quand l'homme de pierre viendra le chercher. Ce n'est pas l'heure des conversions par boutades.

Alfred de Musset croyait traverser un siècle d'impiété; il s'était trompé. Un temps de discussion n'est pas une époque stérile. La pensée a fait des progrès immenses, au moment même où Musset chantait. Qu'on ne me reproche pas de lui demander pourquoi il n'a pas été philosophe. Je ne veux pas plus chercher un philosophe chez lui qu'un homme politique. Je constate un trouble dans ses croyances et je ne saurais me l'expliquer. Dans son « Espoir en Dieu », admirable morceau de poésie, je le vois troublé, effrayé, réclamant une formule; il avoue ses tendances épicuriennes, mais quelque chose l'inquiète; il s'en prend à la religion orthodoxe :

Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites,
Et quand leur joie arrive ils en ont trop souffert.

Il s'en prend au théisme, à Locke, à Kant, à Voltaire et s'étonne de ne rien voir sortir de tous ces systèmes qui puisse le satisfaire. Il se débat en enfant gâté devant un problème insoluble; il interroge tout le monde et ne se

consulte pas lui-même ; il cherche partout un soutien et ne s'appuie pas sur sa liberté.

Qu'as-tu fait de ta vie et de ta liberté?

lui crie sa muse.

Pareil à un ouvrier qui n'a pas voulu se choisir une tâche dans la besogne commune, il blasphème contre ceux qui ont travaillé ; il s'impatiente de ne pas voir les ruines déblayées et le temple reconstruit. Cette indignation nous paraît être un aveu d'impuissance. Il se trouvait en présence de la religion et de la philosophie, entre le passé et l'avenir ; l'église lui apparaît debout, mais il n'ose pas y entrer ; les piliers qui la soutiennent lui paraissent fatigués ; il entrevoit des mystères qui le troublent ; il veut qu'on lui donne une certitude ; il voudrait que le prêtre vînt sur le seuil et lui présentât son Dieu. Les constructions de la libre pensée se montrent à lui inachevées, incohérentes, confuses ; il craint de se briser au milieu de ces fondations profondes, parmi ces pierres neuves et ces blocs à peine dégrossis ; les temples ébauchés ne lui inspirent aucune confiance et il reste errant à travers les décombres, maudissant les destructeurs et piétinant les ruines, qu'il ne sait ni regretter, ni respecter. Il conclut en s'en remettant à Dieu, qui eût pu lui répondre : « Je t'ai fait libre et je t'ai donné le génie. C'est à toi de trouver. Prends une de ces pierres ; baptise-la d'une espérance et bâtis dessus ta destinée. Cette confusion de systèmes,

qui te dit que je l'ai maudite? Est-ce moi qui ai peur des Babels et de ces vieilles fables renouvelées des Titans? L'homme qui s'approche de moi ne m'effraye pas. » La vie s'agitait autour du poète; la pensée humaine se hâtait; il contemplait ce mouvement et le méprisait; le monde lui faisait l'effet d'une fourmilière sur laquelle il se serait penché avec dédain. Il eût fallu à cet esprit une société tranquille, aux erreurs encore respectées, aux préjugés solides; il en eût accepté les lois établies. Il était né pour fouler aux pieds des marches de marbre rose, et les impatiences de ses amours cachaient un spleen de Versailles. Il fallait à toute force que sa passion remplît le monde. Il y a je ne sais quoi en lui d'irritable, de volontaire, de turbulent et de royalement enfantin; il a les rages puériles et despotiques d'un petit prince élevé par des bourgeois; il se roule à terre quand on ne veut pas lui obéir, et il salit sa belle robe de poésie.

Mais si loin que la haine
De cette destinée aveugle et sans pudeur
Ira, j'y veux aller. J'aurai du moins le cœur
De la mener si bas que la honte l'en prenne.

Son Octave, qui lui ressemble un peu, n'a pas de respect pour la femme; il la traite comme un joujou, embrassée, idolâtrée, puis jetée à terre et foulée aux pieds. Il appelle l'amour et maudit l'être aimé; il cherche le nom de Dieu entre le blasphème du dépit et la prière de

la défaillance. Il invoque la fatalité, le hasard, la Providence ! Il croit pendant une phrase; il doute pendant la durée d'une boutade. Que dis-je? Sa douleur n'est pas même le doute. Le doute représente quelque chose de réfléchi, une étude, une recherche, un acheminement : c'est la nuit du chaos, et non celle du néant. Ses troubles, à lui, sont des ténèbres épaisses, au sein desquelles il se débat, au milieu des restes d'un souper, quand la table est renversée, quand les lampes sont brisées et éteintes, et, à ce moment-là, il crie après un Dieu de justice et le met en demeure de foudroyer ce qui déplaît à ses fantaisies. Dès qu'il est saisi par les folies de la joie nerveuse, par les jalousies fébriles, par ses indécisions et ses impatiences, il faut que tout lui cède. Ce héros de la « Confession d'un Enfant du siècle » joue à l'Alcibiade ; c'est un sybarite du vice, un dilettante de l'orgie, un raffiné qui cherche la volupté dans la corruption élégante. Il lui faut la courtisane d'après Boccace et Bandello ; il a besoin de luxe et de couleur, et de vastes portiques, et de festins à la Véronèse. S'il se promène dans l'histoire, il n'y aborde que les mauvaises rencontres, les Aspasie, les Phryné ; à l'église, il aime, enivré d'encens, à rencontrer les doigts des folles de la Renaissance au rebord des bénitiers obscurs. C'est brillant et drapé dans la soie rayonnante de la plus admirable poésie. Mais c'est un rêve, une maladie. Cette vie, en somme, n'est pas un « Décaméron ». Le vice a perdu ses prestiges et ses grandeurs. Est-ce de de la vertu ou de l'hypocrisie? Je l'ignore. Mais il est cer-

tain que la débauche est dégradée de ses magnificences d'autrefois, et à mes yeux c'est un bien. Le plaisir n'a plus d'auréole, et, en Italie, la voix du Dante, si longtemps étouffée par celle de Boccace, a repris le dessus. Octave n'appartient pas à son époque; il a la nostalgie des siècles galants. Nous ne blâmons pas notre temps d'avoir fait justice de ces déifications des beautés impures. La Révolution a chassé ces ombres corruptrices, et elles n'osent plus affronter le grand jour. Depuis quelques années, je remarque cependant que les compilateurs de cancans et d'anecdotes s'appliquent à réhabiliter les femmes qui ont régné dans la honte et se sont étalées sur des trônes, aux regards de tout un peuple, les Pompadour, les Parabère, les Du Barry et tant d'autres; on cherche à rendre de l'éclat à ces étoiles du vice et jusqu'à la voie lactée du Parc-au-Cerf; mais ces livres demandent le succès au scandale, et le goût du public ne les accepte pas. Les favorites, les reines de la main gauche n'existent plus, ou bien elles se cachent et sont méprisées là où elles n'ont pas disparu. La courtisane douée de charme et d'esprit, rachetant sa dégradation par des supériorités d'intelligence, de grandeur et d'élégance, n'a plus de place dans notre société. Nous n'en sommes plus aux syrènes vertigineuses, aux démons irritants qui cachaient sous le brocard le pied fourchu qui sentait encore sa divinité et rappelait le ciel par sa déchéance. Aujourd'hui, la soie et les dentelles vénales ne couvrent plus que de la boue et gardent le stigmate du ruisseau ;

16.

la corruption subsiste, mais sans gloire. Octave, privé des fêtes de la débauche héroïque, se rattrapait sur les grisettes, sur les passions à court jupon et de courte durée, sur les fillettes insouciantes et imprévues. A défaut du parc de Versailles, il courait les bois de Romainville. Ces poésies encore ont perdu leurs enchantements et sont mortes avec les taillis qui les abritaient. « Les lauriers sont coupés, » comme dit la chanson. L'amour qui nous reste n'a que de nobles exigences et d'austères ardeurs.

En opposition avec Octave, Alfred de Musset a placé un personnage très-bien conçu, le type de tous les raisonneurs de la comédie actuelle, le fameux Desgenais. Celui-là est triste, mais il est vrai. C'est un cynique, et le poète le peint si nettement qu'il se trouve flétri par l'œuvre même. On a donné un nom à ces destructeurs d'illusions ; on les a appelés des sceptiques. Notre littérature moderne compte un écrivain qui affecta ces allures d'incrédulité et de matérialisme en fait de sentiment. Il porte dans les lettres le nom de Stendhal. Cette espèce de chirurgien moral eut deux élèves : M. Mérimée, qui resta un disciple fidèle à la doctrine du maître, et Balzac, qui fut le grand romancier que vous connaissez. Le Desgenais d'Alfred de Musset, par des formules paradoxales et grossières, réduit l'homme à la condition d'une bête brute, et là où nous voyons des passions, il ne constate que des instincts. Dans la « Confession d'un Enfant du siècle », il ne développe guère sa doctrine qu'au sujet

des femmes. Dans les pièces que l'on a jouées sur nos théâtres et où il reparaît sous différents noms, il en est même où il s'appelle Desgenais, il applique ses principes à tous les faits de la vie. Il s'épanouit avec égoïsme, mettant le doigt sur les choses, patron du succès, ami de l'argent, parasite du plaisir, toujours plus spirituel que les autres, bon compagnon, calculant ses imprudences, Philinte des mœurs actuelles et imposant silence au Misanthrope par les éclats de sa verve, chargé de la morale et aimé du public. Alfred de Musset eut le grand art de ne pas s'attacher à ce vilain camarade. Le poète connut des heures où il se plaisait aux rêves et aux larmes et, dans les immortelles « Nuits » durant lesquelles il a gémi et sangloté, un pareil interlocuteur eût profané les consolations de la muse.

Les « Nuits » parurent après « Rolla », l'un des poèmes les plus célèbres d'Alfred de Musset, où l'élan lyrique est à la fois magnifique et insensé. Pour assister à une scène vulgaire et honteuse, le monde entier est convoqué. Il faut que l'Olympe et le ciel soient là; et Vénus Astarté, et les Faunes, et les Nymphes, Prométhée, Satan, Lazare, la Vie, la Mort, Jésus-Christ, saint Paul, la Madeleine, et jusqu'aux nègres de Saint-Domingue; il faut que Voltaire soit maudit à la face du soleil ; et cette convocation, et cette malédiction sont d'une éloquence rare. Mais devons-nous prendre les périodes à mesure qu'elles passent et les admirer sans nous inquiéter du récit? Alors à chaque page nous nous arrêterons pour applaudir. Au

contraire, devons-nous chercher un sens à cette fable et un rapport entre les divers morceaux dont elle se compose ? En ce cas, nous verrons que Rolla n'est qu'un vil misérable qui blasphème parce qu'il n'est pas assez riche, un Valmont déclamateur, qui place la liberté dans la violation de toutes les lois de la morale et qui, drapé dans le manteau de Faust, se glisse le soir vers une ignoble maison où l'attend un crime qu'il a payé de ses dernières pièces d'or ; c'est odieux ; c'est du ressort de la Cour d'assises, et il fallut un étrange génie pour poétiser cette scène sans la flétrir. Alfred de Musset avait subi le charme des types de Byron ; il cherchait non pas un homme éprouvant les mêmes passions que ses semblables, mais un héros sinistre, ironique et amer, riant là où le vulgaire pleure, versant des larmes au milieu de la joie des autres, un cavalier pâle que toutes les femmes adorent et pour lequel toutes meurent, un demi-Dieu de la débauche, un Hercule-Brummel à l'épée invincible, à l'œil irrésistible, fier de lui-même, et se figurant qu'il occupe une telle place dans l'univers, que le ciel tremble quand il se remue et que Dieu le suit de l'œil avec inquiétude en tremblant pour sa création ; un Messie du vice, un rédempteur des bouges qui, au lieu de subir et d'expier les supplices de l'enfer qu'il parcourt en se les assimilant pour les purifier, pratique le rachat par la joie et par l'initiation aux grossières voluptés. Cette création n'est sortie qu'ébauchée du cerveau du poète. Il a brodé le costume de l'aventurier qu'il rêvait ; le manteau est

étincelant; mais soulevez-le, il n'y a dessous qu'un mannequin.

L'homme réel, douloureux et vivant, c'est celui qui va soupirer les « Nuits », les plus belles élégies de la langue française.

Est-ce toi dont la voix m'appelle ?
O ma pauvre muse, est-ce toi?
O ma fleur, ô mon immortelle,
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi!

Que n'a-t-elle parlé plus tôt, cette compagne? Il l'eût écoutée et suivie. Ces accents de vraie douleur font plaisir à rencontrer, et l'on tient dans cette phase fortunée de sa vie l'immortalité du poète. La fièvre factice est tombée. Ce n'est plus l'impatience de Frank, sorte de Faust avec les mœurs des brigands de Schiller, recherchant le plaisir inconnu, enlevant Belcolor et brisant Deidamia; ce n'est plus Rolla, ni Raphaël, ni Octave; c'est un homme, faible encore, mais frappé au cœur, qui se jette aux pieds de sa muse et lui raconte sa douleur, qui maudit et qu'elle rappelle au pardon, qui veut mourir et qu'elle ranime en accordant la lyre consolatrice. Alors ce vagabond inspiré jette au dehors tous les amers souvenirs et n'en conserve que la tristesse inspiratrice, et il saisit la lyre oubliée et se sent plus fort et rajeuni.

O solitude! ô pauvreté!

s'écrie-t-il dans un saint emportement d'enthousiasme. La femme est perfide, mais ce n'est plus la courtisane. La trahison serre bien le cœur du poète ; tous ceux qui le lisent lui deviennent sympathiques ; on pleure avec lui ; on voudrait le prendre sur sa poitrine, le serrer étroitement et le consoler en mêlant ses larmes aux siennes. Cette solitude même du poète qui se retrouve dans sa chambre, anéanti, sans ami, fait mal ; que n'a-t-il rencontré un noble esprit digne de le comprendre, digne de lui parler dans ces heures solennelles et sacrées! Que n'a-t-on été là pour lui rendre cette fierté qu'il regrette, pour chasser à jamais les fantômes corrompus qui obsédaient sa vie, et pour lui crier : « Frère, tu es sauvé! reviens à tes livres, reviens à l'étude, à la méditation, à l'humanité! ne retombe plus dans tes lâchetés ; ne te venge pas en te dégradant ; ne cherche pas l'oubli dans le dégoût de toi-même! tu as une douleur noble à porter ! ta blessure est une source, ne la promène pas dans les orgies ; le sang que tu verses est pur, répands-le sur tes jours, ô pélican de la passion, et nourris-en ta gloire! » Ah! que n'a-t-il eu un ami!

Je n'analyserai point Alfred de Musset, bien entendu ; je le traite comme le plus connu de nos poètes et je n'insiste pas comme je le ferais pour tout autre. A cette époque heureuse de son talent se rattachent tous ses chefs-

d'œuvre : « Une bonne Fortune, les Stances à la Malibran, Lucie et la lettre à Lamartine. » Cette épître arriva trop tard à son adresse. Ce fut sans doute un malheur. C'était là cet ami peut-être qu'il fallait à Musset. Il eût été bon de voir deux de nos grands poètes se rapprocher par une de ces amitiés, hélas! si rares de nos jours. Qui sait si la destinée de Musset n'eût pas suivi un autre courant. Qui sait s'il n'eût pas été pris du zéle sacré et de l'amour des hommes. Le moment était favorable. L'âme du poète était brisée ; il fait son aveu et sa confession et veut s'éloigner du chemin douloureux qu'il a suivi jusque-là. Il veut se plonger et se purifier dans le lac limpide des « Méditations ». La plume à la main, il rappelle à Lamartine les vers que ce dernier adressait à Byron, et lui offre les siens avec une modestie magistrale.

De t'égaler jamais je n'ai pas l'espérance.
Ce que tu tiens du ciel, nul ne me l'a promis ;
Mais de ton sort au mien plus grande est la distance,
Meilleur en sera Dieu qui peut nous rendre amis.
Je ne t'adresse pas d'inutiles louanges,
Et je ne songe point que tu me répondras ;
Pour être proposés, ces illustres échanges
Veulent être signés d'un nom que je n'ai pas.
J'ai cru pendant longtemps que j'étais las du monde ;
J'ai dit que je niais, croyant avoir douté ;
Et j'ai pris devant moi pour une nuit profonde
Mon ombre qui passait, pleine de vanité.

Poète, je t'écris pour te dire que j'aime,
Qu'un rayon de soleil est tombé jusqu'à moi.
Et qu'en un jour de deuil et de douleur suprême,
Les pleurs que je versais m'ont fait penser à toi.

Cette épître marque une époque importante de la vie de Musset; c'est la crise de sa destinée. Lamartine a fait une amende honorable publique de son dédain ; mais il était trop tard. Il a envoyé son regret à une ombre; il a demandé pardon à la mort.

Autour de ces poésies plus viriles et plus saines d'Alfred de Musset se groupent des fragments de prose dont la tendance était généreuse : « Depuis quand, » s'écrie-t-il, « la pensée ne peut-elle plus monter en croupe derrière l'action? Depuis quand l'humanité ne va-t-elle plus au combat comme Tyrtée, son épée d'une main et sa lyre de l'autre? »

Cette amitié fortifiante, il avait été au-devant d'elle plus d'une fois. En 1836, il rendit compte de l'exposition de peinture dans la « Revue des Deux-Mondes ». A la fin de cet article, il parle de Léopold Robert dont il voulut se rapprocher à Venise, deux ans auparavant. Il avait l'intention de changer de logement. Après bien des recherches infructueuses, après avoir été sur le point de louer un des étages du palais Mocenigo, où avait habité Byron. « Le loyer n'en coûtait pas cher, » dit Musset, « mais nous étions alors en hiver, et le soleil n'y pénètre jamais. » Après plusieurs tentatives, il rencontra une maison garnie

de modeste apparence, appartenant à une française. Comme il visitait les chambres qui lui étaient proposées, il vit passer une jeune fille qui portait un plat. Il l'interrogea et il apprit d'elle que ce repas était destiné à un locataire français qui occupait une petite chambre au second.

— Quand j'habiterai ici, m'apporteras-tu ainsi à dîner? demanda Musset à l'enfant.

Elle répondit par une moue négative.

— Quel est donc alors ce personnage privilégié?

— C'est M. Robert, un peintre, dit-elle; personne ne le connaît!

Musset fit toutes les instances pour lui être présenté.

— Il ne reçoit jamais personne! ajouta la jeune servante.

Le poète s'adressa dès le lendemain au consul de France. Ses efforts furent inutiles. Il dut renoncer à son projet. L'artiste vivait seul, pauvre, triste. Musset n'insista plus. Souvent, depuis, il passa sur le petit canal qui baignait les murs de la maison et contempla avec mélancolie les fenêtres derrière lesquelles travaillait Léopold Robert. Si ces deux hommes s'étaient aimés, l'un peut-être ne serait pas mort et l'autre eût vécu; car ils se tuèrent tous les deux. Le peintre achevait alors « le Départ pour la pêche » : « Ah Dieu! » s'écrie Musset achevant son récit, « la main qui a fait cela, et qui a peint dans six personnages tout un peuple et tout un pays! Cette main puissante, sage, patiente, sublime, la seule

capable de renouveler les arts et de ramener la vérité! Cette main qui, dans le peu qu'elle a fait, n'a retracé de la nature que ce qui est beau, noble, immortel; cette main qui peignait le peuple, et à qui le seul instinct du génie faisait chercher la route de l'avenir là où elle est, dans l'humanité; cette main, Léopold, la tienne! cette main qui a fait cela, briser le front qui l'avait conçu! »

Nous rattacherons à cette période du génie de Musset la satire qu'il écrivit sur les lois de septembre 1835:

Je ne fais pas grand cas des hommes politiques;
Je ne suis pas l'amant de nos places publiques;
On n'y fait que brailler et tourner à tous vents.
Ce n'est pas moi qui cherche, aux vitres des boutiques,
Ces placards éhontés, débaucheurs de passants,
Qui tuaient la pudeur dans les yeux des enfants.

Que les hommes entre eux soient égaux sur la terre,
Je n'ai jamais compris que cela pût se faire,
Et je ne suis pas né de sang républicain;
Je n'ai jamais été, Dieu merci, pamphlétaire;
Je ne suis pas de ceux qui font mentir leur faim,
Et dans tous les égouts vont s'enfournant du pain.

Pour être d'un parti j'aime trop la paresse,
Et dans aucun haras je ne suis étalon.
Ma muse, vierge encor, n'a rien d'écrit au front.
Je n'ai servi que Dieu, ma mère et ma maitresse,
Et par quelque sentier qu'ait passé ma jeunesse,
Aucun gravier fangeux ne lui traine au talon.

J'ai fléchi le genou sur la dalle sanglante,
Chaude et tremblante encor d'un meurtre surhumain,
Quand de joie et d'horreur la France palpitante
Vit un père et ses fils se tenant par la main,
A travers les éclairs d'une muraille ardente,
Passer en souriant, conduits par le destin.

J'ai prié, j'ai pleuré, moi, fils d'un siècle impie,
Le jour qu'à Notre-Dame, aux pieds du Dieu sauveur,
Une reine, une mère, ô fatale grandeur!
Vint, la tête baissée, et par les pleurs maigrie,
Prier pour ses enfants l'ange de la patrie
Et rendre grâce à Dieu, pâle encor de terreur.

Que la liberté sainte engendre la licence,
C'est un mal, je le sais; et de tous les fléaux
Le pire est qu'un bandit soit bâtard d'un héros.
C'est un ardent soleil que celui de la France;
Son immense clarté projette une ombre immense;
Dieu voulut qu'un grand bien fît toujours de grands maux.

Oui, c'est la vérité, le théâtre et la presse
Etalent aujourd'hui des spectacles hideux,
Et c'est en pleine rue à se boucher les yeux.
Un vil mépris de tout nous travaille sans cesse;
La muse, de nos temps, ne se fait plus prêtresse,
Mais bacchante; et le monde a dégradé ses dieux.

Oui, c'est la vérité qu'à peine émancipée,
L'intelligence humaine, hier esclave encor,

A pris à tire d'aile un monstrueux essor.
Nos hommes ont souillé leur plus vaillante épée,
La parole : cette arme au sein de Dieu trempée,
Dont notre siècle au flanc porte la lame d'or.

Oui, c'est la vérité. La France déraisonne;
Elle donne aux badauds, comme à Lacédémone,
Le spectacle effrayant d'un esclave enivré.
C'est que nous avons bu d'un vin pur et sacré,
Et, joyeux vigneron, qu'un pampre vert couronne,
Nous vendangeons encor d'un pas mal assuré.

Mais, morbleu! c'est un sourd ou c'est une statue,
Celui qui ne dit rien de la loi qu'on nous fait!
Messieurs les députés ne visent qu'à l'effet.
Eh! pour l'amour de Dieu, si votre âme est émue,
Soyez donc trivial comme on l'est dans la rue:
La Bruyère l'a dit; celui-là s'y connaît.

Une loi sur la presse! ô peuple gobe-mouche!
La loi, pas vrai? quel mot! comme il emplit la bouche!
Une loi maternelle, et qui vous tend les bras!
Une loi, notez bien, qui ne réprime pas,
Qui supprime! une loi, comme sainte n'y touche;
Une petite loi qui marche à petits pas;

Une charmante loi, pleine de convenance,
Qui couvre tous les seins que l'on ne saurait voir.
Vous pouvez tout écrire en toute confiance;
Votre intention seule est ce qu'on veut savoir.

Rien que l'intention! Voyez quelle indulgence!
La loi flaire un écrit; s'il sent mauvais, bonsoir.

Avez-vous insulté par quelque raillerie
Les hauts représentants de la société?
Méditez-vous d'un pair ou bien d'un député?
L'offense la plus grave a droit de seigneurie;
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

Avez-vous comparé dans quelque théorie
L'état de république avec la royauté?
Avez-vous fait un rêve, et dit à la patrie
Ce que pour elle un jour vous auriez souhaité?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

Aviez-vous quelque place, ou bien quelque industrie,
Dont les jours de Juillet vous aient déshérité?
D'un vieux maître banni serviteur regretté,
Osez-vous à l'exil faire une flatterie?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

N'auriez-vous pas construit, pour quelque espièglerie,
Au fond d'une campagne ou d'une métairie,
Un théâtre forain sur deux tréteaux planté?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté;
Et vous verrez le bât dont vous serez bâté.

Mais monsieur le ministre a dit à la tribune
Que l'art était perdu, que le goût s'en allait ;
Que sa loi, pour la scène, était ce qu'il fallait ;
Qu'autrefois l'éloquence était chose commune,
Mais qu'en France, aujourd'hui, l'on n'en voyait aucune ;
Et la chose, à l'ouïr, parut claire en effet.

Je voudrais bien savoir, pour la rendre plus claire,
Ce que c'est que ce goût dont on nous parle tant.
Le goût ! toujours le goût !... Lorsque j'étais enfant,
J'avais un précepteur qui m'en disait autant.
Je vois bien trois mille ans depuis la mort d'Homère ;
Mais depuis trois mille ans, je ne vois sur la terre

Qu'un seul siècle de « goût », qu'on appelle le Grand.
C'est celui de Boileau, c'est celui de Corneille.
Mais enfin, monsieur Thiers, cette terre est bien vieille ;
Que ce siècle soit beau, soit grand, c'est à merveille,
Et je n'en dirai pas de mal, assurément.
Quand le diable y serait, ce n'en est qu'un, pourtant.

Est-ce une loi pour tous, qu'un siècle dans l'histoire ?
Parce que trois pédants m'ont farci la mémoire
De je ne sais quels vers à contre-cœur appris,
N'est-il pour moi qu'un siècle, et pour moi qu'un pays ?
Eh ! s'il est glorieux, qu'il dorme dans sa gloire,
Ce siècle de malheur ; c'est du mien que je suis.

Dans quel temps vivons-nous, voyons, je vous en prie ?
Vivons-nous sous Louis, quatorzième du nom ?

Alors portons perruque, allons à Trianon.
Soyons des fleurs d'amour et de galanterie ;
Enfin, décidez-vous, monsieur Thiers, ou sinon,
Laissez-nous être au monde, et vivre notre vie.

Serait-ce par hasard que ce « goût » si vanté
Passerait à vos yeux pour quelque vieil usage ?
Ne le croiriez-vous pas de la Grèce apporté ?
Cela pourrait bien être, et vous pensez, je gage,
Que ce goût merveilleux, dont vous faites tapage,
Vient de la vénérable et sainte antiquité.

L'an de la quatre-vingt-cinquième olympiade
(C'était, vous le savez, le temps d'Alcibiade,
Celui de Périclès, et celui de Platon),
Certain vieillard vivait, vieillard assez maussade....
Mais vous le connaissez, et vous savez son nom,
C'était Aristophane, ennemi de Cléon.

Lisez-le, monsieur Thiers, c'est un rude génie;
Il avait peu de grâce, et de goût nullement.
On le voyait le soir, devant l'Académie,
Poser sa large main sur sa tempe blanchie,
A l'ombre du smilax et du peuplier blanc.
Le siècle qui l'a vu s'en est appelé grand.

Quand son regard perçant fixait la face humaine,
Pour fouiller la pensée il allait droit au cœur.
Mais il n'en montrait rien qu'un sourire moqueur,
Jusqu'au jour où lui-même à la face d'Athène,

Tout barbouillé de lie, il montait sur la scène,
Attaquait un archonte et revenait vainqueur.

Il nommait par leur nom les choses et les hommes.
Ni le mal, ni le bien pour lui n'était voilé ;
Ses vers, au peuple même, au théâtre assemblé,
De dures vérités n'étaient point économes,
Et s'il avait vécu dans le temps où nous sommes,
A propos de la loi, peut-être eût-il parlé.

« Etourdis habitants de la vieille Lutèce,
Dirait-il, qu'avez-vous, et quelle étrange ivresse
Vous fait dormir debout? Faut-il prendre un bâton?
Si vous êtes vivants, à quoi pensez-vous donc?
Pendant que vous dormez, on bâillonne la presse,
Et la chambre en travail enfante une prison.

« On bannissait jadis, aux temps de barbarie;
Si l'exil était pire ou mieux que l'échafaud,
Je ne sais; mais du moins sur les mers de la vie
On laissait l'exilé devenir matelot.
Cela semblait assez de perdre sa patrie.
Maintenant avec l'homme on bannit le cachot.

« Dieu juste! nos prisons s'en vont en colonie.
Je ne m'étonne pas qu'on civilise Alger.
Les pauvres Musulmans ne savaient qu'égorger.
Mais nous, notre Océan porte à Philadelphie
Une rare merveille, une plante inouïe,
Que nous ferons germer sur le sol étranger.

« Regardez, regardez, peuples du nouveau monde!
N'apercevez-vous rien sur votre mer profonde?
Ne vient-il pas à vous, du fond de l'horizon,
Un cétacée informe, au triple pavillon?
Vous ne devinez pas ce qui se meut sur l'onde.
C'est la première fois qu'on lance une prison.

« Enfants de l'Amérique, accourez au rivage!
Venez voir débarquer, superbe et pavoisé,
Un supplice nouveau par la mer baptisé.
Vos monstres quelquefois nous arrivent en cage;
Venez, c'est notre tour, et que l'homme sauvage
Fixe ses yeux ardents sur l'homme apprivoisé.

« Voyez-vous ces forçats que de cette machine
On tire deux à deux pour les descendre à bord?
Les voyez-vous, fiévreux, et le fouet sur l'échine,
Glisser sur leurs boulets dans les sables du port?
Suivez-les, suivez-les, le monde est en ruine;
Car le génie humain a fait pis que la mort.

« Qu'ont-ils fait, direz-vous, pour un pareil supplice?
Ont-ils tué leurs rois, ou renversé leurs dieux?
Non. Ils ont comparé deux esclaves entre eux;
Ils ont dit que Solon comprenait la justice
Autrement qu'à Paris les préfets de police,
Et qu'autrefois en Grèce il fut un peuple heureux.

« Pauvres gens! c'est leur crime; ils aiment leur pensée,
Tous ces pâles rêveurs au langage inconstant.
On ne fera d'eux tous qu'un cadavre vivant.
Passez, Américains, passez tête baissée;
Et que la liberté, leur triste fiancée,
Chez vous du moins, au front les baise en arrivant. »

Alfred de Musset s'était nourri de Mathurin Régnier et la satire lui inspira par moments de spirituelles et énergiques bouffées de bon sens, mais rien jamais ne fut senti et ne tomba juste comme ces strophes que je viens de lire. De temps en temps, il se réveillait, ouvrait les yeux sur la vie et traçait une page. En 1841, il répondit au défi d'un poète allemand nommé Becker par cette improvisation si célèbre du Rhin allemand. Je ne parle pas des poésies qu'il adressa à Louis-Philippe, de celles qu'il fit sur la naissance du comte de Paris et sur la mort du duc d'Orléans. Ce sont les inspirations heureuses de la fidélité et du dévoûment; nous n'irons pas plus loin dans notre appréciation. Au-delà nous aurions peut-être à corriger notre éloge.

Il est une préface d'Alfred de Musset dans laquelle on a voulu le saisir tout entier, de même que, dans la préface de « Cromwell », Victor Hugo semble avoir mis les lois de son esthétique nouvelle. Le morceau dont nous voulons parler est placé en tête de « la Coupe et les

lèvres ». On a trop accordé à cette épître dédicatoire ; c'est une simple échappée de bonne humeur, mais cependant il est bon de s'y arrêter un moment. Ceux qui seraient tentés d'attaquer l'influence de Musset s'en prendraient à cette fantaisie. Que veut-elle dire? Le poète, comme toujours, y secoue les beaux vers à profusion ; il s'y défend du reproche d'imitation que les comptes-rendus d'alors lui jetaient à la tête, et il se défend si bien que de ce jour-là la cause fut gagnée. Nous l'avons dit : nous ne nous arrêtons pas à ces niaiseries. Il y a deux sortes de critiques : celle qui analyse l'œuvre dans la forme et dans l'invention, qui s'attache au rhythme, au sujet, aux caractères, relève les plagiats et les réminiscences et s'applique à détailler les petites choses ; et celle qui juge l'ensemble d'une œuvre, cherche l'influence exercée par un homme de talent et lui tient compte du bien qu'il a fait ou le blâme du mal qu'il a inoculé à ses imitateurs. Cette dernière critique est la seule qui nous convienne. Alfred de Musset raille avec un charmant esprit les pleurards, les rêveurs à nacelle,

Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles,
Cette engeance sans nom qui ne peut faire un pas
Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas.

C'est fort bien ridiculiser les poètes qui ont abusé de l'inspiration de Lamartine et l'ont délayée jusqu'à la

rendre insipide. Musset aurait pu également rire des poètes guindés qui suivent les traces de Hugo et battent de l'aile dans des odes impuissantes. Mais ces rimeurs auxquels manquent les qualités supérieures de force et de grâce vivent d'un idéal, et qu'ils rament sans avancer sur le « lac des méditations », ou qu'ils planent sur le rebord de leur fenêtre en suivant l'aigle de Hugo sur les sommets où il triomphe, au moins obéissent-ils à un désir d'amour et d'immensité. Si Musset pouvait voir les poètes que son souffle a créés et qu'il pût tenir encore la plume sensée et vigoureuse du vieux Mathurin, il comprendrait que les mauvais écoliers qui l'ont suivi ne sont pas seulement ennuyeux, mais qu'ils sont pervertis. Le vin qu'il leur a versé est bon certes et d'un parfum exquis ; nous en avons bu tous ; mais l'ivresse n'en est pas salutaire ; elle ne vous excite pas à marcher et à vivre : elle a des lourdeurs d'opium, et les visions qu'elle éveille dans notre cerveau sont toujours les mêmes : des courtisanes qui défilent, le baiser aux lèvres et l'impudence au front.

Alfred de Musset avait publié deux volumes environ de « Comédies et de Proverbes » sans souci de les faire représenter, quand une actrice revenant de Russie fit recevoir et jouer au théâtre Français les deux plus légères de ces œuvres dialoguées. « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée » et « le Caprice ». On prit goût à ces succès francs et faciles et l'on voulut transporter sur la scène les comédies déjà imprimées depuis long-

temps et depuis longtemps célèbres, entre autres « André del Sarto » et « Il ne faut jurer de rien ». Il est même question de monter « On ne badine pas avec l'amour ». Parmi ces pièces, il en est une dans laquelle Alfred de Musset a fait un effort pour sortir du monde de fantaisie de Shakspeare qui lui était familier et pénétrer dans le monde historique et dramatique du maître anglais : nous voulons parler de « Lorenzaccio ». Cette œuvre n'a jamais été aussi célèbre qu'elle méritait de l'être ; elle tient une place effacée et secondaire dans l'ensemble des productions de Musset, et c'est pourtant là qu'il a donné la note la plus puissante et la plus noble de son talent.

Philippe Strozzi est un caractère digne de Schiller. Laurent de Médicis est ce Brutus italien qu'Alexandre Dumas a porté à la scène sous le nom de Lorenzino. Laurent de Médicis, qui s'est livré à tous les vices et est descendu à toutes les débauches afin d'arriver à son but et d'entrer dans la familiarité du tyran qu'il veut tuer, Laurent de Médicis qui a laissé traîner son nom jusqu'au diminutif méprisant de Lorenzaccio, explique ses projets, dans une longue scène, la plus importante du drame de Musset, et raconte sa vie au vieux républicain Philippe Strozzi, dont les deux fils viennent d'être jetés en prison. Philippe se tient assis sur un banc, en pleine rue, plongé dans le désespoir et roulant des projets de vengeance, quand Lorenzo vient à passer. « Il faut nous délivrer des Médicis, Lorenzo... dit le vieillard ; le rôle que tu joues est un rôle de boue et de lèpre, tel que l'enfan

prodigue ne l'aurait pas joué dans un jour de démence, et cependant je t'ai reçu. Quand les pierres criaient à ton passage, quand chacun de tes pas faisait jaillir des mares de sang humain, je t'ai appelé du nom sacré d'ami ; je me suis fait sourd pour te croire, aveugle pour t'aimer ; j'ai laissé l'ombre de ta mauvaise réputation passer sur mon honneur, et mes enfants ont douté de moi en trouvant sur ma main la trace hideuse du contact de la tienne... Que l'injustice faite à ma famille soit le signal de la liberté ! » — « Prends garde à toi, Philippe ! répond Lorenzo, tu as pensé au bonheur de l'humanité ! » Je ne connais pas de cri plus déchirant et plus mélancolique que cette réponse. Elle renferme toutes les souffrances du dévoûment. C'est à ce moment que le jeune conspirateur raconte à Philippe comment la haine des tyrans le prit un jour qu'il rêvait sur les ruines du Colysée. Sa jeunesse alors était pure comme l'or. Afin d'arriver à son but il s'est fait vicieux et lâche, et il est trop tard pour en guérir. « Je me suis fait à mon métier, dit-il ; le vice a été pour moi un vêtement ; maintenant, il est collé à ma peau... Brutus a fait le fou pour tuer Tarquin, et, ce qui m'étonne en lui, c'est qu'il n'y ait pas laissé sa raison... Que les hommes me comprennent ou non, qu'ils agissent ou n'agissent pas, j'aurai dit tout ce que j'ai à dire ; je leur ferai tailler leurs plumes, si je ne leur fais pas nettoyer leurs piques, et l'humanité gardera sur sa joue le soufflet de mon épée marqué en traits de sang. Qu'ils m'appellent comme ils voudront, Brutus ou Erostrate, il ne me plait pas qu'ils

m'oublient. Ma vie entière est au bout de ma dague, et que la Providence retourne ou non la tête en m'entendant frapper, je jette la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre. Dans deux jours, les hommes comparaîtront devant le tribunal de ma volonté. »

On retrouve bien encore là un peu de la déclamation de Franck, mais Laurent de Médicis n'est plus un somnambule lyrique ; il a un rôle, et pousse au but.

Nous ne ferons que mentionner en passant les « Contes et Nouvelles » d'Alfred de Musset. Nous ne dédaignons pas ces productions qui renferment le gracieux récit intitulé : « Frédéric et Bernerette » ; mais ces entretiens réclament une appréciation rapide, littéraire, mais morale aussi, et c'est aux œuvres où l'homme est particulièrement visible que je m'attache. Depuis notre première leçon jusqu'à celle-ci, je n'ai pas cessé de poursuivre la recherche du devoir chez les écrivains dont nous nous occupions. Alfred de Musset nous a contraint à d'importantes réserves. Nous les avons faites avec respect et avec indulgence. De la plus aveugle admiration, de l'enthousiasme le moins raisonné, j'en suis arrivé insensiblement à l'opinion d'aujourd'hui. Pour être bien sûr de ce que j'éprouvais en moi-même, j'ai relu ces livres ; je me suis rappelé les jours où ces œuvres me semblaient irréprochables ; j'ai réfléchi, non sans quelque tristesse ; mais l'hésitation n'a pas été longue.

Au second chant de « Namouna », tout le monde a lu les strophes éclatantes où Alfred de Musset fait un double

portrait de Don Juan. J'ai relu ce morceau étincelant et magique. Il m'a paru un peu confus et j'y ai remarqué des incohérences de pensées qui détruisent en partie l'enchantement sous lequel je vivais. Il y a là deux Don Juan qui m'ont l'air de n'en faire qu'un, et c'est assez, car à coup sûr il y a là la somme de plusieurs scélérats. Cette musique du rhythme m'a rendu un instant mes émotions d'autrefois. Et voyez jusqu'où la puérilité de la dignité humaine peut descendre : il a suffi d'un vers pour me rappeler à la réalité et me faire juger ce que les extravagances indifférentes de cette poésie recèlent de monstrueux. Le poète décrit son héros :

C'est le roué sans cœur, le spectre à double face,
A la patte de tigre, aux serres de vautour,
Le roué sérieux qui n'eut jamais d'amour;
Méprisant la douleur comme la populace;
Disant au genre humain de lui laisser son jour,
Et qui serait César, s'il n'était Lovelace.

Ce dernier vers m'a réveillé. Le secret de la morale de Musset est là, ainsi que l'explication de ma douloureuse répugnance. Est-ce que nous pouvons permettre de dire que l'humanité est un bétail à la merci de quelques privilégiés? Est-ce que de pareilles folies ne doivent pas être relevées? Lisez, admirez, mais soyez avertis. Est-ce que l'on va nous demander des triomphes et des couronnes pour un Rolla-Lovelace ou un Frank-César, deux profils

de la corruption? L'un aura les hommes, l'autre les femmes : à celui-ci des harems, à celui-là des champs de bataille. Et nous nous inclinerions devant de pareilles ironies, parce que la poésie a posé sa caresse sur ces strophes! Rien n'est à l'abri de la discussion, en dehors de la vérité et de la justice. Il faut que le poète s'habitue, comme le prêtre s'y est habitué, à voir ses textes attaqués. Tant pis pour ceux qui mêlent des personnages historiques aux aventuriers de la fantaisie. Ne permettons pas qu'on édifie ces Olympes nouveaux et qu'on y place les rêves de l'imagination pêle-mêle avec les fantômes de la réalité. Quel idéal pouvez-vous composer de ces amalgames? En face de César et de Don Juan, au risque d'être traité d'esprit vulgaire, je prends parti pour ceux qu'on bafoue, pour le peuple et pour M. Dimanche.

A. DE MUSSET — BÉRANGER — VICTOR HUGO

A. DE MUSSET — BÉRANGER — VICTOR HUGO

Je place à la suite de ces leçons, trois articles extraits de la « Revue de Paris », qui rentrent dans le cadre de ces études et qui les complètent, les quelques pages que j'écrivis sur Alfred de Musset à l'époque de sa mort et l'article que je consacrai à Béranger dans les mêmes conditions.

On verra que j'ai peu varié dans mon appréciation sur le premier de ces deux poètes. Quant au second, le lecteur comprendra qu'il m'eût été difficile de lui consacrer une leçon publique.

Les pages intitulées « Victor Hugo à quatre sous » furent écrites à l'époque où l'on publia une édition populaire de ce grand poète.

ALFRED DE MUSSET

Alfred de Musset aura été un des plus grands poètes de notre siècle. Il est mort jeune d'années, et plusieurs de ceux qui l'ont vu partir ont semblé dire que la gloire de l'illustre écrivain étant faite depuis longtemps, la vie de l'homme avait peut-être prolongé ses journées. A notre avis, ce jugement est une erreur : cette existence ne compte pas une heure inutile. Une saison de notre âme vient de passer ; le printemps de notre génération s'efface dans les brouillards ; c'est notre jeunesse qui est morte.

Revenir sur ses pas et reprendre, pour le suivre avec attention, le cours rapide de la carrière d'Alfred de Musset, c'est, pour la plupart de nous, un examen de conscience. Nous aurons à faire d'importantes réserves, ou plutôt nous détournerons souvent la tête, comme il nous arrive de faire pour nous-mêmes, quand nous cherchons à échapper à un remords. Cela nous porterait malheur, au moment d'entrer dans les régions sérieuses du voyage, de traiter cruellement ce compagnon qui vient de nous

quitter. Ce n'est pas la faute de cet ami si la gracieuse indifférence de son sourire ne nous suffit plus. Quand une alarme vient nous arracher brusquement aux joies de la halte pour nous faire continuer une route difficile que nous croyions parcourue, nous aurions tort, sous le soleil qui nous accable, sous la fatigue qui nous abat, de maudire l'ombre et cette sieste que nous prenions pour le repos.

Alfred de Musset aura reçu trois adieux : l'adieu de ses contemporains qui l'ont connu jeune, vaillant, débutant avec éclat, et qui, en conduisant les funérailles de ce charmant esprit, ont cherché une larme que tous n'ont pas trouvée ; l'adieu de la jeunesse de vingt ans, qui a entouré de respects ce souvenir glorieux, mais en traversant cette oasis sans s'y arrêter, car ses croyances et ses regards sont ailleurs ; enfin, l'adieu des hommes de notre âge qui ont commencé à penser et à admirer, à l'époque où Alfred de Musset brillait en pleine réputation. C'est à nous qu'est échue la tâche la plus difficile. L'heure où nous vivons défend l'indulgence ; nous demandons aux poètes de prendre un parti et de choisir un camp ; l'indifférence tue, et nous préférons un adversaire à un sceptique. Cette exigence est-elle profitable à l'art, et n'est-ce pas tuer la fantaisie que d'imposer de pareilles contraintes ? Nous n'avons pas à répondre. Dante et Milton ont subi ces exigences, et si Platon revenait, nous voudrions qu'il eût, pour expulser les poètes de sa République, d'autres motifs que l'inutilité. Byron lui-même.

cet esprit farouche et rebelle, dont la pensée fut toujours en querelle avec Dieu, ne méprisa pas l'humanité au point de dédaigner les aspirations qui la guident : il aima la liberté et mourut pour elle.

On a comparé Alfred de Musset à Byron ; par certains côtés, la ressemblance est exacte ; mais elle ne doit rien ôter à l'originalité de notre poète, qui fut essentiellement Français. Il commença par s'abandonner au mouvement romantique, et ses premières poésies rappellent aussi Shakspeare. « Don Paez », « Portia » et les poèmes de cette époque ont l'allure belliqueuse d'un chant de guerre.

La forme du vers y est étudiée, et ce n'est qu'à partir de « Mardoche » que Musset, rebelle à toute discipline, abandonna le groupe avec lequel il avait fait ses premiers pas, pour marcher seul, indépendant, libre de pensées et de rhythme. Depuis ce moment, il écrivit selon son inspiration individuelle, imitant et créant à la fois, insaisissable pour la critique ; à l'instant où l'on croit prendre Byron, on tient La Fontaine ; la plume qui écrit le Don Juan de « Namouna » va tracer le charmant récit de « Simone ». Les deux volumes de poésie d'Alfred de Musset représentent sa vie et justifieront sa gloire. Il raille ; il rit, il joue ; puis soudain il pleure comme un enfant. Il se tord pendant des « Nuits » immortelles, maudissant et adorant avec des cris humains qui ont retenti dans tous les cœurs et qui seront vrais et admirés tant que le monde existera, tant qu'un homme aimera une femme. Les biographes chercheront à rendre publique l'anecdote

de cette douleur; déjà même les indiscrétions personnelles en ont trop dit peut-être. Evitons de nous arrêter à la légende d'un sentiment. Quand nos jeunes émotions vibraient à la lecture de ces ardentes poésies et que nous dévorions ces plaintes en touchant à cette robe de Nessus, des voix confuses voulaient alors nous apprendre cette histoire mystérieuse; nous n'écoutions pas, et aujourd'hui encore nous ne voulons rien savoir ni rien répéter de ce que l'on murmure. Qu'importent les petites joies scandaleuses que l'on pourrait recueillir? Lisons les vers et respectons la torture. Notre époque est trop avide de scandales ; le goût du public, ainsi détourné de ce qu'il doit voir, s'amoindrit et se blase. Alfred de Musset a assez parlé de lui-même pour qu'on se contente de ce qu'il a dit. Voulez-vous connaître l'idéal humain, le type qu'il se proposait? lisez l'admirable second chant de « Namouna »; voyez le second Don Juan, que « Mozart a rêvé » ; voilà ce qu'il aurait voulu être; mais la franchise de sa verve ne lui permit pas ce rôle.

Les poètes personnels qui livrent à la publicité leurs émotions et souvent les aventures de leur vie sont de deux sortes : les uns se montrent tels qu'ils voudraient être; ils donnent à leurs facultés des proportions épiques; ils se grandissent et se posent en statues devant les lecteurs qui admirent un être surnaturel dans ce personnage arrangé à loisir, et qui sont désenchantés quand un jour la réalité s'offre à eux, quand ils aperçoivent le poète lui-même, redevenu homme d'idole qu'il était, et

traversant tristement les vulgarités de ce monde. Il est d'autres écrivains qui étudient leurs sensations devant la foule et se présentent tels qu'ils sont. On les voit ; on peut les plaindre; on n'est jamais déçu. Alfred de Musset fut du nombre de ces derniers. Comme un ami familier qui nous visite à toute heure, il entrait chez son lecteur sans se faire annoncer, sans se draper dans un manteau, sans s'envelopper d'un nuage; il causait, changeant de ton, rieur, caustique, ému, s'arrêtant pour pleurer au souvenir d'un rêve, tombant découragé sur un canapé, sans énergie, mais sans fiel, triste sans excuse, mais non sans motif, tous les jours regrettant hier, enfant chargé de la responsabilité d'une âme d'homme, oisif supportant un génie de poète. Il avait des pressentiments de justice sévère ; il sentait l'avenir qui planait sur lui. Ainsi troublé dans sa gloire, ébloui de son auréole, il s'est avancé vers la mort, entouré d'amis affligés et d'admirateurs plus préoccupés que lui-même de sa renommée.

Sa poésie, comme celle d'Henri Heine, est animée d'une émotion railleuse. Alfred de Musset a chanté l'amour en vers admirables et sincères; il a fait résonner une corde nouvelle, et les jeunes imaginations ont tressailli. Cependant nous reste-t-il de ces émotions nerveuses le respect d'un idéal de tendresse? Entre Lisette et Ninon, y a-t-il une autre différence que celle de la distinction de la forme, plus abondante chez le poète qui vient de mourir? Nous plaçons les œuvres d'Alfred de Musset au nombre de celles qui dureront. S'il s'agissait d'une vogue passagère,

nous tomberions dans le ridicule en discutant l'influence de pensées frappées de mort : mais ici nous avons le droit de discuter des tendances qui déjà peut-être ont été fatales et qui devaient s'exercer, parce qu'elles venaient d'un grand esprit.

Alfred de Musset, disent quelques-uns, fut un enfant gâté, et il appelle le pardon. Nous admirons trop le poète pour le traiter aussi légèrement. Il eût fallu à cette imagination indifférente un milieu calme, un régime politique sans secousses et sans révolutions ; son cœur était bon et tendre ; il aima et pleura des amis illustres ; il honora un prince mort fatalement et prêtera un peu de sa gloire à cette mémoire oubliée. Nous trouvons, dans la dernière page qu'il publia, ces vers :

La politique, hélas ! voilà notre misère.
Mes meilleurs ennemis me conseillent d'en faire.
Etre rouge ce soir, blanc demain, ma foi, non !

Nous ne songeons donc pas à demander au poète ce qu'il n'a pas voulu faire ; nous ne le troublerons pas par des exigences injustes. Cependant, nous pouvons regretter le scepticisme de sa pensée et déplorer le ton railleur avec lequel il a traité ceux qui cherchaient une conviction. Nous nous rappellerons toujours la tristesse dans laquelle nous plongea la lecture du dialogue de « Dupont et Durand ». Que de fois, pour effacer l'impression pro-

duite par ces vers, il nous a fallu relire « Rolla », « les stances à la Malibran », « Souvenirs » et tant d'autres chefs-d'œuvre. Alfred de Musset, comme un ami, nous avait fait mal par une cruauté. Nous avons toujours pris en sainte pitié ceux qui souffrent pour avoir aimé une idée, ceux qui meurent de faim pour avoir fait un rêve. Nous sommes gênés en écrivant ces lignes ; nous les regrettons, et pourtant il faut les écrire, car elles sont justes. Nous ne disposons ni du temps, ni de l'heure, et nous devons accepter les enseignements de la mort aussi bien que ceux de la vie.

Alfred de Musset est trop connu, trop lu, pour que nous ayons à énumérer ses poésies et à citer ce que nous en admirons. La dimension de cet article ne suffirait pas. Nous rappellerons seulement, pour faire contraste au dialogue de « Dupont et Durand », une pièce qui n'a pas été recueillie dans les œuvres du poète, et qui parut en 1835 sous le titre de « la Loi sur la presse ». Il s'y trouve une prosopopée magnifique où Aristophane parle au peuple français en vers dignes du grand comique grec. Cet admirable morceau rachète le reproche que nous adressons plus haut à Alfred de Musset et le justifie. Il y parle de la liberté avec une tendresse qui montre que ce mot, pour lui, représentait une idée et vibrait dans son âme. Ces accents sont élevés, énergiques, puissants, et nous conseillons aux éditeurs qui vont recueillir les poésies inédites de l'auteur de « Rolla », de ne pas omettre cette satire pleine de fougue et d'honnêteté. Elle rempla-

cera ce qu'on doit laisser dans l'oubli. Nous nous attachons à trouver l'élément généreux dans les œuvres d'Alfred de Musset, et nous avons raison. Il s'y rencontre; et la réponse à Becker, le « Rhin allemand », montre que ce railleur, dédaigneux trop souvent, savait dans l'occasion pousser un cri retentissant.

Après 1848, une commission fut formée pour composer un chant national. Le ministre qui conçut cette idée appela à lui plusieurs musiciens et un seul poète, Alfred de Musset. On nous demandera quel fut le résultat de cette tentative. Le projet était noble, digne de l'esprit qui l'avait enfanté, digne du peuple qui est fait pour comprendre les hymnes que l'on écrirait pour lui. Les événements se hâtèrent, et la commission se sépara sans résultat. Alfred de Musset avait pris au sérieux la tâche qu'il avait acceptée. Dix ans plus tôt, peut-être, sa verve eût rencontré ce chant immortel que la muse ne saurait dicter, et qu'on reçoit directement de l'inspiration de la patrie.

C'est surtout comme poète qu'Alfred de Musset vivra; toutefois, nous ne voulons pas traiter avec dédain ses œuvres en prose. La « Confession d'un enfant du siècle » est une autobiographie qui restera comme la peinture exacte d'une époque maladive et inquiète. C'est sinistre et vrai; ces pages sont bonnes à relire : elles respirent un désespoir moral qui n'est plus dans nos âmes, occupées par des tristesses plus viriles. Les « Nouvelles » d'Alfred de Musset renferment un chef-d'œuvre, « Frédé-

ric et Bernerette ». Ce conte finit par une larme aussi pure que celles que la vie réelle peut arracher. Après « Emmeline, les Deux Maîtresses, le Fils du Titien » viennent « Pierre et Camille, Mimi Pinson, le Secret de Javotte », récits des dernières années du travail de l'auteur, manquant un peu de sa grâce et de son originalité personnelles. A la suite de ces histoires, on a imprimé les « Lettres de deux habitants de la Ferté-sous-Jouarre; » « Dupuis et Cotonnet » rappellent « Dupont et Durand » ; la prose des uns est aussi regrettable que les vers des autres.

Alfred de Musset a publié deux volumes sous le titre de : « Comédies et Proverbes ». Le public laissa passer presque inaperçues ces charmantes créations, jusqu'au jour où une actrice d'un talent supérieur, madame Allan, rapporta de Russie une scène dialoguée qui fut représentée au théâtre Français. Le « Caprice », joué en novembre 1847, presque malgré l'auteur, révéla à la foule les qualités scéniques d'Alfred de Musset qui reçut, par cette vogue inattendue, une consécration méritée. Au « Caprice » succéda : « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée » (théâtre Français, avril 1848), « Il ne faut jurer de rien » (théâtre Français, juin 1848), « Le Chandelier » (théâtre Historique, août 1848 : théâtre Français, juin 1850), « Andrea del Sarto » (théâtre Français, novembre 1848 : Odéon, octobre 1851), « Les caprices de Marianne » (théâtre Français, juin 1851). Toutes ces comédies étaient imprimées depuis longtemps. Il y avait bien des années

que « La Nuit vénitienne », représentée à l'Odéon au mois de décembre 1830, sans succès, avait découragé Alfred de Musset du métier d'auteur dramatique. Aussi, renonçant à de vaines tentatives, il se résignait à dialoguer ses fantaisies sans préoccupation du parterre. Cette joie d'être applaudi par une foule attentive lui fut donnée à l'époque où son talent déclinait. Il essaya d'écrire pour la scène et ne rencontra plus le succès. « Louison » fut composée pour le théâtre Français et jouée en février 1849; « On ne saurait penser à tout » (théâtre Français, mai 1849), « L'Habit vert » (Variétés, 1840), « Bettine » (Gymnase, octobre 1851).

Malgré la faveur du public, certaines comédies, et les meilleures, ne furent pas comprises. « Andrea del Sarto » est un drame émouvant comme ceux de Shakspeare; une passion puissante y anime une action rapide. Le lyrisme tua la pièce, conduite d'une façon trop neuve et trop imprévue. Si Alfred de Musset eût assisté plus tôt au succès du « Caprice »; si madame Allan fût revenue de Russie au moment où le poète écrivait dans toute la force de son talent, peut-être ce bonheur nous eût privé des belles œuvres littéraires qui nous restent. « Andrea del Sarto » serait devenu un drame accommodé aux nécessités du théâtre, et « Lorenzaccio » aurait vu la censure tronquer sa belle prose et les planches routinières lui refuser des décors. Ce malheur nous a été épargné. La comédienne est rentrée en France à un moment où son retour ne pouvait plus nuire à la gloire du poète;

elle a déposé une fraîche couronne de popularité sur ce front fatigué ; elle a consolé les dernières années de cette existence découragée. Si le théâtre se transforme jamais, si Paris devient digne de voir représenter Shakspeare tel qu'il est, si jamais « Faust » et « Goëtz de Berlichingen » peuvent apparaître sur une scène française, ce jour-là nous assisterons à une fête splendide, nous verrons des acteurs jouer « Lorenzaccio » devant la foule. Jusque-là, contentons-nous de lire ce drame énergique. La plus ardente inspiration enfanta cette œuvre vivante, digne des plus grands maîtres dans l'art du théâtre. Nous sommes étonné que ce modèle de drame historique n'ait pas rencontré plus d'imitateurs. Tout un côté de la littérature moderne est contenu dans cette pièce, et nous connaissons peu de scènes comparables à celle de Lorenzo et de Philippe Strozzi. Comme c'est bien là cette sombre Italie, féconde en fêtes et en crimes ! Quelle mélancolie sinistre plane sur cette histoire !

Alfred de Musset a raillé le romantisme. Nous invoquons ses œuvres contre ses plaisanteries; nous citerons même, pour défendre « Lorenzaccio », quelques strophes des beaux jours du poète. Il secouait le joug du passé, alors, et se disposait à marcher en maître :

Mais monsieur le ministre a dit à la tribune
Que l'art était perdu, que le goût s'en allait;
Que sa loi, pour la scène, était ce qu'il fallait:

Qu'autrefois l'éloquence était chose commune,
Mais qu'en France aujourd'hui l'on n'en voyait aucune,
Et la chose, à l'ouïr, parut claire en effet.

Je voudrais bien savoir, pour la rendre plus claire,
Ce que c'est que ce « goût » dont on nous parle tant.
Le goût! toujours le goût! Lorsque j'étais enfant,
J'avais un précepteur qui m'en disait autant.
Je vois bien trois mille ans depuis la mort d'Homère;
Mais, depuis trois mille ans, je ne vois sur la terre

Qu'un seul siècle de « goût » qu'on appelle le Grand :
C'est celui de Boileau, c'est celui de Corneille.
Mais enfin, monsieur Thiers, cette terre est bien vieille;
Que ce siècle soit beau, soit grand, c'est à merveille,
Et je n'en dirai pas de mal assurément.
Quand le diable y serait, ce n'en est qu'un pourtant.

Est-ce une loi pour tous qu'un siècle dans l'histoire?
Parce que trois pédants m'ont farci la mémoire
De je ne sais quels vers à contre-cœur appris,
N'est-il pour moi qu'un siècle et pour moi qu'un pays?
Eh! s'il est glorieux, qu'il dorme dans sa gloire,
Ce siècle de malheur; c'est du mien que je suis.

Dans quel temps vivons-nous, voyons, je vous en prie?
Vivons-nous sous Louis, quatorzième du nom?
Alors portons perruque, allons à Trianon,
Soyons des fleurs d'amour et de galanterie;
Enfin, décidez-vous, monsieur Thiers, ou sinon
Laissez-nous être au monde et vivre notre vie.

Alfred de Musset fut de son siècle ; il se mêla aux luttes de son temps et eut sa part des conquêtes. Sa mort amènera un jugement sur ses œuvres ; une génération nouvelle va ouvrir les livres du poète. Nous avons blâmé le scepticisme et l'indifférence qui y règnent, comme dans un jardin merveilleux nous signalerions les fleurs au parfum énervant et les arbres enchantés qui versent le sommeil. Nous avons dit ce que nous pensons être juste. Devions-nous attendre ? Y a-t-il une heure réservée à la vérité? Nous ne le croyons pas. Le point de vue où nous nous sommes mis est-il trop particulier et trop spécial ? Nous prétendons que non. A quoi bon faire des concessions quand l'éloge l'emporte sur le blâme, et fausser ses balances pour plaire à quelques amis et les tromper ? Notre justice est étroite, dira-t-on, et nous pesons dans les mêmes plateaux tout le monde indifféremment, celui qui pense et celui qui agit, le caprice et la volonté, le poète et l'homme politique. Nous abordons cette objection, parce qu'elle nous sera faite et que nous ne la redoutons pas. Il est bon d'être indulgent pour ne pas décourager les jeunes esprits, les imaginations délicates, ceux qui débutent et qui cherchent ; mais les précautions nous sembleraient injurieuses pour une réputation consacrée qui échappera toujours aux plus sévères rigueurs de la critique et qui n'a besoin ni de complaisance, ni de ménagements. La justice relative est faite pour les faibles.

Alfred de Musset, par son talent, peut résister aux plus exigeants et aux plus sévères.

Nous l'avons dit en commençant, la mort de Musset emporte toute une partie de nous-mêmes ; une jeunesse charmante, mais qui a été trop oisive. Aujourd'hui que nous tâchons de regagner le temps perdu, en résumant nos facultés, il nous serait doux de ne rien perdre de nos souvenirs. « Nous sommes pèlerins comme vous, » dit le Dante, et, bien que notre fardeau soit déjà bien lourd, nous ne voulons pas laisser derrière nous la chanson du premier âge. Les heures sont tristes ; la gaîté sera difficile ; les vers d'autrefois nous resteront aux lèvres comme un parfum.

BÉRANGER

I

On dit que Caton, traduit en justice et accusé par ses ennemis, à quatre-vingt-trois ans, prononça les paroles suivantes en face du peuple : « Il est bien difficile, Romains, de rendre compte de sa conduite devant des hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu. » Il est bon de se rappeler ces paroles quand on veut étudier une existence bien remplie et juger cinquante années de gloire avec l'expérience passionnée que les faits donnent aux générations nouvelles. A l'heure où nous sommes, nous déclarons que nous serions entraîné à une sévérité peut-être injuste, si nous restions au point de vue impitoyable de notre opinion. Pouvons-nous remonter le cours de la vie de Béranger et le redescendre avec lui en nous pénétrant des idées qui l'inspirèrent ? Devons-nous plutôt nous placer à une longue distance en avant, et prendre la perspective de la postérité ? Ces deux moyens de critique sont impraticables. Nous pourrions, malgré nos

précautions, nous tromper dans l'appréciation du poète. Le déplacement nous conduirait à des erreurs, et, pour avoir essayé d'être plus respectueux envers une des grandes gloires de ce siècle, nous embrasserions mal le rôle de Béranger et nous priverions notre humble critique de l'excuse qu'elle porte avec elle sur le terrain où nous voulons rester. Nous conserverons donc toute l'ardeur de nos sentiments pour esquisser une étude du poète illustre qui vient de mourir. Il n'y a que les gloires passagères qui ont besoin de l'éloge sans restriction ; la véritable gloire se tient debout quand l'engoûment est passé et sort pure des épreuves de la discussion loyale.

Les Egyptiens jugeaient les morts, et, après une enquête publique, prononçaient la glorification ou l'anathème. Nous aussi, nous examinons la vie des grands penseurs qui disparaissent, afin d'y trouver un enseignement pour ceux qui vivent. La mort de Béranger devait avoir un immense retentissement. Le jour où ce sage modeste a été remis à la terre, la ville s'est émue ; les déesses mystérieuses des deuils populaires ont plané sur la cité ; on a vu les foules pacifiques escorter cette dépouille vénérée ; les flots du peuple semblaient soulever ce cercueil comme le battement d'un cœur universel ; un enthousiasme religieux régnait sur cette fête funèbre ; l'immortelle, la fleur triste et durable, ornait les blouses qui remplissaient les rues ; ce symbole banal de l'éternité reprend, dans ces rares journées, toute la jeunesse et toute la force d'une idée. Le peuple mêle à tout ce qu'il

fait une solennité puissante qui remplit l'âme ; il communique quelque chose de sa vie fiévreuse même à la mort, et ses défilés pacifiques à la face du ciel représentent les seules cérémonies vivantes et attestent que Dieu est avec lui. Il n'y a pas de somptuosités qui égalent celles dont il dispose quand il s'avance ainsi par cent mille, et que d'un convoi il fait un triomphe. L'enterrement de Béranger a eu pour cortége ces masses unanimes et sympathiques.

La biographie du chansonnier illustre est très-simple. Les événements n'y sont pas compliqués ; l'influence du poète s'exerça par l'action de sa pensée et non par celle de sa personne. Il fut toujours ce qu'autrefois on appelait un sage, ce qu'aujourd'hui on doit appeler un honnête homme.

Pierre-Jean de Béranger naquit à Paris, rue Montorgueil, le 17 août 1780. Son grand-père était tailleur. Dans une chanson, « le Tailleur et la Fée », le poète donne lui-même ces premiers détails. Il resta à Paris jusqu'à l'âge de neuf ans ; il assista à la prise de la Bastille ; ce fut là pour lui une grande leçon d'histoire contemporaine. Quarante ans après, il se rappelait cette époque dans une autre prison qu'on nommait « la Force ». Vers cet âge de neuf ans, l'enfant fut envoyé à Péronne, chez une tante paternelle qui tenait une hôtellerie. C'est là qu'au milieu des loisirs que lui laissaient ses fonctions de garçon d'auberge, Béranger lut Voltaire. A chaque étape de sa vie, la destinée lui réservait un enseignement. L'édu-

cation que donne le sort est rapide et substantielle ; elle se compose de grands spectacles et de fortes lectures. C'est à Péronne que Béranger fut frappé de la foudre, accident qu'il rappelle quelque part. A quatorze ans, il entra en apprentissage chez un imprimeur de Péronne, M. Laisné, qui resta un ami du poète dont la reconnaissance donne l'immortalité. A dix-sept ans, Béranger revint à Paris. Il ébaucha une comédie, les « Hermaphrodites » ; il essaya d'édifier un poème épique, « Clovis » ; il composa plusieurs dithyrambes : le « Déluge », le « Jugement dernier », le « Rétablissement du culte » ; il publia une idylle, le « Pèlerinage ». Sa vocation était décidée ; il cherchait sa voie. Vers ce temps, en proie aux luttes que la vie impose même à ses favoris, découragé par la misère qu'il sut vaincre si noblement et qu'il a surmontée pendant cinquante années en face d'une époque avide et corrompue, vers ce temps Béranger pensa à partir pour l'Egypte. Il renonça à son projet, et « Lisette » lui fit oublier sa pauvreté. Toutefois, l'avenir demeurait sombre et les défaillances revenaient à certaines heures. Ici se place la protection accordée, en 1803, au chansonnier par Lucien Bonaparte. Vers 1809, grâce à l'appui d'Arnault, Béranger entra comme expéditionnaire au secrétariat de l'Université, avec douze cents francs d'appointements. En 1813, il fut reçu membre du « Caveau ». Cette circonstance, insignifiante en apparence, décida de sa gloire en lui confirmant sa vocation. Le succès donna de la certitude à son génie, et sa popu-

larité marcha avec rapidité. Après la seconde restauration, elle était établie. Ses refrains frondeurs trouvaient des échos. Il grandit avec le succès. En 1815, l'expéditionnaire avait été menacé dans son emploi quand parut son premier recueil ; la publication des chansons nouvelles de 1821 amena sa démission. En outre, il eut à subir trois mois de prison et cinq cents francs d'amende. On va voir maintenant jusqu'où peut s'élever le talent persécuté. « Croyez-moi, car je suis souvent en prison ! » disait saint Paul ; on crut Béranger, qui se dressa comme un adversaire formidable contre un pouvoir impopulaïre ; il employa toutes les armes et se jeta sans prudence dans la lutte, où toute une opposition le suivait. Ils ne virent que le moment et ne songèrent pas au lendemain. Un second procès frappa le poète d'une condamnation. Ici apparaît un de ces personnages que le hasard rend célèbres pour avoir servi d'instruments de persécution. Marchangy, raillé, ridiculisé, exécré, ne méritait que l'oubli, comme tant d'autres. Dante plaça ses ennemis en enfer, et le châtiment les a illustrés ; dans l'œuvre de Béranger, Marchangy joue le rôle d'une marionnette à tête dure qui reçoit quelques coups de bâton. En 1828 parut le troisième recueil de Béranger : c'était sous le ministère Martignac. « L'Ange gardien », « le Sacre de Charles-le-Simple » et « la Gérontocratie » valurent au chansonnier neuf mois de prison et dix mille francs d'amende. Le parti libéral paya l'amende.

Après 1830, Béranger publia un dernier recueil, le plus

beau et le plus élevé. Le poète a toujours marché en grandissant. Il s'est arrêté trop tôt. Ceux qui se consacrent à la défense de la liberté ne doivent pas compter sur le repos. Il y a toujours à pleurer pour les poètes. Une légende païenne raconte que chaque fois qu'un danger menaçait la Grèce, il y avait à Cumes un Apollon qui pleurait.

M. Bérard, dans ses « Souvenirs de 1830 », raconte que Béranger « avait cherché à faire comprendre, à l'assemblée centrale de la rue Richelieu, que la République était en ce moment impossible ou tout au moins fort dangereuse ; et telle était l'exaspération des esprits, qu'il avait été presque maltraité. » Les amis du poète arrivèrent au pouvoir et il refusa tout, titres et emplois. Cette conduite devrait être celle de tous les gens de cœur ; toutefois, nous devons l'honorer comme une vertu, puisque Béranger offre un exemple presque unique d'un pareil désintéressement. Il se retira dès lors dans la solitude, vécut à Passy, à Fontainebleau, à Tours et enfin à Paris, où il vient de mourir. On a parlé de « Mémoires contemporains » qu'il aurait écrits pendant ses années de retraite ; ce travail, qui ne devait paraître qu'après sa mort, embrassait tous les souvenirs de cette existence si intimement mêlée aux événements de son temps ; on a dit depuis que cet ouvrage avait été anéanti. Nous ne savons pas la vérité à ce sujet. Ce qui paraît positif, c'est que Béranger laisse un recueil de chansons inédites, dont il parle dans une lettre adressée a son éditeur Perrotin, et publiée en

1847. Nous attendons sans impatience ces chants d'outre-tombe. Ajouteront-ils quelque chose à sa gloire? La réputation de Béranger est complète. A une statue achevée il est peut-être dangereux de tenter une soudure.

Un jour, Béranger habitait alors Passy, le chansonnier se rendit à Sainte-Pélagie. Il allait visiter Lamennais, qui subissait là une condamnation. Il s'y rencontra avec Chateaubriand, et tous les trois ils devisèrent du passé et de l'avenir. M. de Loménie, dans ses biographies « d'un Homme de rien », raconte cette scène curieuse et imposante. De ces trois hommes le dernier vient de s'éteindre, confiant comme ses deux amis dans le progrès qui marche en ralliant à lui toutes les intelligences. Chacun des grands esprits de ce temps salue le soleil avant de mourir.

Béranger vécut loin du monde jusqu'en 1848. Il n'écrivait plus et cherchait le repos. Comme sa réputation n'était pas une de ces vogues factices qui ne peuvent se soutenir que par des publications sans cesse nouvelles, il jouissait d'une popularité sereine et douce. Tous les regards connaissaient ce simple vieillard; on se le montrait dans les rues et l'on suivait respectueusement ses cheveux blancs rejetés en arrière et répandus sur un dos voûté par l'âge.

Février arriva, et la reconnaissance du peuple se manifesta par une explosion que Béranger ne prévoyait pas. Il fut nommé représentant pour siéger à l'Assemblée constituante. Le poète refusa; ses collègues n'acceptèrent

pas sa démission; il la renouvela, et lecture en fut faite le matin même du 15 mai. Ici se présente une question : Béranger était-il libre? Peut-on se soustraire à un devoir? Paris disait, par son vote, à l'illustre chansonnier : « Tu as combattu pour la Liberté, tu as souffert pour elle; depuis quinze ans tu étais las, comme nous, de toutes les royautés et de tous les despotismes; tu as ensemencé le sol; la moisson et la vendange sont faites : viens partager le pain des libres et boire à la coupe de l'égalité; tu avais fait un rêve, il est réalisé : viens saluer le soleil avec nous! » Béranger, pris d'un accès de sagesse désespérée, voulut rester à l'écart. On a publié, depuis, quelques lettres du poète où il semblait dire, en 1848, comme il avait dit en 1830 : « Pas encore! » Nous admirons le bon sens et nous vénérons le génie; mais l'histoire de nos idées prouve qu'une telle patience serait une vertu dangereuse, et nous pensons que ce n'est pas assez de savoir supporter la prison quand nos ennemis règnent, et qu'il faut encore braver l'impopularité à l'heure où nos amis triomphent. Béranger pouvait sans scrupule ni répugnance entrer dans cette Assemblée où ses amis étaient en majorité, où l'œuvre qu'on allait entreprendre était l'édification de l'avenir, où l'emportement et l'excès de quelques-uns auraient besoin d'être contenus par une prudence respectée. Les plus honnêtes, les plus purs ont traversé la fournaise; et qui sait ce qui serait arrivé en mainte circonstance si Béranger eût prêté à sa cause l'autorité de son vote et de sa personne? il ne s'agit pas

là d'ambition satisfaite, ni d'apothéose bruyante à chercher, ni d'orgueil à tenter un beau rôle. Il s'agissait d'un devoir à remplir et d'un danger à affronter. Nous regrettons que Béranger n'ait pas engagé sa vie dans ces journées; la couronne qu'on a déposée sur sa tombe aurait peut-être eu quelques épines; mais les épines se mêlent harmonieusement aux lauriers, et la grande gloire se complète bien par un peu de martyre.

Toutefois, il n'y aura pas eu beaucoup d'existences en ce siècle plus dignes de servir d'exemple et d'être proposées comme modèle. Le désintéressement le plus pur fut la loi de cette vie si longue. La sage médiocrité et la pauvreté sacrée furent les hôtesses de Béranger. A une époque de corruption et de cupidité comme la nôtre, cet homme vécut et mourut sans un mauvais désir, sans envie, satisfait du pain quotidien, léguant à la génération qui lui survit l'enseignement de soixante-dix années d'une intégrité souriante. Il sut vaincre le plus redoutable ennemi, le besoin. « Celui qui se soumet aux hommes s'est auparavant soumis aux choses », a dit Epictète. Béranger domina les idées morales de son temps en se faisant une gloire de ce dont la foule a honte, et le modeste chansonnier, qui subit trois condamnations pour « outrage à la morale publique et religieuse », pratiqua l'Évangile dans ce que sa doctrine a de plus pur et de plus méconnu, dans son respect pour la pauvreté. — Il avait raillé le pape, répondrait Marchangy; et la vie tout entière du poète atteste un bien plus grand scan-

dale ; il avait compris le Christ en faisant le bien et en restant pauvre.

C'est là ce que le peuple a honoré en lui. Le peuple a horreur des hypocrisies ; il déteste le faste égoïste et méprise tous ces orgueilleux enrichis qui ont de la boue aux genoux et aux lèvres ; il sent que la corruption le gagne, que les mauvais rêves l'obsèdent, et, quand un homme de bien meurt, le peuple se presse à ses funérailles. Ce sont des fêtes où, pour lui, la vertu brille aussi claire que le soleil, et il rentre dans ses ateliers tumultueux vivifié, rasséréné et chantant les refrains du poète qui vient de lui rendre l'espérance.

II

Béranger est plutôt un poète populaire qu'un poète national. Il est venu à son temps, apportant avec lui la tradition de Voltaire. Après 1814, on essaya d'enterrer le dix-huitième siècle sous les calomnies dirigées contre la Révolution. Béranger est venu pour rire au nez de la Restauration. Ce fut là son véritable rôle, et son premier recueil a surtout une valeur historique. « Le Marquis de Carabas, Paillasse, le Petit Homme rouge, Monsieur Judas,

le Ventru de 1818, celui de 1819 » sont de merveilleuses caricatures. « Paillasse » est un chef-d'œuvre éternel, malheureusement pour l'espèce humaine. Dans une édition de Béranger, » illustrée » par Grandville, nous nous rappelons une gravure qui accompagne cette chanson, dans laquelle le dessinateur s'est montré presque aussi spirituel que le poète. Le tapis sur lequel « saute Paillasse » est le vrai blason de la platitude humaine; il est écartelé des emblèmes de tous les gouvernements. On devrait placer des tapis faits sur ce modèle au seuil de toutes les antichambres.

« L'Épée de Damoclès, Denis maître d'école, le Sacre de Charles-le-Simple, la Marquise de Pretintaille » et tant d'autres chansons criblèrent de couplets la Restauration. « Le Roi d'Yvetot » et « le Sénateur » parurent sous l'Empire ; ces chansons s'adressent à un régime qui inspira à Béranger plutôt des chants de regrets que des railleries. Il est difficile pour nous de remonter vers ces temps de désastres auxquels succédèrent des rois impopulaires. Nous ne pouvons que constater ce fait, que Béranger mettait son talent au service d'un parti nombreux et que les moindres couplets qu'il écrivait se gravaient dans les mémoires, même avant d'être imprimés.

Nous passerons sous silence une série de chansons que nous sommes incapables de juger. La gaudriole, le rire un peu grossier ne répondent pas à un des besoins de notre esprit. Les poètes que nous avons lus à l'âge où les impressions durables se forment, nous ont appris à com-

prendre l'amour d'une autre façon et à y mêler plutôt des larmes que du vin. Si nous pensions à juger cette partie des œuvres de Béranger, nous serions entraîné à des erreurs très-probablement ; nous trouverions que Désaugiers a plus de gaîté dans la chanson bachique et Armand Gouffé plus de lyrisme. Parny nous paraît avoir manié la mythologie avec plus de grâce, et, malgré le sensualisme de sa poésie, il n'a pas, comme Béranger, considéré l'amour sous sa face bouffonne. Mais nous nous rendons justice ; la maladie mélancolique de notre temps nous a disposé à préférer des concerts que nous appelons divins à un bruit de grelots qui nous paraissent fêlés quelquefois.

« Les Gueux » sont la première œuvre importante qui révèle un grand poète ; en dehors des chansons de polémique et des flons-flons indispensables au genre choisi par l'auteur, « les Gueux » ont la valeur d'un poème durable, écrit pour la postérité. Là se montre un maître bien supérieur dès lors aux poètes de second ordre que plus haut nous rapprochions de Béranger. Voilà bien la source d'où sortiront les merveilleux poèmes des dernières années, du dernier recueil. Ce genre est propre à Béranger ; il devra à cette inspiration « les Souvenirs du peuple, le Vieux Sergent, le Vieux Caporal, le Vieux Drapeau », habiles croquis tout émus du sentiment d'une époque disparue et qui devront vieillir avant « les Fous » et « Jeanne la Rousse ».

On a souvent appliqué le nom d'odes aux chansons de

Béranger ; on a eu tort. Nous ne prétendons pas que l'ode soit un genre de poésie qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aborder ; nous estimons, au contraire, qu'une chanson médiocre de Béranger vaut mieux que tout Jean-Baptiste Rousseau, et que « les Gueux » sont bien supérieurs à ce que nous a laissé Lebrun, dit « le Pindarique ». Mais cet éloge déplacé trompa plus d'une fois le chansonnier et nous devons à ces préoccupations du poète des œuvres mal venues comme « le Chant du Cosaque, Psara » et quelques autres. On ne songeait pas assez que Béranger était un poète original et que toutes les comparaisons faites à son profit ne restaient pas toujours à son avantage. On a voulu trouver du rapport entre lui et Horace. Il est bien facile de relire « le Vieux Célibataire » :

Petite bonne agaçante et jolie,

et de se reporter à l'ode d'Horace :

Ne sit ancillæ tibi amor pudori.

Après cette lecture, on ne conservera plus aucun doute. Béranger devait avoir des nostalgies de Rome et de Grèce. « Je fus Grec », dit-il dans le « Voyage imaginaire ». Il se rattachait à sa patrie pythagoricienne plutôt par les idées que par la forme de sa poésie.

Puisque nous en sommes aux rapprochements, nous

nous permettrons de placer auprès de la « Bonne Vieille » un sonnet de Ronsard :

Vous vieillirez, ô ma belle maitresse,
Vous vieillirez et je ne serai plus !

dit Béranger. Voici le sonnet :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise au coin du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers en vous émerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle !

Lors vous n'aurez servante, oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui, au bruit de mon nom, ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos.
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez ; n'attendez à demain.
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Béranger a dit quelque part : « Le peuple, c'est ma muse. » Rien n'est plus juste. Il partagea les erreurs du

peuple et chanta ses grandes idées ; partout il est son compagnon ou son complice, trop désireux peut-être de rester toujours son ami. On ne pourrait pas dire sans être injuste que Béranger flatta le peuple ; mais on doit regretter qu'il n'ait pas profité de sa toute-puissance de chansonnier pour rectifier et élargir les idées des masses sur lesquelles sa voix avait tant d'autorité. Il est rare de rencontrer un écrivain qui dispose d'une action aussi absolue sur la foule.

Béranger comprit son rôle, mais un peu tard, et dès ce moment ses chansons prennent un caractère de grandeur souveraine. « Le bonheur de l'humanité a été le songe de ma vie, dit-il dans sa préface de 1833 ; une foule d'hommes jeunes et courageux, éclairés et ardents, ont donné, depuis peu, un grand développement à ces questions. » Pourquoi faut-il que le poète se soit arrêté pour « faire de la paresse », selon son expression ? Il indique le chemin, désigne ceux qui y marchent, et ne veut pas s'y engager avec eux.

« Le Déluge, les Bohémiens, la Comète de 1832, le Juif errant, le Vieux Vagabond, les Fous, les Contrebandiers, Jacques, le Suicide, Nostradamus, les Quatre Ages », voilà le véritable poète, le Béranger en possession de lui-même, prenant place au premier rang des grands esprits de son époque. Ce ne sont plus là « des espèces de mémoires chantants », c'est de la poésie éclatante. Il suffit de rappeler les titres de ces morceaux ; chacun de nous en porte les couplets dans sa mémoire. Nous sommes

loin de la gaudriole ; les ailes ont poussé. C'est sombre et menaçant. La gaîté a tourné en ironie dans le « Conseil aux Belges », une admirable chanson ; dans le « Refus », un chef-d'œuvre :

Ami, pourtant gardez votre or.
Las ! j'épousai, bien jeune encor,
La Liberté, dame un peu rude.
Moi qui dans mes vers ait caché
Plus d'une facile beauté,
Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté, c'est, monseigneur,
Une femme folle d'honneur;
C'est une bégueule enivrée
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon,
Va criant : A bas la livrée !

La « Restauration de la Chanson » prouve que le poète était dans la force de son talent, malgré ce qu'il lui plaît d'en dire :

Mais pourtant laisse en jachère
Mon sol fatigué !
Mes jeunes rivaux, ma chère,
Ont un ciel si gai !

Hélas! en relisant le « Jean de Paris » de Béranger nous pensions à un des « jeunes rivaux », du chansonnier, à Hégésippe Moreau, qui se jeta avec ardeur dans la mêlée. Il avait un très-grand talent et une forme qui manqua souvent à son maître ; il servit la liberté avec acharnement et vertu ; il fit la guerre aux ennemis du peuple et les accabla d'admirables satires. Il ne se ménageait pas, celui-là ! Il fut pauvre aussi, et fut un des martyrs de la cause dont Béranger fut un apôtre. J'ignore si le peuple sait son nom et si la foule connaît sa tombe. A-t-il une tombe, seulement ? Pour moi, je me suis fait un devoir de parler en toute occasion de ce grand poète, et, si ma plume avait quelque autorité, je ne cesserais de réclamer une gloire réelle et populaire pour ce pauvre enfant dont le ciel ne fut pas « gai » en ce monde. Le volume qu'il nous a laissé disait à tous : « Ne m'oubliez pas ! » « Myosotis ». Félix Pyat fut le premier à le signaler : c'est une bonne action. Quelques esprits moroses ont cru voir dans plusieurs chansons de ce recueil, un peu trop lestement tournées peut-être, la cause de l'oubli qui retombe sur ce nom dès qu'on le prononce. Mon Dieu, voilà la destinée ! Il s'agit de venir à son heure. La « Cantharide » n'a pas empêché Béranger de figurer dans toutes les bibliothèques.

Ce que c'est pourtant que la gloire!

a dit l'ami de Lisette.

Béranger a fait de nobles adieux à Émile Debraux, l'auteur de « Te souviens-tu »? et de « Fanfan la Tulipe »; il a écrit de très-belles strophes sur le suicide d'Escousse et de Lebras. S'il avait connu Hégésippe Moreau, quels nobles regrets cette mort lui eût inspirés !

Nous ne pouvons parler de toutes les chansons de Béranger ; elles sont toutes célèbres et nous ne mentionnons que celles qui se rattachent aux idées que nous cherchons à exprimer. « Le Grenier, les Deux Cousins, Mon Habit » et tant d'autres doivent rester en dehors de notre cadre, et nous le regrettons. Nous nous arrêterons un moment au « Dieu des bonnes gens », qui nous a paru une des œuvres les plus admirées du poète. Nous nous déclarons incapables d'admirer ce déisme incolore, qui est impuissant à calmer un seul instant les doutes terribles de l'âme humaine. Cette chanson n'appartient pas à notre temps; elle se rattache au dix-huitième siècle. Le souffle manque à cette hymne bourgeoise qui, le verre à la main, célèbre un Dieu « bon enfant », une sorte de président de goguette. Quand Gœthe, avec l'ironie de Méphistophélès, promenait sur les croyances germaniques la torche de Voltaire, il essayait, le grand païen, d'opérer la renaissance du panthéisme grec ; Victor Hugo, agité par le doute, fait intervenir la nature pour rassurer l'humanité. Béranger, lui, remplit sa coupe d' « aï », appelle Lisette et porte un toast au « Dieu des bonnes gens ». Avec la plume des dernières heures de travail, le chansonnier eût conçu tout autrement ces couplets.

Béranger aima le peuple et défendit la Liberté ; on s'est beaucoup occupé du rôle qu'il a joué et de l'influence qu'il a eue. Nous n'aborderons pas ce sujet ; son influence fut énorme, nous le reconnaissons. Quelques critiques ont semblé faire de ce poète une sorte de Tyrtée officiel. La discussion serait stérile ; interrogeons le chansonnier lui-même. Sa correspondance, spirituelle, sensée, remarquable au double point de vue de la pensée et du style, servira à nous éclairer sur ses sentiments intimes. On nous a communiqué une lettre importante dans laquelle Béranger s'explique très-nettement ; elle fut adressée à M. Morin, avocat, ancien commissaire de la République d'Eure-et-Loir ; la voici :

« Je vous remercie, monsieur, des très-spirituelles et très-piquantes fables que vous avez bien voulu me communiquer. Elles m'ont fait trop de plaisir pour qu'en ma qualité de vieux rimeur je ne me hasarde pas de vous reprocher un peu trop de laisser-aller de style. Une plus grande attention donnée au travail des vers ajouterait à tout ce qu'elles ont de mérite.

« Je ne puis répondre, monsieur, à ce que contient votre lettre. Ce sont là des questions graves qui exigeraient bien des pages de réfutation, quoique nous soyons d'accord sur le fond de la discussion. Je me contenterai de vous demander pourquoi, si j'ai eu tant d'influence sur la popularité conservée au nom de l'Empereur, j'en ai eu si peu en prêchant la République, comme je n'ai cessé de le faire depuis plus de quarante ans, et comme

je le ferais encore si, à soixante-douze ans, il m'était possible de retrouver ma verve de trente ans.

« Convenez-en, monsieur, vous qui méconnaissez trop les services rendus à la France par Napoléon, tous les partis ont fait des fautes; mais celles dont nous devons le plus gémir, ce sont les fautes énormes commises par les Républicains. Je les avais prévues; aussi aurais-je voulu que la République nous vînt un peu plus tard. La Providence en a décidé autrement. Toutefois, je mourrai avec l'assurance qu'un jour ou l'autre mes vœux seront exaucés.

« Recevez, avec mes remercîments, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« BÉRANGER.

« Paris, 8 février 1852. »

Cette lettre est fort curieuse et n'a pas besoin de commentaires. Si elle eût été publiée du vivant de Béranger, peut-être aurions-nous essayé d'en discuter quelques termes. Telle qu'elle est, c'est, à notre avis, l'expression exacte de l'opinion de son auteur. Il en était resté à la scène que nous avons rapportée d'après les « Souvenirs de 1830 » de M. Bérard. « Pas encore! » disait-il toujours.

Indépendamment de son génie très-populaire, de sa sagesse, de son bon sens, de la pureté morale de sa vie, une grande et rare qualité fit aimer Béranger, la bonté.

Son tombeau recevra longtemps encore des larmes de reconnaissance. Particulièrement après 1851, il eut occasion d'arracher quelques familles au désespoir ; il usa de son crédit pour faire du bien, et il y en avait à faire. Des cœurs simples et obscurs ont béni sa dépouille, et si les curieux qui virent passer le convoi du chansonnier ont aperçu quelques femmes dont les yeux étaient rouges de pleurs, ils ont pu s'expliquer facilement le mystère de cette douleur ; le poète avait rendu un mari ou un frère à ces malheureuses. Il avait su par expérience que la prison accable et tue, et que tout le monde ne reçoit pas du gibier et du vin sous les verrous, et ne peut pas, à Sainte-Pélagie, plaisanter Bellart et Marchangy « à la façon de Barbari, mon ami ».

J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.

est un vers inspire par le cœur et profondément vrai. Tout Béranger est là. Les poètes chantent les idées générales et tirent de leur âme des accents qui expriment les pensées nobles et généreuses que le monde a besoin de voir formulées d'une façon souveraine et saisissante. La mission du génie est de vulgariser par l'art les instincts du beau et du bien répandus confusément au sein des masses. Béranger obéit à cette loi ; mais sa personnalité ne s'efface pas. Ses enseignements portent le cachet de sa bonhomie. Il y a dans ce poète un côté pratique rappelant Franklin.

> ... Quand je pense aux malheureux,
> Je me sens né pour être riche.
>
> . . . .
>
> Je n'ai flatté que l'infortune.

Ce dernier vers est fort beau. Cependant, si on le relit bien, on verra qu'on se laisse émouvoir par la surprise d'une fausse tendresse. On ne flatte pas l'infortune; on console une souffrance, en passant, mais à la condition de plaindre l'humanité en plaignant un homme. Le grand poète, et c'est à ce point de vue absolu que nous nous plaçons pour discuter cette question d'art, le grand poète appartient aux idées. Son regard doit toujours viser en avant, du côté de la vérité et de la lumière. Sur l'horizon, rayonnant ou sombre, les choses qui seront se détachent pour l'œil du génie. Là, si l'on regarde bien, apparaissent des formes fugitives, des vertus en larmes, des infortunées auxquelles le poète doit donner des noms en les désignant à la foule superstitieuse qui a peur des fantômes.

Béranger, en véritable Parisien, chanta la gloire militaire; sa muse aimait à suivre les tambours. Comme Charlet et Raffet, il s'est épris du côté pittoresque des choses. La vraie philosophie des événements lui a échappé. Un jour, dans la chanson intitulée « la Sainte-Alliance des peuples », il a laissé planer sa pensée au-dessus des frontières politiques, des circonscriptions géographiques et s'est élevé jusqu'aux véritables régions humaines.

Mais il retombait vite à la vignette, lui dont le pinceau a ébauché quelques modèles de la fresque sociale.

Les jeunes gens me disent : Tout chemine ;
A petit bruit chacun lime ses fers ;
La presse éclaire et le gaz illumine,
Et la vapeur vole aplanir les mers.

Les jeunes gens avaient raison. L'homme grandit et l'individu n'est plus une vaine unité qui grossit une somme de chiffres sans importance. Nos entrailles sont émues quand le sang coule, et notre génération a entendu dans les solitudes de la Sibérie cette voix que César en Afrique entendit en songe, la nuit où il rêva d'une grande armée en pleurs qui lui demandait une patrie.

On peut dire de Béranger ce qu'on a dit de Chateaubriand. Ils ont pressenti l'avenir, qui travaillait leur âme comme une inquiétude, comme une maladie. Avoir deviné, c'est être grand. L'initiateur est plus digne d'admiration que le guide ; Moïse sans doute dépasse Josué ; mais si le monde vénère les esprits troublés qui pleurent devant la porte ténébreuse, il bénit le passant heureux qui, à l'heure fixée par Dieu, ouvre sans effort et en souriant les battants lumineux de la vie attendue. « Hélas ! dit Jean-Paul, après cette vie pleine de morts, ne rencontrerons-nous pas un visage ami auquel nous puissions dire : Sois le bien-venu ! »

VICTOR HUGO A QUATRE SOUS

VICTOR HUGO A QUATRE SOUS

I

Quand le bruit se fait autour d'un nom, aux jours de gloire et d'acclamation, certains esprits orgueilleux se tiennent à l'écart ; ils ne recherchent pas les familiarités du génie heureux. Cette fidélité indifférente en apparence, garde son hommage pour les temps de silence et de malheur. Si le poète qu'on admire est méconnu, dédaigné, justifié de ses fautes par le mépris même des lâches et des sots, l'ami oublié se lève, arbore le drapeau des grandes victoires et crie à tous et tout haut : Je viens vous parler de mon maître ! — On nous a dit hier que nous voulions reprendre la lutte littéraire à 1829 ; insensés que vous êtes ! mais cette grande journée dure toujours, et pendant que vous constatez votre triomphe dans des annales ridicules, comme Mélas à Marengo, vous n'entendez pas les canons qui roulent et les tambours qui battent ; c'est Desaix qui arrive avec une armée ardente et fraîche : vous attendez un Blucher et vous

ne voyez pas ce flot de jeunesse qui va culbuter vos Autrichiens ! Vieillards, qui êtes aveugles, nous vous assourdirons bientôt du bruit de nos fanfares ! nous sommes dispersés à cette heure, mais une strophe suffit pour nous rallier tous :

Chercheurs qu'une lampe accompagne,
Pasteurs armés de l'aiguillon,
Courage à tous sur la montagne ;
Courage à tous dans le vallon !

C'est le « Ranz des vaches » ; comme aux Suisses exilés, cela nous rappelle la patrie.

Certes, je dois paraître bien extravagant aux esprits sages de ce bas monde. Eh bien ! je veux leur avouer une tristesse, c'est que je me sens vieilli, quand je me rappelle mes premières tendresses littéraires. On ne croit plus à ces mises en scène romanesques que nous trouvions si naturelles. Nous lisions « Notre-Dame de Paris », entre les deux classes du collége, assis au revers d'un fossé, sous un arbre ; nous étions trois : chacun lisait à son tour, et je suis sûr que chez les plus austères protestants la lecture de la Bible n'est pas plus saintement écoutée. Je connais un bois où tous les vers de Hugo ont été récités à haute voix, en chœur souvent. Et ces grandes tirades dont vous vous moquez, ces larges scènes des drames de notre poète, nous les avons dites

et jouées, mieux que tous les acteurs du monde n'auraient pu le faire : nous étions comme l'enfant qui va communier et qui met plus de foi dans sa prière que le plus fervent des prêtres. Ces émotions sont passées ; je les regrette. Quelques-uns en seraient honteux et les renieraient ; je me les rappelle avec orgueil. Toutes les fois que j'ai franchi la porte ovale et trapue de la place Royale, mon cœur a battu ; et je livre encore ici une raillerie aux imbéciles qui admettent volontiers que Napoléon faisait tressaillir ses soldats, et qui ne voudraient pas que les imaginations frémissent devant le poète. Ce seuil de la maison du grand écrivain, bien des pas l'ont traversé. et aujourd'hui, c'est à qui s'essuiera les pieds, c'est à qui crachera sur son souvenir. Malheur à ceux-là qui profanent leurs joies passées, enthousiasmes poétiques ou amours d'enfant. — « Ne jette pas une pierre dans le puits duquel tu as bu l'eau, » — dit une sentence thalmudique ; — « Que la femme de tâ jeunesse soit bénie, » dit la Bible au livre des Proverbes.

Je ne veux donc pas troubler ce torrent où j'ai rafraîchi ma première soif. D'ailleurs, Victor Hugo est loin de nous, et j'ose rendre cette justice à ses adversaires, qu'il est inattaquable et sacré pour eux aujourd'hui, et qu'à nous seuls il appartient de parler du poète, sans blesser les vanités hostiles, ni réveiller les animosités muettes. Pour ceux qui sont en dehors du monde littéraire, je commets ici une action aussi insensée que serait celle d'aborder un pestiféré. L'appréciation de ces gens-

là, je la récuse, sans avoir même à la juger. Pour ceux qui vivent de la vie de l'esprit, j'accomplis un acte de fidélité vaillante. Au nom de la petite garnison bloquée dans sa citadelle, je tire une salve en l'honneur du chef absent, et si quelques-uns de nos coups portent, qu'on ne s'en fâche pas, — c'est pour apprendre à nos ennemis que nous avons encore des munitions.

Dans ces derniers temps on a inventé un mode de publication à bon marché : tous les écrivains de notre époque sont réimprimés dans ce grand format à deux colonnes, avec des illustrations sans art, faites à la hâte, pas assez réussies, pas assez naïves ; tout subira l'épreuve de la livraison à quatre sous. Le défilé a commencé par les romanciers : c'est Frédéric Soulié, avec sa lourde infanterie qui a gagné quelques batailles ; c'est Alexandre Dumas, suivi de cette folle cavalerie habile aux escarmouches, un peu pillarde, mais au moins richement vêtue ; c'est Paul de Kock, avec sa bande de loustics, dont les plaisanteries outrageantes font toujours rire quelqu'un ; c'est George Sand, suivie de charmantes pécheresses et de trop jolis paysans ; c'est Eugène Sue, avec sa ménagerie monstrueuse, avec ses marionnettes étranges qui jouent des scènes de salon et des scènes de cabaret, avec sa lanterne magique où tout passe, raconté dans un style informe, au son d'un orgue de Barbarie ; c'est Balzac, le terrible et le puissant, qui entraîne derrière lui tout un monde que vous connaissez : cette femme, vous l'avez aimée ; cet ami, vous voulez l'appeler,

c'est... Non, ne dites pas son nom, c'est Rastignac, c'est Lucien de Rubempré, c'est la vie enfin sous un pseudonyme. Et puis, au roman se mêle l'histoire ; aux écrivains français s'ajoutent les écrivains étrangers ; aux gros cahiers, les maigres feuillets. On trouve là Werther à quatre sous ; René et toute la mélancolie de notre siècle, à quatre sous ! — Qui veut être triste à bon marché ? Assez longtemps ces douleurs mystérieuses ont été réservées aux artistes seuls. Nous buvions ce nectar de mort, au coin du feu, entre amis, en fumant et en devisant de l'autre monde. Maintenant la fiole des désolations est aussi commune que le vin bleu ! — Soyez rassurés, esprits vulgaires ; la pensée a des tourments. — Tous ces étalages, ce sont des salles d'hôpitaux où gémissent les passions humaines ; ce sont des morgues, où reposent les suicidés du monde intellectuel. Si j'avais le temps, quelle large leçon de clinique je pourrais vous faire ! Qui oserait donc aujourd'hui parler d'Omar et de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie ? — Voilà bien autre chose ; tous les mystères de l'esprit sont dispersés dans la rue. L'alchimiste s'arrache les cheveux quand son laboratoire éclate ; que ferait-il donc s'il voyait ses secrets vulgarisés ?

Tant mieux. Que les grands et les petits se coudoient. La rue offre le spectacle des extrêmes ; c'est là que passent le triomphe et le supplice, le char et le tombereau : la même poussière pour tout le monde. Ces publications à bon marché seront, pour certains écrivains, comme la

fosse commune pour les cadavres ; de formats en formats, ils ne sont pas descendus en se popularisant, ils sont tombés en s'épuisant. Pour d'autres, ce mode de reproduction est la consécration suprême ; c'est le génie qui se fait familier, c'est Molière lu par Laforêt.

Victor Hugo tente aujourd'hui cette épreuve difficile, et la nouvelle édition de ses œuvres est plus curieuse à étudier peut-être que ne le serait un nouveau livre. Jusqu'à ce jour Victor Hugo avait été interprété avec effroi par les peintres. Il est presque impossible de mettre dans un dessin toute la pensée d'un poète : Tony Johannot, Steinhel, L. Boulanger ont fait de vains efforts et employé un grand talent pour traduire avec le crayon les types rêvés par l'écrivain, et compris, devinés par le lecteur. Quelqu'un vous a-t-il fait voir jamais Esméralda, Sara la baigneuse, même Quasimodo et Triboulet ? On fait les unes trop belles, les autres trop laids ; et ce ne sont jamais les créations que l'on cherche inutilement. Aujourd'hui, c'est une autre affaire. Victor Hugo paraît à quatre sous, « illustré » de dessins plus nombreux que n'osèrent en graver les artistes que nous venons de nommer. Ouvrez un de ces cahiers au hasard et vous « y verrez » Gennaro poignardant Lucrèce Borgia ; Han d'Islande pleurant sur le cadavre de Gill ; Reschid chantant sa défaite, à pied, sans essuyer

Son rouge cimeterre,

et sans les deux chevaux qui,

... Près de lui, du pied, battaient la terre.

« Vous y verrez » cette étrange Lazzara que personne ne nous montra jamais ; « vous y verrez » Mazeppa, Canaris, Marie Tudor parlant au bourreau ; Didier et Ruy-Blas et tous les personnages de « Notre-Dame de Paris ». C'est une vraie lanterne magique ; mais Dieu nous garde de crier à la profanation ; ces dessins pleins d'inexpérience audacieuse, nous ramènent au naïf. Cela rappelle les livres bleus de Montbéliard et d'Epinal, où Charlemagne, Roland, Gannelon, Renaud sont bien autrement défigurés, sans en être amoindris. La légende idéalise en parodiant.

Tous ces « bons-hommes », faits pour reproduire des types adorables, seront pris au sérieux par le nouveau public auquel s'adresse le poète. C'est de la gloire brutale, mais c'est de la gloire solide. Les sybarites d'art trouvent que Rossini et Meyerbeer sont gâtés par les orgues de Barbarie. Ils se trompent. Il est bon que des bouffées de mélodies s'échappent de l'Opéra et de la salle Ventadour pour errer dans la rue. Les Italiens, qui sont plus musiciens que nous, écoutent ces moulins harmonieux qui s'arrêtent dans les carrefours : ce qui est beau, est beau partout, et la musique qui ne peut se passer d'un grand orchestre et de grands acteurs n'est pas de la bonne musique.

Consolons-nous donc ; Esméralda va devenir une bohémienne des rues qui perdra son auréole idéale, mais qui vivra pour des milliers d'intelligences de plus ! Phébus de Châteaupers sera un beau gendarme comme on en

voit tous les jours dans les casernes de Paris; chacun des personnages de ces temps passés trouvera une assimilation dans notre époque. Le peuple veut voir ce qu'il admire : les types s'incarnent dans son esprit, selon le hasard de son observation. Ruy-Blas, pour lui, c'est Frédéric Lemaître; Marie Tudor, Lucrèce Borgia, c'était mademoiselle Georges. Les personnages des romans prendront une forme de la même façon, et une fois gravés dans le cerveau populaire, ils vivront d'une nouvelle vie passionnée, ardente, commune, mais réelle.

Dans les rayons de nos bibliothèques, vêtus de belles reliures, ces livres aimés avaient une place de choix à côté de Chateaubriand et de Lamartine; Théophile Gautier et Alfred de Musset étaient heureux de les coudoyer; c'était. pour nous, la grande famille moderne : ils descendaient de leurs cases pour occuper de vastes loisirs, et même ils étaient devenus inutiles comme un luxe : notre mémoire les feuilletait de souvenir. A présent, confondus avec les brochures fugitives, ils vont être entassés dans des étalages en plein vent. Le passant les maniera entre ses doigts, en lira quelques lignes au hasard, approuvera ou blâmera, et s'en ira le sourire aux lèvres ou la rêverie au cœur; il se trouvera des amis inconnus qui feront des collections de ces œuvres à bon marché, et qui attendront leur livraison, comme une nourriture hebdomadaire; il y aura des oisifs qui injurieront le papier portant le nom du poète, et qui croiront que cette consécration de la gloire est une der-

nière chute. Des âmes jeunes et tendres, étudiants, travailleurs, en allant ou en revenant, s'arrêteront devant ces feuilles éparses et liront quelques vers qui les encourageront au travail ou les consoleront de leurs peines : ce sera une fontaine de poésie devant laquelle ils passeront tous les jours et où ils se désaltèreront assidûment. Oh ! certes, il sera bien jugé par son nouveau public ! Il sortira triomphant de l'épreuve. Il est pourtant plus difficile pour un livre de passer du salon à la rue, que de monter de la loge du portier au boudoir. C'est petit à petit que Hugo sera apprécié par le peuple ; tous les jours Paul de Kock distrait des duchesses.

Dans les régions intellectuelles, l'art est plein de passions savantes qui discutent, s'attaquent et se défendent avec méthode et d'après des lois convenues. Autour des questions de principes, on soulève des controverses pleines de vaillants plaidoyers, comme autour des hérésies dans le moyen âge religieux. Ou bien encore ce sont des tournois comme au temps de la chevalerie : chaque artiste adopte une forme du Beau et la défend avec ardeur ; c'est une châtelaine dont il porte les couleurs avec amour. Tous les nobles esprits de ce temps ont rompu des lances pour la muse romantique, et si la lutte est suspendue, tous les premiers champions sont encore debout et ils ont derrière eux une armée toute prête. Dans ces querelles d'artistes, Victor Hugo a été discuté, analysé, vanté, rabaissé ; ses adversaires, s'ils n'étaient pas terribles, se sont montrés implacables ; ses partisans

furent violents et audacieux. Mais tout cela n'a été que de l'escrime savante, entre de beaux lutteurs, dans une salle d'armes, avec plastrons et gants, devant une galerie de juges pour lesquels rien n'était perdu, ni une intention, ni un geste, ni une parade, ni un coup porté. Victor Hugo est sorti de ces escarmouches avec une personnalité immense ; son nom, maudit ou acclamé, a sa place dans les bouches, et les bibliothèques se sont agrandies pour le recevoir.

Mais dans la rue on ne fait pas d'esthétique. C'est un duel étrange, inégal. On juge brusquement, vivement, sans discussion, sans appel, sans formules savantes : — C'est amusant ou c'est ennuyeux. Mal venu celui qui voudrait commenter, expliquer ceci ou cela. L'escrime régulière est inconnue ; c'est à coups de pied, à coups de poing qu'on décide les questions.

C'est la conquête ardue, âpre, démesurée.

Les talents musculeux et nerveux triomphent : la force unie à la grâce est sure du succès. Quelques écrivains ont fait, comme certains élégants, comme le prince Rodolphe, des « Mystères de Paris » : ils tirent la savate dans le ruisseau. C'est un moyen d'être applaudi ; mais, en fait d'art comme en fait de monde, c'est de mauvais ton. Victor Hugo a un de ces talents taillés en Hercule : sa puissance est incontestable et impose le respect. C'est une statue animée, digne et forte. C'est

Milon de Crotone qui renversera des athlètes et qui gardera toujours dans ses mains des pommes et des grenades sans les écraser. Sa grâce n'est pas une faiblesse, ni une stérilité ; c'est le résultat suprême, le dernier effort de la vigueur.

Parmi ce nouveau public, les amis de Victor Hugo ne pourront pas le suivre, ses adversaires non plus. Sur ce terrain, les querelles d'école ressembleraient assez à la dispute de l'académicien et de la femme de la halle. L'argumentation deviendrait impossible et les injures ne seraient pas comprises. Victor Hugo s'offre donc tout seul à des lecteurs qui vont le juger tout d'une pièce. Il y en a beaucoup qui ne remarqueront pas la belle ciselure du style, qui ne sauront pas respirer le parfum d'idéal exhalé de ces riches coffrets, qui ne sauront pas faire jouer les ressorts de cette poésie ; mais ils se sentiront pris de respect, et ce qui a paru de la sauvagerie aux partisans de l'ordre racinien, et, par contre, une audace aux idolâtres romantiques, fera l'effet d'une chose toute simple et toute naturelle à des gens qui n'auront pas d'idée arrêtée et qui déclareront beau ce qui leur semblera beau.

Victor Hugo a écrit pour le peuple, c'est-à-dire pour tout le monde ; son talent n'a rien de compassé, ni de convenu. La tragédie est l'art des rois et des grands de la terre que les émotions embarrassent et que la vérité gêne quelquefois. Shakspeare a toujours eu le bonheur de travailler pour la foule ; la plupart de ses pièces ont

été jouées dans des granges, sans autre décor que ces mots sur un écriteau : Ceci est une forêt. — Cela est un palais. — Aujourd'hui, Victor Hugo en est là ; les dessins qui accompagnent son édition nouvelle pourraient être expliqués de la même façon : Ceci, c'est la fameuse Esméralda ! — Cela, est le célèbre Claude Frollo ! — Les larges mouvements de passions, les profondes vérités, les pensées généreuses, les tendres élans seront sentis vigoureusement. Les rimes bien sculptées, les phrases ouvragées, les oppositions heureusement trouvées, ces mille détails qui font la joie des artistes, seront perdus. Le lecteur passera peut-être à côté de ces aspirations infinies en présence de la nature, et négligera sans doute ces vagues sentiments de panthéisme qui nous font rêver. Mais, ce qui grandira, ce qui éblouira, ce sont les vraies palpitations de l'âme, les larges avertissements pleins d'une philosophie tout humaine, les éternelles beautés en un mot. Par exemple, quand on lira, au milieu d'une ode nationale et douloureuse, ce vers :

Oh ! n'exilons personne, oh ! l'exil est impie !

quelque sévère qu'on puisse être pour le grand poète, j'ai le droit d'espérer qu'il lui sera beaucoup pardonné ! Et croyez bien qu'en écrivant ceci j'obéis à l'équité de ma pensée : loin de moi l'idée de faire une allusion

politique, embarrassante ou taquine : seulement je prétends que tous les hommes loyaux seront de mon avis. A l'heure où Victor Hugo va paraître devant une justice nouvelle, avec sa vie et son génie, avec ses fautes et ses qualités, il est juste qu'à côté de ce qu'il a écrit de dangereux pour sa gloire, on puisse placer une noble et divine parole, et il doit être permis d'ajouter que c'est pour lui une consolation évangélique et sacrée de pouvoir, au bord de la mer, réciter un vers pareil qu'on a fait dans des temps meilleurs !

Il y a vingt ans que ce vers est écrit et ce n'est qu'un mot emprunté à un chef-d'œuvre. Oh ! vous tous qui me lirez, si vous avez été rigoureux pour le cher maître que je défends, si la passion vous a laissé un peu d'impartialité, si vous vous sentez la patience d'être justes, ouvrez les « Chants du crépuscule » et lisez en entier ce morceau, dont je ne veux pas mettre le titre ici. Lisez ! et vous verrez que les poètes ont une âme immense et qu'ils sont les bien-aimés du Seignenr. Nous avons tort de les peser dans les balances communes et d'exiger d'eux ce que nous demandons aux autres hommes.

Victor Hugo porte une auréole faite d'aiguillons et de rayons. Il a partagé avec Lamartine les grands succès qui ont inauguré le réveil littéraire du siècle où nous sommes. Ils ont pleuré, saigné pour nous. Ils ont trouvé les formules de nos croyances ; ils ont chanté nos amours, nos espoirs, nos doutes ; ils ont rallié les esprits

perdus. La France n'avait plus de poésie, ils ont inventé des formes et des idées. Le hasard, qui les réunit alors pour le triomphe, les réunit aujourd'hui pour l'impopularité ; le hasard est souvent un ami fidèle. Ils prêchèrent la même foi, l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident : les deux martyrs se retrouvent à Rome pour le même supplice. La plus terrible injure qu'on jette à ces parias est leur plus grand titre de noblesse : on les appelle poètes. Pour la foule, ce mot est dérisoire comme la couronne qu'on mettait au pape des fous. Mais nous autres, nous acceptons cette insulte à titre d'hommage ; ainsi que des sujets respectueux, nous restons fidèles à ces puissances déchues. D'ailleurs, dans la multitude, il y a peu d'ingrats, il y en a qui appartiennent à la grande famille ; le reste, c'est le vent et la pluie : « Tonnerre, gronde à ton aise, disait le roi Léar, feux, vomissez vos flammes ! Je ne vous accuse point ! vous n'êtes pas mes enfants ! »

Il avait trois filles, ce vieux roi de Shakspeare : deux furent ingrates et cruelles, Goneril et Régane, celles qu'il aimait le plus ! Elles chassèrent leur père quand il leur eut tout donné ; elles lui refusèrent le pain et l'asile ; elles raillèrent le vieillard ; elles insultèrent le fou ! Ne les connaissez-vous pas ces deux femmes sans cœur, que l'orgueil et la fortune enivrent, qui s'abandonnent au caprice comme des prostituées, qui n'ont ni amour ni fidélité, ne les connaissez-vous pas ? Et la troisième, la pauvre Cordélie ? Elle ne fut pas gâtée, celle-

là : son père ne lui donna rien ; elle resta pour consoler le vieillard. Je veux vous dire ce que c'est que Cordélie, c'est la jeunesse, c'est le peuple, c'est tout ce qui est naïf et tendre, c'est l'écolier qui achète les poésies de Victor Hugo, c'est celui qui lit les brochures de Lamartine.

Notre futaie romantique séchait dans ses hautes branches ; coupons le bois mort ; les tiges d'en bas rajeunissent ; les folles feuillées, pleines de sève et de printemps, vont égayer les troncs vivaces. Nous avons rapporté du soleil pour nourrir ces ardentes végétations. Nous aussi nous revenons de notre croisade. Les « Orientales » ont servi de chant de prédication, et la foule des jeunes penseurs s'est précipitée vers ces pays de la lumière. La Grèce, la Syrie, l'Égypte ont reçu les pèlerins romantiques. Comme des rapsodes nous chantions les vers de Hugo en plein désert ; nous traversions ces contrées attrayantes avec ses strophes aux lèvres. En quittant un village hospitalier, nous murmurions les « Adieux de l'hôtesse arabe » ; sous les murailles mélancoliques des palais, nous récitions la plainte de la « Captive ». Après nos joies d'initiés, nos premières lectures de collége, nous trouvions des excitations dans les courses lointaines. L'enfance est écoulée, la jeunesse est à sa fin, et nous sommes revenus avec une trempe virile. Le soleil nous a enivrés ; le désert a prêté ses étendues à notre esprit, et nous voici prêts aux luttes nouvelles ; comme des troupes aguerries sous d'autres climats, nous allons nous mêler aux batailles de notre monde. Hugo et

Lamartine ont guidé cette génération aux croisades de l'esprit, et, pour n'oublier personne, Châteaubriand n'a-t-il pas été le saint François-Xavier du romantisme?

A nous donc les grandes amours, le soleil, la nature, la mer !

And I loved thee, Ocean,

s'écrie Byron ; à nous l'épée de Roland, l'empire de Barberousse, l'héritage de ceux qui ne meurent pas, et que Dieu donne des forces à ceux qui ont la foi et la vaillance !

II

La poésie de Victor Hugo conviendra aux masses ; le peuple aime assez ce qui brille, ce qui éclate, ce qui éblouit ; il lira avec intérêt tous les détails que le poète donne sur sa vie, depuis les pures aspirations de l'amour des « Odes », jusqu'aux récits plus personnels, plus intimes que l'on trouve dans « les Feuilles d'automne » :

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.

Alors, dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix,
Si débile, qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi.

Je n'aime pas les critiques empressés qui veulent trop en dire au public et qui se permettent des indiscrétions sur les hommes illustres ; cependant les vers que j'ai cités, tous ceux qui suivent, une phrase de la préface, m'autorisent peut-être à placer ici deux lettres relatives à la naissance de Victor Hugo, l'une de sa mère, l'autre de son père. Le hasard a fait tomber ces papiers entre mes mains ; ils appartiennent à un ami fidèle qui m'a permis de les copier, pensant comme moi que le poète recevra cette surprise avec plaisir et lira ces lettres avec joie. — « Comme l'eau fraîche sur un corps fatigué est une nouvelle venant d'un pays lointain, » dit la Bible.

Le général Victor Fanneau Lahorie, qui fut, plus tard, compromis dans la conspiration Malet et fusillé en 1812, reçut, vers la fin de janvier 1802, dans sa demeure de la rue de l'Université, 1559, une lettre ainsi conçue .

« Besançon, le 4 pluviôse an X.

« Citoyen général,

« Vous avez toujours témoigné tant de bontés à Hugo, fait tant de caresses à mes enfants, que j'ai beaucoup regretté que vous n'ayez pu nommer le dernier ; à la veille d'être mère d'un troisième, il me serait bien agréable de pouvoir me flatter que vous voulussiez bien remplir envers lui les fonctions que je vous désirais voir remplir envers l'autre ; il ne faut pour cela qu'un léger effort de votre amitié pour nous.

« Malgré le plaisir que nous aurions à vous voir ici, nous n'osons vous engager à entreprendre un voyage aussi long et dans une saison aussi dure que le mois de ventôse, vers le milieu duquel je pense faire mes couches ; je vais prier madame Delelée de vouloir bien nous rendre ce service avec vous, ne doutant pas qu'elle ne soit très-flattée d'être votre commère. Dans le cas où nous serions privés de la satisfaction de vous posséder, le citoyen Delelée, notre ami commun, aurait sûrement la complaisance de vous représenter et de donner à l'enfant un surnom que vous n'avez pas démenti et que vous avez si bien illustré : « Victor » ou « Victorine » serait son nom ; il serait un témoignage de plus de votre bienveillance et de votre amitié pour nous, qui en avons

déjà beaucoup reçus, et qui espérons que vous ne nous refuserez pas celui-là.

« Veuillez agréer, citoyen général, les assurances de notre sincère attachement.

« Femme HUGO. »

Cette lettre était écrite sur un papier grenu, verdâtre, qui a été taché de jaune par le temps ; l'écriture à la fois inhabile et assurée, portait le cachet d'une fermeté douce. En examinant ces lignes tracées par la mère de Victor Hugo, je pensais que tout ce qui nous est personnel, même dans les petites choses, tend à s'effacer tous les jours. Cette écriture de femme avait un sens pour moi, parce que j'y trouvais des traits bien particuliers à la personne. Aujourd'hui, l'horrible calligraphie anglaise donne aux mains féminines une cursive élégamment vulgaire, qui, pour l'avenir, doit enlever de grands charmes aux souvenirs. Une lettre aimée vous rappelant les tendresses de votre cœur sera comme un portrait mal fait qui n'était même pas ressemblant ; on le garde, on plonge sa vue dans ces traits inconnus qui ont eu pour modèle une part de vous-même ; dans ces vagues ténèbres, les yeux cherchent encore ce qu'ils ont aimé ; on ne veut pas anéantir cette image imparfaite, parce que ce serait alors la nuit sans espoir.

La lettre était pliée en carré : à un coin la poste avait mis le timbre de Besançon en long. Il y avait un cachet

assez étrange que j'ai examiné avec soin : il était fait de cire rouge ; au centre, un médaillon portait deux initiales entrelacées : au-dessus, deux colombes voletaient l'une vers l'autre sous un bonnet phrygien qui couvrait le tout ; au bas de l'écusson, un chien était accroupi, et à l'entour couraient des brins de lierre. La devise circulaire était celle-ci : JE MEURS OU JE M'ATTACHE.

Au-dessus de la lettre de madame Hugo, le général Lahorie avait mis de sa main ces deux mots : « répondu, accepté ; » et au commencement de mars de la même année, il recevait ce remercîment :

« Besançon, le 14 ventôse, an X.

« Nous avons reçu, ma femme et moi, mon cher général, chacun la lettre que vous nous avez particulièrement adressée pour nous prévenir que vous acceptiez les fonctions que nous désirions de vous ; nous avons été on ne peut plus sensibles aux expressions dont vous vous êtes servi, et nous ne pourrons jamais en être trop reconnaissants.

« C'est le 6 que le chef de brigade Delelée a reçu votre lettre ; c'est le 7 que nous sont parvenues celles que vous nous avez écrites, et le même jour mon épouse est accouchée d'un fils ; elle a été délivrée plus heureusement qu'elle ne s'y était attendue, ayant été singulièrement gênée dans sa grossesse. Je vous aurais écrit plus tôt, mon cher général, si je n'avais voulu vous prévenir

comment se portaient l'accouchée et l'enfant ; nous sommes au huitième jour, l'un et l'autre se portent aussi bien qu'il est possible de le désirer.

« Nous avons nommé l'enfant « Victor-Marie », ce dernier nom étant celui de madame Delelée. Vos intentions et les nôtres ont donc été remplies ; ma femme vous remerciera, mon cher général, de tout ce que vous lui dites d'obligeant ; elle est bien sûre, ainsi que moi, de l'intérêt que vous prenez à nos enfants par celui que vous n'avez cessé de témoigner pour moi et pour tout ce qui pouvait m'être favorable. Ce que vous venez de faire est un nouveau titre que vous avez acquis à notre reconnaissance et doit cimenter encore plus les liens d'amitié, d'estime et de considération qui nous unissent ; je ne négligerai rien pour continuer à m'en rendre digne, et avec la même continuité d'efforts j'espère conserver, sans altération, tous les sentiments que vous m'avez voués.

« Je vous embrasse, ainsi que ma famille, du meilleur cœur possible.

« Hugo. »

Cette lettre était écrite sur le même papier que la première ; même pli aussi. La main est plus vigoureuse, plus énergique, plus nette ; c'est ferme et militaire. Le style a une précision qui dénote un esprit solide traduisant les sentiments d'un cœur affectueux. Nous n'avons

pas supprimé quelques saints détails sur les souffrances de la mère ; c'est un commentaire aux vers de Victor Hugo, parlant de ces soins qui,

Prodigués pour « sa » vie en naissant condamnée,
« L'ont » fait deux fois l'enfant de « sa » mère obstinée.

Que le poète nous pardonne ces confidences ; c'est avec respect et admiration que nous avons touché ces lettres sacrées et nous n'en aurions pas fait usage si nous avions dû lui faire entrevoir un trésor qu'il lui serait défendu de toucher : j'ai dit que les deux papiers cités ici sont entre les mains d'un ami fidèle.

Tous ces rapprochements n'ont-ils pas un charme immense ? Victor Hugo nous conduit lui-même de Besançon à Blois, où son père est mort :

C'est là ! regardez bien : c'est le toit de mon père !
C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre,
Celui que tant de fois mes vers vous ont nommé,
Que vous n'avez pas vu, qui vous aurait aimé.

Et puis il élève un monument à la mémoire de ce père, un volume de vers en tête duquel tous les états de service du général sont tracés avec ces mots à la fin : « Non inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile ». Le poète l'a chanté ce

Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire.

Et là encore sa tristesse éclate. Dans son admiration il ne regrette

Que Phidias absent et « son » père oublié.

Si nous nous laissions aller à cette pente intime, nous lirions les vers adressés à Eugène Hugo,

Esprit, qu'hélas ! Dieu submergea.

Nous y verrions les souvenirs de cette enfance heureuse écoulée aux Feuillantines, où le poète nous ramène plus tard. Le dessinateur, chargé de reproduire ces poésies charmantes, nous montre les deux enfants, enfouis dans les herbes, courant après les papillons. Quelle étrange vision pour l'homme grave et triste que de se voir ainsi interprété, que de regarder ce dessin où il se retrouve jeune, insouciant, petit.

O temps! jours radieux ! aube trop tôt ravie !
Pourquoi Dieu met-il donc le meilleur de la vie
Tout au commencement ?

Mais quittons la tête blonde pour le front grave, et revenons au Victor Hugo d'aujourd'hui. Sans entrer dans le domaine de la politique qui m'est interdit, je puis constater que les inconséquences de sa vie ont été attaquées

assez terriblement. et les plus puritains parmi ses ennemis n'étaient pas toujours les plus purs. J'ai pour système d'aborder tout franchement et de ne pas attendre l'attaque sur les points où l'on peut croire que je suis faible. Le poète, entraîné par son enthousiasme, se livre souvent aux détracteurs. Les adversaires qui attaquent sans savoir ce qu'ils disent sont heureux de rabaisser la gloire, parce que les détracteurs sont vulgaires d'âme et d'esprit. Relisez Hugo, et vous trouverez dans ses poésies des larmes pour un roi mort, une malédiction pour « l'homme qui a livré une femme », des actions de grâces à un prince généreux, des conseils à un gouvernement qui s'oublie, de l'enthousiasme pour la gloire, des hymnes pour le peuple vainqueur. A ceux qui l'accuseraient d'avoir flatté le succès, je dirais que ce n'est pas le moment de lui envoyer cette injure : à ceux qui voudraient se montrer impitoyables, je dirais qu'en regardant autour de soi on devient indulgent ; à ceux qui ont assez d'intelligence pour juger les hommes, je dirais que les poètes traduisent les impressions des foules, et que leurs inconséquences sont les inconséquences du peuple, et si de là on voulait m'entraîner à avouer que tout est contradiction, apostasie et misère en ce monde, je répondrais que toutes les convictions ont leur tristesse et que, dans les instants de grande douleur, je donne un coup d'aile pour regarder de plus haut ma souffrance. Lorsque Dieu frappe les hommes, la raison est tentée de le trouver injuste et de le maudire, et cependant je m'in-

cline à ces heures-là et je crois encore à lui. Certaines choses de ce monde où Dieu a mis sa volonté et sa pensée sont pour moi respectables et sacrées, et, par-dessus tout, je place l'âme du poète.

J'ai une certitude profonde, c'est que le peuple, qui va avoir dans les mains toutes les pièces de ce grand procès intenté à Victor Hugo par une opinion publique d'une espèce particulière, absoudra l'écrivain : le peuple est indulgent, il a tant vu et tant pardonné ! Au lieu de s'amuser aux niaiseries, il s'appropriera les belles idées. Il y a parmi les foules de fécondes intelligences qui sont en friche depuis assez longtemps ; avec un peu de travail, elles deviendront les meilleures terres à blé. Plutôt que de faire des livres exprès pour les masses, donnons-leur donc ce que nous lisons ; ce qui nous a consolés, les consolera. Les riches poésies où nous avons trouvé Dieu révélé, la nature bienfaisante et les enfants adorés, pourquoi ne les sauraient-elles pas lire comme nous ? Pourquoi faire une nourriture particulière pour ces esprits ? Il y a un danger d'abord dans cette espèce de mystère qu'on leur fait des belles choses ; ils éprouvent une répugnance à prendre ce qui est pour eux comme la potion pour le malade. De là il arrive que les lectures vides, malsaines, leur plaisent ; les romans informes les séduisent ; ils se figurent que le secret est caché là, et, à force de chercher le mauvais conseil, ils le trouvent. Qu'ils lisent donc tout ! A force de dessécher l'étang, il n'est resté que la boue. Laissez donc couler les eaux abondantes. Encore

une utopie qui va se réaliser par le hasard d'une spéculation. On aurait apporté cette idée à un gouvernement, il l'aurait dédaignée ou repoussée ; elle n'a plus besoin de personne et elle marche toute seule.

Les mesures hygiéniques matérielles sont recherchées, étudiées, appliquées. Pourquoi n'aurait-on pas songé plus tôt aussi à assainir les esprits, à purifier les âmes, à désaltérer les cœurs desséchés ? Pour les rues, il n'y a que l'air et l'eau ; pour les hommes, il n'y a que la pensée, et de même que l'eau doit couler abondante et pure, que l'air doit contenir du soleil et de la lumière, de même la pensée doit être pleine de Dieu, de la nature, et descendre des grandes cataractes ou monter des sources profondes, sortir de la tête ou du cœur.

Si une poésie est puissante et vient des sommets, c'est bien celle de Victor Hugo ; si une poésie parle le langage des vrais sentiments, c'est bien la sienne. — « Dieu est toujours là », — « La Prière pour tous », — « Pour les pauvres », il ne faut pas être lettré pour comprendre ces morceaux, il suffit de savoir lire et d'être homme.

Vous figurez-vous ces pièces éclatant aux yeux d'un public qui ne sait rien des taquineries qu'on a faites au poète, ni des plaisanteries par lesquelles on prétendait ridiculiser sa forme ? Vous figurez-vous cette muse à qui tout le monde a dit qu'elle était laide, cette Cendrillon idéale qui va être admirée ? Pour en avoir une idée, rappelez-vous le succès des discours de Victor Hugo, succès réel parmi les masses, la seule chose de

lui qu'elles avaient bien lue. Mais croyez que le jour où ses poésies deviendront familières au peuple, l'acclamation sera immense, et que ceux qui ont nié la valeur réelle de l'écrivain seront obligés de récuser le jugement unanime et de déclarer la foule stupide ou de s'avouer vaincus. Je parle des vers seulement, parce qu'il est bien entendu que les romans ont un attrait particulier en dehors des mérites de forme et d'art, et que le succès en est certain.

Ce triomphe obtenu sera définitif, j'espère ; autrement, il faudrait déclarer que le peuple français est moins intelligent que le peuple grec qui comprenait Homère et Tyrtée, et on devrait oublier que Lamartine, au milieu des orages de la rue, a réalisé la fable d'Orphée. La foule n'écoute les éloquences frelatées qu'au défaut de paroles meilleures et plus généreuses. Le peuple est trop souvent traité comme un enfant ; on lui parle un langage particulier ; on se fait puéril pour être compris de lui ; c'est une erreur. Les enfants qu'on élève ainsi restent plus longtemps en tutelle ; ceux que l'on initie à la raison, auxquels on fait entendre des paroles nourrissantes, les comprennent, se familiarisent avec elles et acquièrent une intelligence pleine de maturité. N'effrayons pas ces imaginations naïves et impressionnables ; révélons à ces âmes le Dieu indulgent qui aime les petits, qui juge avec pardon, aux yeux duquel une bonne action est une prière, une bonne pensée un psaume, les nobles sentiments des actes de reconnaissance ; montrons-leur la

nature avec ses mystères, nourrice généreuse qui aime le travail, mère gracieuse qui sourit au repos. Pourquoi le peuple des villes et des champs ne se passionnerait-il pas pour la terre, comme le marin se passionne pour la mer? Et, certes, des deux étendues, la plus perfide est encore l'Océan. Ce ne sont donc ni leur dur labeur, ni la souffrance, ni les déceptions qui empêchent les grandes amours. Eh bien, l'œuvre des poètes contient la révélation : on y trouve une tristesse consolante : c'est l'initiation à la patience. Victor Hugo, comme un charmeur, a répandu un calme sévère sur la création : les forêts, les horizons, la feuille et l'herbe entrent en communion avec lui.

La plaine brille, heureuse et pure ;
Le bois jase, l'herbe fleurit...
Homme! ne crains rien ! la nature
Sait le grand secret et sourit !

Voici l'été avec son « spectacle rassurant ». Envoyons donc notre souvenir au poète comme un bouquet de fleurs mélancoliques ; qu'il reçoive avec joie cette bouffée d'air printanier venue du pays. Cette lettre publique, pleine d'intimité littéraire, beaucoup de mains la signeraient ; tout le monde n'est pas oublieux. Que les rieurs trouvent nos vers ridicules, notre prose exagérée, notre forme absurde ; qu'on nous dise que les sentiments que

nous exprimons sont faux, que les mots dont nous nous servons ne se rencontrent dans aucun vocabulaire ; nous nous livrons au dédain des plaisants, c'est notre besogne d'avoir raison d'eux avec le temps ; mais il est un reproche que nous ne mériterons ni aujourd'hui ni jamais, c'est celui d'ingratitude : nous sommes aventureux et extravagants, soit ; mais aussi nous prétendons être sérieux et fidèles.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

11,689 — Abbeville, imp. R. Housse.

PARIS. — TYP. J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT.